

67e année, No 10

Montréal, 16 juillet 1955

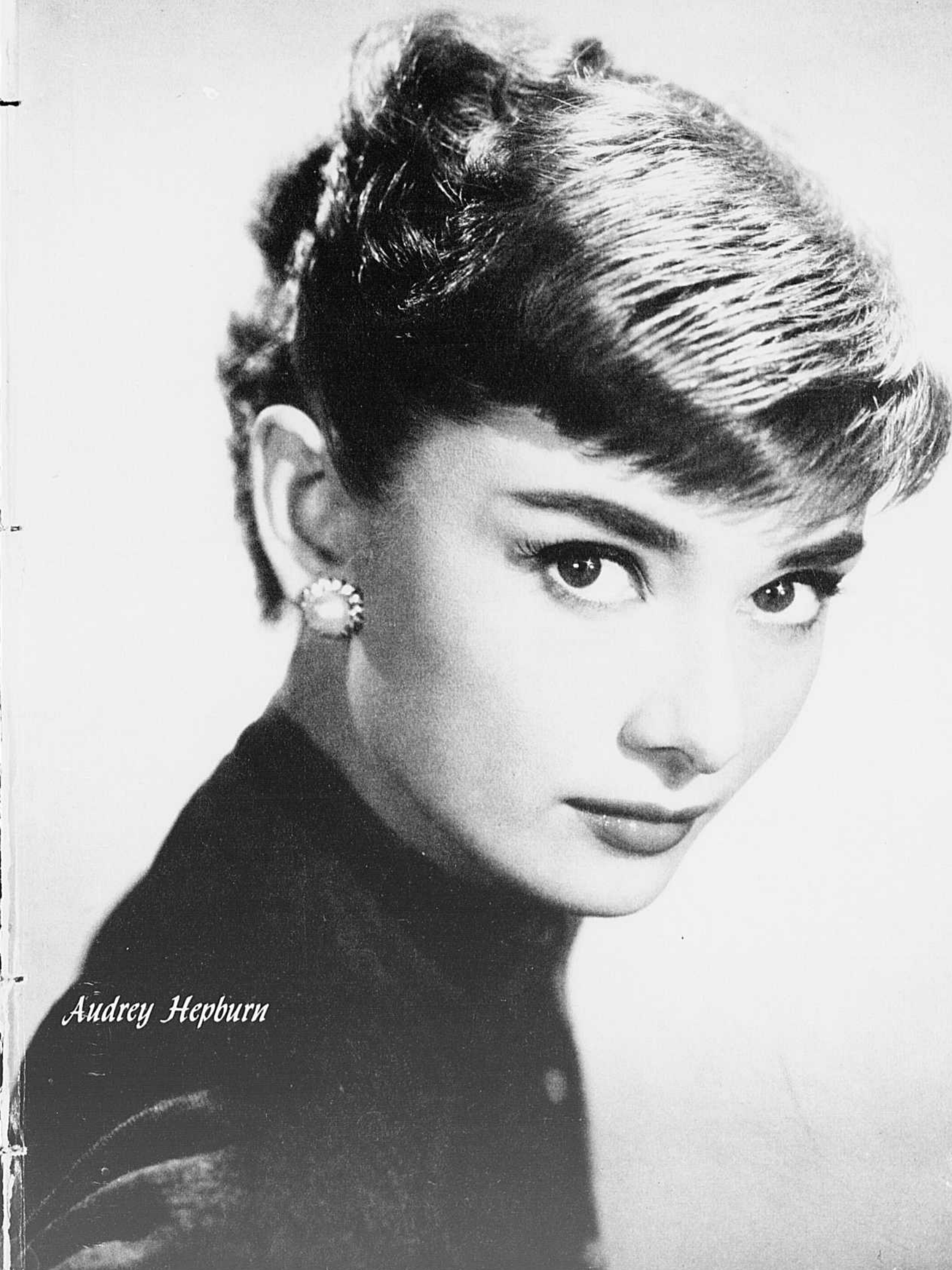
Le Samedi

LE MAGAZINE NATIONAL DES CANADIENS

10 cents

DANS CE NUMERO :

- MARTINE CAROL, FEMME FATALE
- LA DANSE ENVAHIT HOLLYWOOD
- DANS LE MONDE SPORTIF, ^{par} OSCAR MAJOR
- LE MONDE DES ABIMES,
Un roman d'aventures de LEOPOLD MASSIERA



Audrey Hepburn

Comptez jusqu'à cinq... chaque fois que vous faites démarrer votre moteur!



S'il met plus longtemps à "partir", vous gaspillez du carburant!

Les mauvais démarrages constituent un signal d'alarme—ils sont peut-être dus à vos bougies! Celles-ci causent peut-être un "court-circuit"... et les "courts-circuits" sont trop souvent responsables de démarrages difficiles et du gaspillage d'essence. L'étincelle jaillit à l'extérieur de l'isolant... l'essence qui aurait dû fournir l'énergie nécessaire au démarrage s'échappe sans être enflammée.

L'isolant à 5 cannelures, exclusif aux Bougies Champion, donne une protection jusqu'à 40% plus grande contre les courts-circuits. Lorsqu'une bougie à paroi lisse est mouillée ou encrassée, il est probable qu'il se produira un "court-circuit"... d'où gaspillage de l'étincelle, du carburant et de la puissance. Avec les Bougies Champion à 5 cannelures, il y a beaucoup plus de chances que l'étincelle reste dans le cylindre... employant chaque goutte de carburant... développant toute la puissance que peut fournir votre auto!



tout fait progresser la technique de la pêche électrique. Ils font, depuis plusieurs années, des expériences dans ce domaine à bord d'un navire spécialement équipé, le « R. 96 » qui, après divers essais en Europe, est arrivé aux Etats-Unis à la fin de l'année dernière. Les essais sont aujourd'hui suffisamment avancés pour qu'on puisse préciser les conditions pratiques d'application de cette technique révolutionnaire.

La capture du thon est depuis toujours un travail difficile pour les pêcheurs. Le thon est un poisson combattif, pesant parfois plus de 500 livres, et lorsqu'il est accroché à l'hameçon, il livre une lutte désespérée dont il sort bien souvent le vainqueur. Il faut normalement trois à quatre hommes pour le maîtriser et, même dans ces conditions, la moitié des thons accrochés parviennent à s'échapper.

Avec la ligne électrique, les choses se passent plus simplement... pour les pêcheurs. Cette ligne se compose d'un équipement d'impulsions relié soit à la génératrice du bateau, soit à une batterie de 12 à 24 volts. Les impulsions sont transmises dans l'eau par des électrodes fixées à la ligne de pêche et à l'hameçon. Quand un thon « mord » à l'hameçon, il pénètre dans le champ électrique créé entre les électrodes et est anesthésié pendant 20 à 40 secondes. S'il le faut, des impulsions électriques supplémentaires le maintiendront plus longtemps dans cet état. Ayant perdu toute force vitale, il ne peut plus s'échapper de l'hameçon et se laisse ainsi aisément manoeuvrer par un seul homme.

D'autres expériences sont actuellement en cours pour utiliser des courants d'impulsion dans la chasse à la baleine. On essaie un canon « ultrasonique » conçu pour frapper la baleine en plongée et l'obliger à faire surface. D'autres chocs électriques la forcent alors à suivre une direction imposée afin de faciliter sa capture par les baleiniers.

Les mêmes procédés qui permettent d'attirer le poisson peuvent être utilisés pour les repousser. Ainsi des écrans électriques ont déjà été installés avec succès dans les chenaux pour empêcher les poissons de pénétrer jusqu'aux turbines des centrales électriques. Des écrans électriques peuvent également servir à détourner, pendant la saison printanière du frai, les poissons de valeur, comme le saumon, de leur trajet normal, pour les diriger sur des stations de repeuplement pour la fécondité artificielle du frai.

Signalons enfin que, parallèlement à toutes ces expériences, se poursuivent des travaux de recherches sur le repérage du poisson, opération qui est encore laissée au hasard. Un écho-sonde spécial a déjà été mis au point. Basé sur l'écho-sonde utilisé dans la navigation pour la mesure des profondeurs, il décèle tous les objets se déplaçant sous la surface de la mer, même les poissons isolés, que l'on voit apparaître sur un écran. Un pêcheur expérimenté peut, d'après cette image, évaluer l'importance du banc rencontré, son emplacement et déterminer même l'aspect du poisson.

Ainsi le facteur chance, qui est si grand aujourd'hui dans la pêche, n'existera pratiquement plus demain lorsque ces diverses techniques électriques passeront du stade expérimental au stade pratique. Le problème de la pêche électrique est aujourd'hui scientifiquement résolu. Il ne reste plus à régler que la mise au point des engins, ce qui exigera encore du temps et... beaucoup d'argent.

JEAN LAURENT.

Suivez l'exemple des gagnants du Mobilgas Economy Run, où l'on ne pouvait se permettre de gaspiller du carburant!

Les Studebaker gagnantes étaient équipées de Champion à 5 cannelures pour un plus grand millage avec chaque gallon d'essence. Elles remportèrent les honneurs suprêmes à l'Economy Run de 1954 ce qui... "confirme la sagesse de notre choix en équipant depuis longtemps, de Bougies Champion dignes de confiance, toutes les Studebaker sortant de l'usine".



Voilà les paroles de C. K. Whittaker, Vice-Président Administratif de la Studebaker Corporation of America.

Suivez ce conseil—faites poser, dans votre auto, un nouveau jeu de Bougies Champion à 5 cannelures! La prochaine fois que vous ferez faire un changement d'huile ou un graissage, faites aussi vérifier vos bougies... cela paye de les remplacer promptement par des Bougies Champion! Il est temps que vous exigiez, vous aussi, la performance Champion!



Une révolution dans la pêche : l'anesthésie électrique du poisson

Les pêches de demain seront-elles toutes miraculeuses? Cela est très possible. Si les expériences actuellement en cours dans la mer du Nord sont concluantes, comme tout le laisse prévoir, le pêcheur pourra être assuré, dans peu d'années, de ramener à chaque sortie une pleine cargaison de poissons. Le secret de cette pêche

miraculeuse qui se prépare, c'est tout simplement un courant électrique qui attirera le poisson dans les filets du chalut aussi sûrement qu'un aimant attire les aiguilles.

Comme il arrive souvent, c'est la nature qui a dicté ici la voie au progrès. On avait observé, depuis longtemps déjà, que certaines espèces de poissons,

comme les anguilles, les raies ou les poissons-chats avaient la faculté d'étrouper leur proie avant de la saisir, en produisant des ondes électriques qui agissaient comme des électro-chocs. Forts de ces observations, des savants avaient cherché depuis un demi-siècle à tirer de ces phénomènes d'attraction et d'insensibilisation un parti pratique et ils avaient réussi à montrer, par des expériences de laboratoires, que si on fait passer un courant électrique dans un aquarium, le poisson qui se trouve dans le champ électrique est attiré vers la source de courant.

Ce sont les Allemands qui ont sur-

Naufrages dans les rapides de Lachine

par ANDRE DE LA CHEVROTIERE

PENDANT près d'un siècle, jusqu'en 1949 pour être plus précis, les vapeurs de la Canada Steamships Lines sautaient régulièrement les rapides de Lachine au cours de la belle saison. Cette coutume est maintenant disparue. Dans l'étroit canal que devaient suivre ces navires à travers les récifs, le bateau qui sautait les rapides descendait à une vitesse de 35 milles à l'heure. Cette célérité a provoqué maints échouements, — un en moyenne, tous les dix ou douze ans.

C'est ainsi que, le 14 juillet 1906, le *Sovereign*, s'échoua au beau milieu des rapides, avec à son bord 350 excursionnistes. Quelques membres de l'équipage voulurent effectuer un débarquement en chaloupe, au cours de la soirée, mais ils se noyèrent dans les grosses vagues des rapides.

Le lendemain devait commencer le lent et pénible transbordement de la cargaison humaine, sous l'habile direction de hardis et courageux sauvages de Caughnawaga, — village iroquois situé sur la rive sud des rapides, — qui transportèrent dans leurs puissants canots d'écorce, les passagers, deux à la fois.

Le vapeur *Sovereign*, avec son balancier et ses anciennes roues à aubes, était à la fois l'orgueil de ces navires d'une époque révolue qui furent remplacés, vers 1910, par les bateaux-moteurs à hélices.

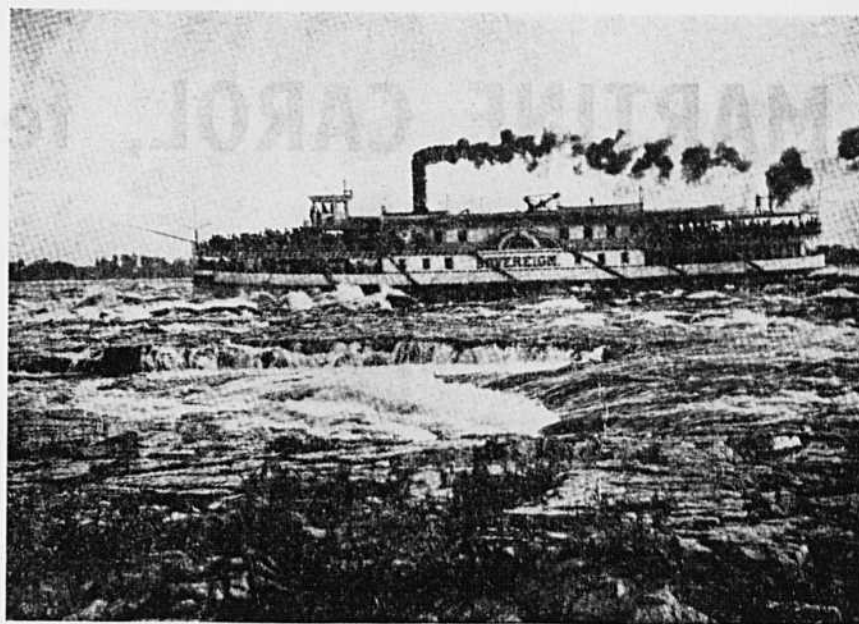
L'on ne put renflouer le *Sovereign* et ce dernier fut réduit en pièces lors de la descente des glaces le printemps suivant. Une partie de sa coque gît encore au fond des rapides.

Le *Rapids King*, de la Canada Steamships Lines, sauta pendant longtemps les rapides de Lachine, sous l'habile direction du capitaine Mercier, — maintenant pensionnaire et qui nous fournit ces intéressants renseignements.

Le souvenir des échouements précédents ne pouvait empêcher les touristes de goûter à cette joie de descendre un fort courant, d'éprouver la sensation de vaincre le danger, de surmonter les périls, car après tout, semblait-on se dire, « les accidents et les naufrages de toutes sortes, tout cela, c'est pour les autres ».

Mais cependant, il devait venir un jour où cette belle promenade à travers les écueils et les rochers devait prendre fin.

Le "*Rapids King*" eut le même sort en 1941. Il s'échoua avec quatre cents passagers à son bord. (Photos Associated Screen News.)



Le premier naufrage, celui du vapeur "*Sovereign*", remonte déjà, comme on le sait, à un demi-siècle.

En effet, le 6 juillet 1941, le *Rapids King* s'échoua, à cinq heures de l'après-midi, au milieu des rapides de Lachine. Il avait à son bord quelque quatre cents excursionnistes, lesquels ne furent rescapés que le lendemain et avec de grandes difficultés.

Un membre de l'équipage voulut effectuer un débarquement en chaloupe au cours de la soirée et se noya dans des vagues d'une dizaine de pieds de hauteur.

Ce splendide navire passa l'été sur les récifs et ce ne fut que le 23 septembre de la même année qu'il fut délogé de sa dangereuse position.

Et, en 1949, la coutume de sauter les rapides de Lachine en navire devait prendre fin.

La paroisse de Lachine, dont l'érection canonique fut faite par Mgr de Laval en 1678, remonte à 1668; elle fut érigée en municipalité de paroisse en 1845, en village en 1848, et incorporée en ville en 1872. Le territoire de cette paroisse comprend la seigneurie qui fut concédée, en 1668, à Cavalier de La Salle et à laquelle celui-ci donna le nom de Saint-Sulpice, en l'honneur de la Société de Saint-Sulpice, fondatrice du séminaire du même nom. En 1669, La Salle partait de cette place pour une expédition chez les sauvages de l'ouest, avec l'idée d'y trouver un passage pour la Chine. Ce voyage ayant échoué, la population, par dérision, donna à la seigneurie de La Salle le nom de « Lachine », qui s'est conservé jusqu'à nos jours. Le site de la maison de Cavalier de La Salle, qui fut aussi celle de Jean Milot, à qui le célèbre explorateur céda ses droits et obligations, est aujourd'hui occupé par le monastère des RR. PP. Oblats.

Le site du poste de traite de Jacques LeBel et de Charles LeMoine est en partie occupé par le couvent actuel des Soeurs de Ste-Anne.

Le 5 août 1689, Lachine fut le théâtre de la plus sanglante incursion d'Iroquois dont l'histoire canadienne fasse mention. Au nombre d'environ quatorze cents, ils traversèrent inopinément le lac Saint-Louis et débarquèrent dans l'île de Montréal. A la faveur de la nuit, ils cernèrent le village de Lachine, dont tous les habitants étaient plongés dans un profond sommeil. Les barbares, le tomahawk à la main, enfoncèrent les portes et les fenêtres et réduisirent tout à feu et à sang. Les hommes, surpris dans leur sommeil, furent presque tous égorgés avant d'avoir pu saisir leurs armes; les vieillards, les femmes et les enfants furent tués dans des supplices d'une cruauté inouïe. Dans cette seule nuit, les Iroquois firent près de deux cents victimes, puis ils s'enfuirent sans être poursuivis, emmenant avec eux une centaine de prisonniers, auxquels ils firent subir de cruels tourments.

MARTINE CAROL, femme fatale et fidèle



A Paris, MARTINE habite l'immense appartement de deux étages, avec terrasse, que possède Christian-Jaque et qui a été entièrement rénové.

«...Le 15 juillet 1954, le Dr. Fanton d'Andon, maire de Grasse, a uni par les liens du mariage, Mademoiselle MARYSE MOURER et Monsieur CHRISTIAN MAUDET dans la plus stricte intimité. Seuls étaient présents à la cérémonie : M. et Mme Mourer, les parents de la mariée, Mme Maudet, la mère du marié et le Dr. et Mme Bourgeois, témoins du couple...»

Ce ne fut pas, à vrai dire, comparable à l'explosion d'une bombe atomique, que l'annonce de ce mariage attendu, que punctuaient des « fiançailles » d'autant du film « Adorables Créatures », il y a plus de deux ans... Mais tout de même, l'événement est assez marquant pour que nous fassions aujourd'hui une place à ce nouveau « couple de l'écran ».

A la question rituelle :

Quelles sont vos impressions ? les deux « jeunes mariés » nous ont répondu :

La vie est belle et je suis très heureuse ! Martine Carol.

Ma « joie de vivre » à moi... c'est Martine ! Christian-Jaque.

...Ainsi le départ est donné ! Sur ce thème, nous allons parcourir par le texte et par l'image, l'intimité de Martine Carol et de « l'homme de sa vie » : Christian-Jaque. Car personne ne s'est mépris dans le communiqué de presse que nous avons reproduit ci-dessus. Maryse Mourer, épouse divorcée de Steve Crane, alias Martine Carol, vient de s'unir « pour le meilleur et pour le pire » avec Christian Maudet, ex-époux de Simone Renant et de Renée Faure, alias Christian-Jaque, cinéaste pour

l'Etat-Civil, tandis que sa nouvelle conjointe, en regard de la légalité, a pour profession : « artiste dramatique », selon la formule consacrée.

Voici donc Mme Christian-Jaque à côté de moi, dans le cadre de sa vie qu'est l'appartement de la rue de l'Assomption, à Paris, où elle s'est installée avec Christian-Jaque.

En face de l'événement nouveau qui comptera tout de même énormément, j'ai demandé à Martine de me parler à cœur ouvert et d'en profiter, somme toute, pour « faire le point »...

Et à ma première question :

— Par quoi veux-tu, chère Martine, commencer ta confession ?

Elle m'a répondu, habilement, quoi qu'un peu gamine :

— Par une « confession » de... Jean Vietti sur moi ! Il me connaît depuis toujours... Qu'il dise ce qu'il pense de « Martine Carol » ! Ça vaudra mieux qu'une partie de mes confidences !

Alors voilà...

JEAN VIETTI juge MARTINE CAROL

« Ainsi donc Martine Carol est star no. 1... »

Physiquement, elle était née pour ça.

C'est-à-dire qu'elle est une créature de chair et de sang que le Bon Dieu a faite à l'image de toutes les vertus... ou de tous les vices, ce qui est souvent la même chose.

Il faut reconnaître qu'elle est à croquer.

Blonde, ronde, ravissante...

Quelque chose comme une rose gorgée de miel.

Le grand salon est meublé somptueusement ainsi que la salle à manger, une pièce vénitienne bleu-blanc-et-or. Quant au boudoir, il est tout en blanc.



L'intimité de Martine Carol et de l'homme de sa vie, Christian-Jaque. — La star no 1 du cinéma français. — Sa grande célébrité remonte à "Caroline chérie".

En 25 ans de cinéma parlant, on a vu peu d'étoiles aussi réussies. Tout y est : le format — de luxe, le minois — adorable, le caractère — aimable, le genre — irrésistible !

Elle est d'un style nouveau, qu'elle a créé ou presque.

Elle est un additif moderne à la mythologie de la star.

Il y a eu les grandes poupées sophistiquées dont Marlène Dietrich demeure la souveraine. Il y a eu les grandes déesses inaccessibles, dont la plus pénétrante expression depuis l'unique Garbo est Michèle Morgan.

Il y a maintenant les « Martine Carol » !

Femme-enfant, femme-bijou, femme-fleur.

Elle a donné un nouveau visage à la Star.

Chapeau bas, pour commencer !

Martine Carol...

"Je ne souhaite plus rien d'autre que Les impressions de "Jeune Mariée" de ce que j'ai."

Oui, je suis pleinement heureuse... Sauf peut-être un enfant — qui n'est pas encore prévu, — j'ai tout ce qu'une femme peut désirer depuis mon mariage. Et je n'ai qu'un souhait : que tout continue !

Du jour où j'ai rencontré Christian, j'ai trouvé mon équilibre. Professionnellement, il m'a orienté ma carrière et m'a beaucoup appris. Personnellement,

il est la plus importante rencontre de ma vie.

Christian est le compagnon idéal dont j'avais besoin dans ma vie de femme et l'associé compétent que chaque actrice peut désirer dans sa carrière. Il me connaît mieux que personne. Dès notre première rencontre, j'ai eu cette impression de l'avoir, moi aussi, toujours connu.

Ce que j'aime en Christian, c'est, en tant qu'homme, son aspect physique, son âge (46 ans), son humour (je ne m'ennuie jamais à ses côtés), son intelligence, sa culture, sa bonne humeur (il est adorable), son charme (et il en a plus qu'un jeune premier), sa bonté, son indulgence, son sens de l'amitié. Il est prêt à satisfaire tous mes désirs et il a cette grande qualité de ne jamais dire du mal de personne.

Je lui ai appris deux choses depuis notre rencontre : savoir prendre des vacances, ce qu'il ne faisait jamais car il est d'une activité infatigable, et devenir gourmet et même un peu gourmand, en recherchant les bonnes choses !

"Ma vie privée fut toujours un livre ouvert."

Moi, j'ai pris auprès de Christian le goût du calme.

Et nous appliquons la règle : « Pour vivre heureux, vivons cachés », autant que cela soit possible dans notre métier.

D'ailleurs, les gens heureux n'ont pas d'histoire.

[Lire la suite page 30]



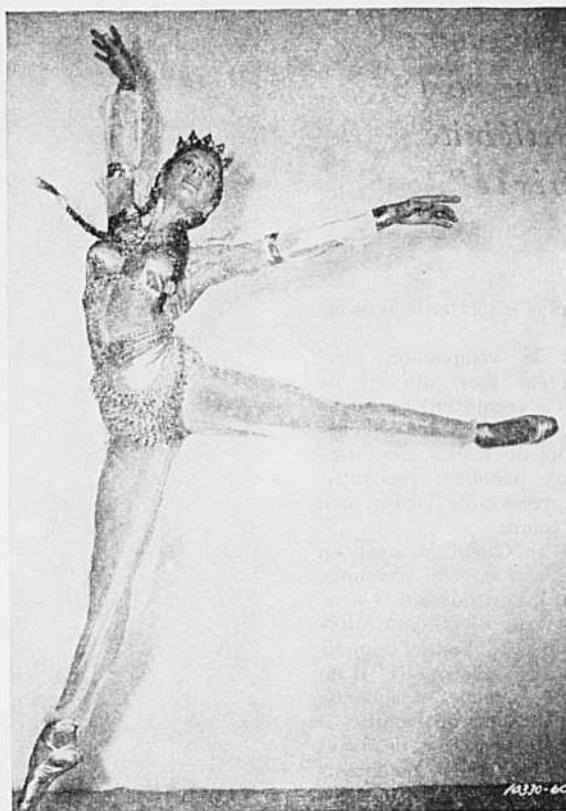
La photo préférée de MARTINE CAROL, prise lors du tournage du film "Caroline Chérie".

A droite, MARTINE CAROL sur une plage italienne, non loin de Gênes, alors qu'elle tournait "La Pensionnaire" avec Gabrielle, une toute jeune vedette.

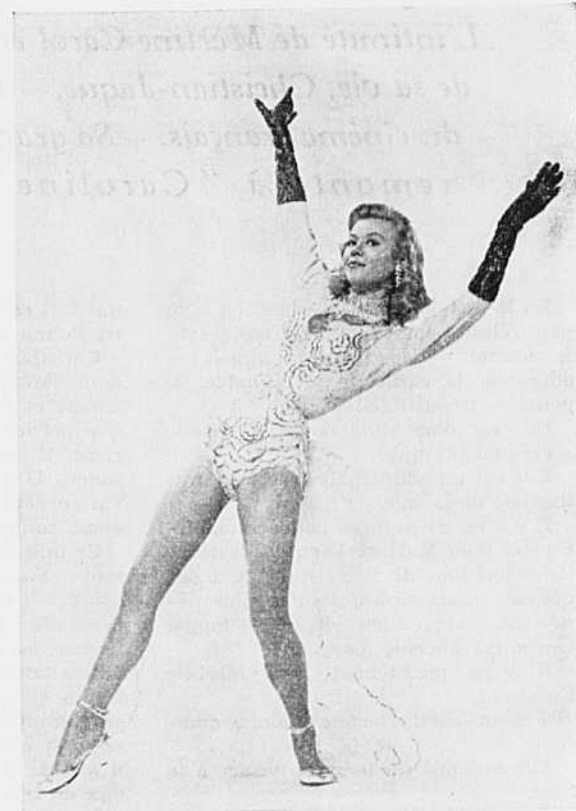




La toute gracieuse TAINA ELG.



DIANA ADAMS, première danseuse d'un ballet new-yorkais, tourne à Hollywood.



VERA ELLEN, charmante et versatile...

TERPSICHORE ENVAHIT HOLLYWOOD

TERPSICHORE, muse inlassable, amie du chant et de la danse, a depuis longtemps déployé ses ailes au-dessus de Hollywood où plusieurs films musicaux l'ont brillamment célébrée. Au début, la porte fut timidement entrebâillée pour laisser passer : Ginger Rogers, Eleanor Powell, Yvonne de Carlo, Ann Miller, Cyd Charisse. Les applaudissements enthousiastes qui les ont accueillies ont fait croire au succès et l'on projeta dès lors des films d'envergure qui firent tourbillonner l'harmonie et la danse en des rythmes triomphants. La porte large ouverte maintenant livra passage aux ballerines les plus célèbres : Vera Ellen, Ludmila Tcherina, Tamara Toumanova, Taina Elg, Liliane Montevecchi, Nejla Ates, Claire Sombert, Leslie Caron, Diana Adams, etc.... Qui

d'entre nous n'a pas été, un jour, séduit par la magie de leur jeu ailé ?

Ludmila Tcherina, l'une des cinq plus belles femmes du monde, dit-on, fut remarquée par les Studios Universal grâce à sa magistrale interprétation des *Contes d'Hoffmann*. Née à Paris d'un père russe et d'une mère française, elle débuta au cinéma aux côtés de Louis Jouvet dans *Le Revenant*. Elle vint à Hollywood où elle tourna un premier film *Sign of the Pagan*. Son mari, riche industriel français, ne manqua pas un seul soir de lui parler par téléphone. Elle vous dira : « La danse c'est toute ma vie ».

Taina Elg, tel un papillon, symbolise la grâce et la vivacité. Originaire de Finlande, elle apprit à aimer la musique dès ses jeunes années puisque ses parents

Ake Ludwig et Helena Elg sont pianistes de concert. Une représentation des Ballets de Monte-Carlo décida de sa carrière... elle a épousé un ami d'enfance, Carl Gustav Bjorkenheim.

Vera Ellen possède un atout fort envié... la taille la plus fine de la capitale du cinéma, sans exclure un avenir gros de promesses. Le film *White Christmas* nous donna la mesure de son talent. Elle y excelle à la fois comme danseuse, chanteuse et artiste dramatique. Ses partenaires masculins ont été tour à tour : Fred Astaire, Gene Kelly, Donald O'Connor. Née à Cincinnati, Ohio, toujours célibataire, Vera Ellen nous a conquis par son charme et sa versatilité. Ses derniers films furent : *Three Little Words*, *Call me Madam*, et *White Christmas*.

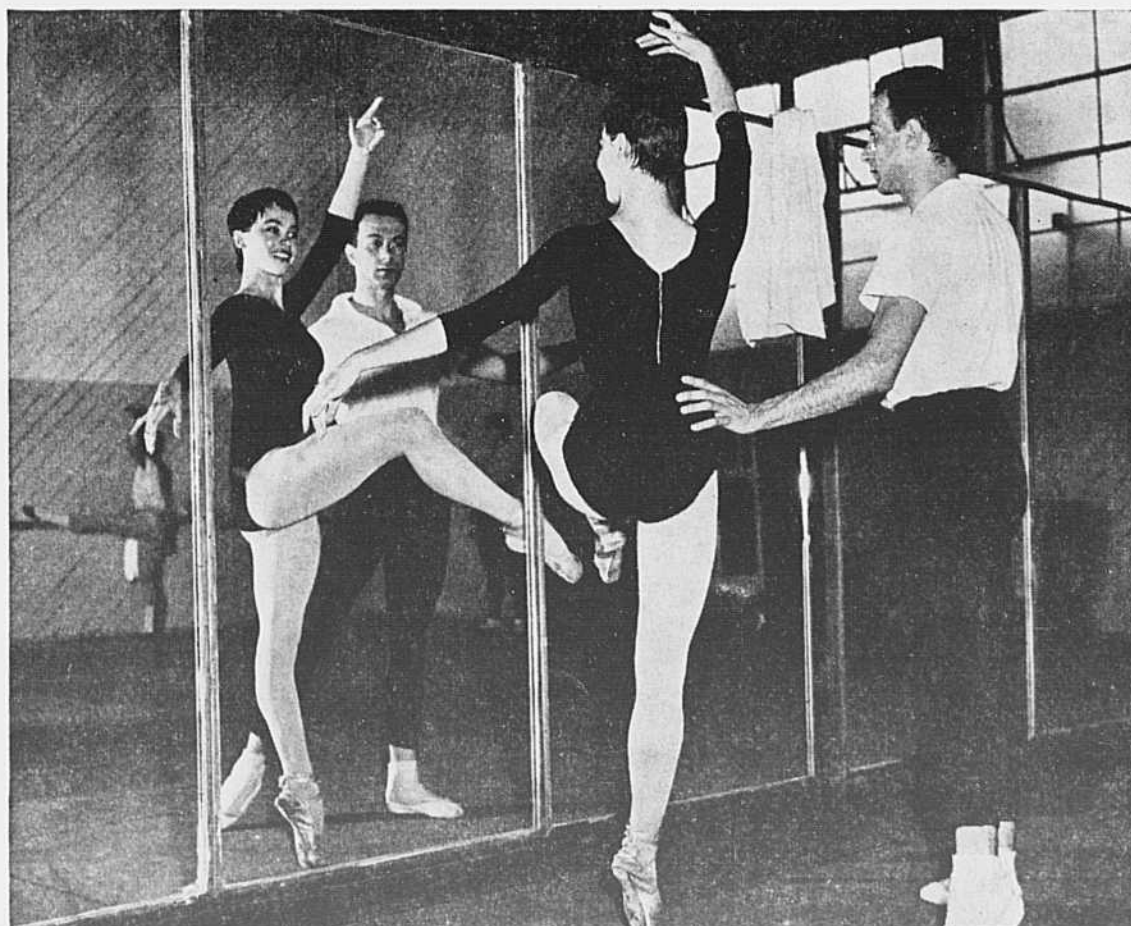
Leslie Caron faisait partie de la troupe de Ballet des Champs-Élysées quand elle fut remarquée par Gene Kelly qui l'amena à Hollywood, de même que Claire Sombert tout récemment. Cette dernière débuta à MGM dans *Invitation à la danse*, merveilleuse réalisation du ballet français.

D'Europe, sont aussi venues : Moira Shearer, Jeanmaire, Colette Marchand. Tamara Toumanova fut une charmante ballerine parisienne... Liliane Montevecchi, fille d'un père italien et d'une mère française, brillait aussi à Paris. Le ballet *Croqueuse de Diamants* consacra sa renommée, et son jeu brillant fait penser à cette pierre précieuse. Nous la verrons bientôt dans une production MGM *The Silver Slipper* en princesse égyptienne, rivale de Leslie Caron.

N'allons pas oublier Diana Adams, brillante première danseuse de *A Star is Born* qui appartenait au New York City Center Ballet...

De nos jours, il semble que le Ballet soit devenu la source jaillissante des nouveaux talents... ces jolies elfes à la démarche harmonieuse non contentes de maîtriser leur art, se transforment, dans le feu de l'action, en magnifiques interprètes du drame ou de la comédie. Moira Shearer l'a prouvé dans *Red Shoes* tout comme : Jeanmaire, Leslie Caron, Ann Miller, Cyd Charisse, Yvonne de Carlo dans différents films. Ce qui nous fait dire que les grandes vedettes de demain sont les ballerines d'aujourd'hui.

LOUISE GILBERT-SAUVAGE.



LESLIE CARON reçoit les conseils de Roland Petit au cours d'une répétition de *"The Glass Slipper"*. Michael Wilding partage la vedette de ce film où nous avons eu l'avantage de voir à l'oeuvre les célèbres Ballets de Paris, dirigés par Roland Petit.

Un gorille qui a le sens de l'humour

LES nombreux visiteurs, hommes, femmes et enfants, qui se pressent tous les jours autour de la cage grillagée de la grande vedette du Zoo de St-Louis (Missouri), un énorme gorille de 14 ans surnommé Phil, font bien de s'armer d'un imperméable ou d'un parapluie, car le sport favori de Phil, qui a un certain sens de l'humour, est d'asperger son public avec l'eau de sa piscine.

Sa stratégie ne varie pas. Il attire les spectateurs vers sa cage en se livrant à toutes sortes de jeux et de cabrioles. Puis, quand il estime qu'ils sont en nombre suffisant, il leur lance des flaques d'eau de sa main gigantesque. Comme il pèse 550 livres et qu'il est d'une force herculéenne, inutile de dire que cet arrosage correspond exactement à celui d'un boyau d'incendie. Quand il a bien aspergé son monde, il prend une attitude innocente et un éclair de joie s'allume dans ses gros yeux.

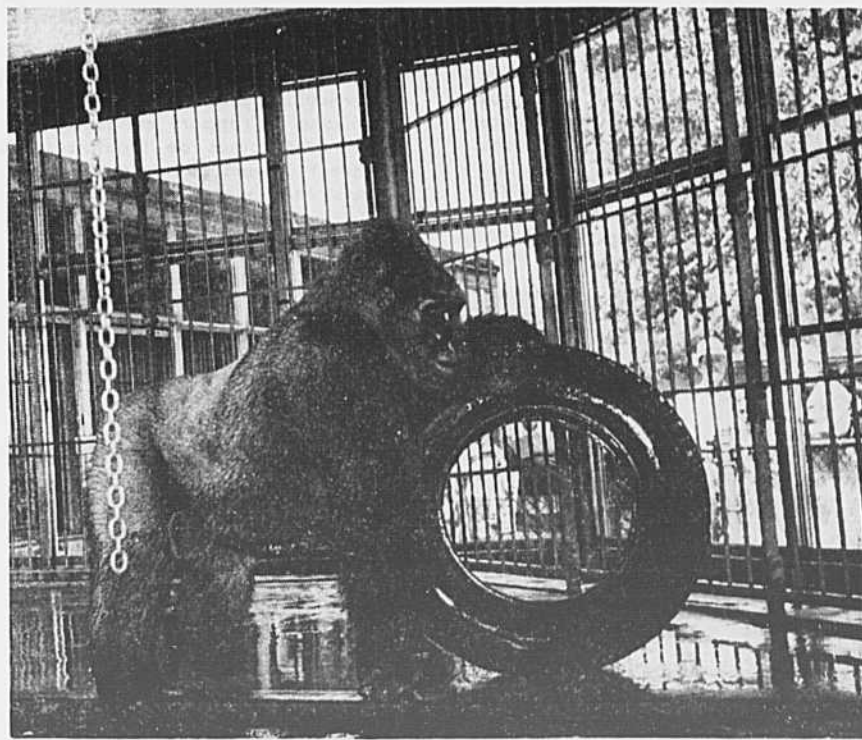
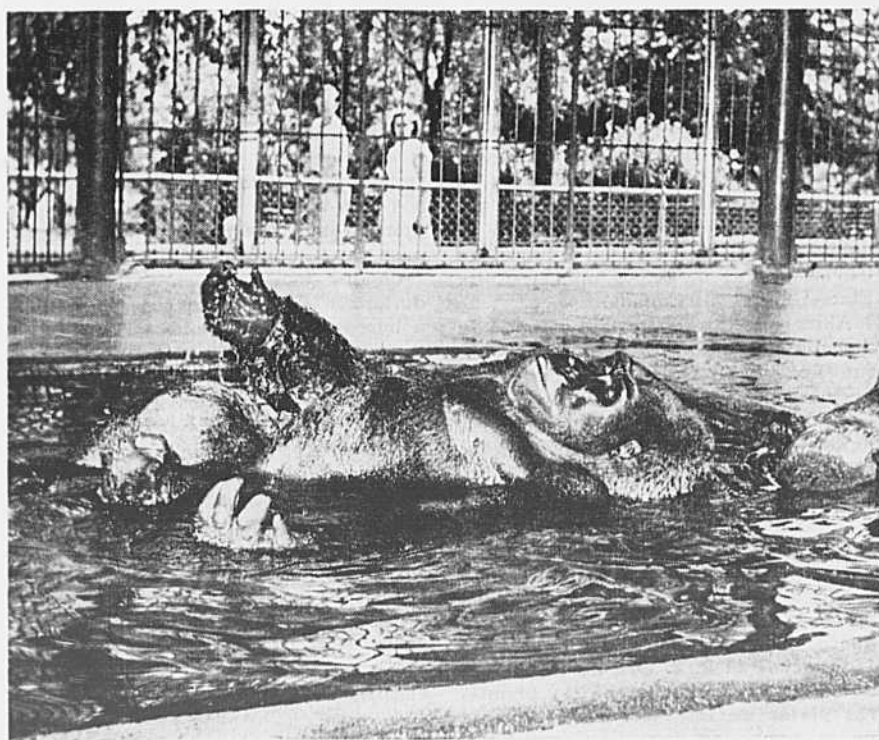
Cependant, l'eau n'est son élément favori que depuis quelques années. Il en eut pendant longtemps une peur atroce et ses gardiens eurent beaucoup de mal à l'habituer à se baigner.

Son régime alimentaire est assez simple: il dévore chaque jour vingt-deux livres de bananes et de légumes qu'il arrose de trois gallons de lait. Entre de tels repas, il avale toutes les bouteilles d'eau gazeuse que veulent bien lui tendre les mains compatissantes.

Bien qu'extrêmement dangereux, car on ne peut jamais se fier à ses sautes d'humeur, Phil n'est pas précisément un animal féroce. C'est tout simplement qu'il ne connaît pas sa force. Il aimerait bien jouer avec ses gardiens, mais ceux-ci s'en méfient, car ils y laisseraient leur chemise et, probablement aussi, quelques lambeaux de chair.



Le gorille peut atteindre six pieds de haut et est doué d'une force musculaire puissante. Membres postérieurs courts, membres antérieurs très développés. Il se nourrit de fruits et de légumes. Le gorille est un animal pacifique mais qui sait se défendre à l'occasion. (Photos Miller Services).





Les Automates installés dans certains wagons de la Pennsylvania Railroad distribuent : café, lait, jus d'orange, pâtisseries, crème glacée, bonbons et cinq sortes de sandwiches. Ces appareils font leurs frais alors que Pennsylvania Railroad enregistre un déficit annuel d'environ \$3,000,000 dans l'administration de ses Wagons-Restaurants. C'est la rançon du progrès.



Les Automates encastrés dans les murs forment un Buffet très attrayant. Ils vous offrent des breuvages et sandwiches chauds ou froids, vos cigarettes préférées, la monnaie d'une pièce de 25c ou 50c. Certains vous vendront des bas nylon, des articles de toilette et qui sait jusqu'où cela ira...



Des machines comme celle que nous voyons ici sont au service du public vingt-quatre heures par jour aux Etats-Unis. La première expérience du genre a été tentée par Boysen Dairy, à Hartford, Conn., qui installa des Automates à proximité des postes d'essence à travers la ville.



Les Automates utilisés pour la distribution du lait se sont révélés particulièrement populaires dans les maisons de rapport qui logent plusieurs centaines de locataires. Ils offrent à leurs clients un breuvage frais vingt-quatre heures par jour.



LE VENDEUR SILENCIEUX

Le premier distributeur automatique remonte à plus de deux mille ans. — On en compte aujourd'hui plus de 3,000,000 aux Etats-Unis et au Canada.

par RICHARD WILSON

UN grand-prêtre grec, deux siècles avant notre ère, fut le premier à fabriquer ce qui est considéré comme le premier appareil de distribution automatique. Le mécanisme en était composé d'une barre mobile qui, sous l'action d'une pièce de monnaie, ouvrait une valve qui laissait tomber quelques gouttes d'eau sainte, — au grand soulagement de son clergé.

Cet appareil ne créa toutefois aucune sensation à l'époque. Ce n'est qu'au règne d'Elisabeth 1ère, d'Angleterre, qu'on retrouvera un autre « automate » identique.

Durant le XVIe siècle ces appareils distribuaient des bonbons et au XVIIe, on inventa des distributrices de tabac. Une machine vendit de la gomme à mâcher aux Etats-Unis en 1882 et, vingt ans plus tard, les premiers restaurants « Automat » firent leur apparition à Philadelphie et à New-York.

En 1905, une firme new-yorkaise fut la première à se servir de ces appareils pour distribuer des boissons gazeuses. Elle échoua toutefois, faute de réfrigération suffisante.

Même s'il faut remonter aussi loin que 219 ans avant Jésus-Christ pour retracer la première machine de vente automatique, ce n'est pas avant 1927 que W. H. Rowe réussit à mettre au point un mécanisme vraiment pratique, — principe des multiples inventions ingénieuses que nous pouvons maintenant admirer partout, tant au Canada qu'aux Etats-Unis.

Après un assez lent démarrage, alors que ces « automates » étaient exclusivement réservés à la distribution des cigarettes, on leur confia par la suite celle des articles les plus divers, de sorte qu'on en compte aujourd'hui plus de 3,000,000 qui enregistrent chaque année près de 20 milliards de ventes individuelles, à raison de 5, 10 ou 25 sous l'unité pour atteindre le montant impressionnant de un demi-milliard de dollars. Leur fabrication procure du travail à plus de 60,000 ouvriers, aux Etats-Unis et au Canada.

Alors que Rowe fut l'inventeur du distributeur automatique moderne, ce fut Robert Z. Greene, marchand de Los Angeles, qui le premier songea à appliquer les ressources de son imagination et de son enthousiasme à la

recherche de techniques de vente susceptibles d'en améliorer le rendement. La Corporation Rowe est aujourd'hui la première usine du monde, en même temps que la première opératrice de vendeuses automatiques.

Robert Greene considère comme très ardue la réussite dans cette industrie. Il apporte l'exemple suivant à l'appui de son jugement : il a fallu 450,000 de ces appareils pour vendre \$650,000,000 de cigarettes l'an dernier — ce qui donne à chacun une moyenne de 15 paquets quotidiennement — d'où la nécessité de pouvoir opérer sur une grande échelle pour atteindre un résultat satisfaisant. Le profit net de l'opérateur se traduit par fractions de sous et il considère son affaire comme une réussite si, compte tenu de la dépréciation et des taxes, elle lui rapporte une somme égale au coût de la machine dans une période de temps inférieure à deux ans et demi ou trois ans.

Un cas qui justifie particulièrement l'utilisation de ce mode de transaction est celui d'un petit commerce qui perd de l'argent parce que ses revenus s'avèrent insuffisants à défrayer le salaire d'un employé. Ainsi, pour exploiter avantageusement un comptoir de confiseries dans une salle de théâtre ou de cinéma, il faut pouvoir maintenir son chiffre d'affaires à \$14 l'heure alors qu'un « automate » affecté à la distribution des mêmes marchandises atteindra ce résultat en ne vendant que pour \$14 par semaine.

Un autre plaidoyer éloquent en faveur des automates provient des stations de métro de New-York. Les commis au comptoir ont vendu en un an pour plus de \$5,000,000 — leurs confrères mécaniques, \$3,500,000. Fait à signaler, c'est après les heures de fermeture ou quand l'affluence était à son plus bas que s'est effectuée la plus grande partie des achats par l'entremise des machines.

Chaque jour nous en fait apprécier davantage l'utilité dans les immeubles à bureaux ou les usines. Des experts compétents en encouragent l'usage principalement dans ces endroits car ils considèrent qu'elles constituent la formule idéale pour fournir aux travailleurs la nourriture substantielle qu'ils requièrent et cela, sans leur imposer une attente irritante. Elles remplacent adéquatement le caféteria après fermeture dans les industries les plus considérables et en tiennent lieu dans les usines de moindre importance.

Autres avantages précieux à souligner : elles n'exigent aucune connaissance psychologique de la vente car elles ne distribuent que de la mar-

Pour appuyer la campagne "Buvez plus de lait", le Gouvernement américain a installé des appareils un peu partout dans ses bureaux. Sur cette photo, le gouverneur du Connecticut (à gauche) et R. Z. Greene (Président de Rowe Corp.) achètent les premières pintes de lait, lors du lancement de la campagne dans le Connecticut.

[Lire la suite page 23]

"LE SAMEDI" présente en exclusivité :

LE SURVENANT

Un scénario par semaine du grand roman de GERMAINE GUEVREMONT.

TRENTE ET UNIEME EPISODE

Phonsine s'inquiète de voir son beau-père jongleur depuis quelques jours. Elle lui en demande la raison. Craint-il de voir Odilon mettre à exécution ses menaces? Le père Didace se moque bien d'Odilon, quoique l'affront subi ait laissé en lui un malaise, mais il confie à sa bru que l'état de santé de Marie-Amanda, qui attend un enfant et dont il est sans nouvelles, l'inquiète autrement. Lorsqu'il parle de partir pour l'Île de Grâce s'enquérir de sa fille aînée, elle tente de le dissuader et cherche à le rassurer de son mieux. Pourquoi ne pas écrire plutôt à Marie-Amanda? Elle-même s'en chargera et remettra la lettre au postillon qui doit passer le jour même. Sûrement Marie-Amanda, ou encore Ludgère, s'empresera d'y répondre.

La jeune femme achève d'écrire la lettre au moment où le commerçant de Sainte-Anne-de-Sorel arrive. Il apporte des nouvelles de l'Île de Grâce. Les Aubuchon sont les parents d'une fille. Voici le vieux Didace grand-père une fois de plus. Phonsine et Amable seront les parrains du nouvel enfant et Angéline, la porteuse. Le Survenant se charge d'aller l'en prévenir.

Angéline hésite, n'est-ce pas jour de marché à Sorel? Et la clientèle ne sera-t-elle pas mécontente de son absence? Cette après-midi sera... perdue à ses yeux. Elle a dit: perdue. Le Survenant en est scandalisé. Plus, révolté. Accoutumée à se laisser guider par les nécessités de la vie, Angéline défend son point de vue que Marie-Amanda partagerait certainement. Devant la révolte du Survenant, et surtout à la nouvelle qu'il sera du voyage, elle cède et accepte de se rendre à l'Île de Grâce, le lendemain.

SCENE I

**Amable, Phonsine, Angéline,
le Survenant.**

(Les quatre s'en vont à l'Île de Grâce en carriole)

Phonsine (avec enthousiasme) — La belle journée pour faire baptiser!

Angéline — Le soleil chauffe comme en printemps.

Phonsine — Sais-tu qu'il commence à faire mal aux yeux?

Amable — Attendez! Ici on est à l'abri. Mais qu'on soye en plein vent, là vous m'en donnerez des nouvelles.

Survenant (optimiste) — On a un bon cheval! Une bonne voiture! Qu'est-ce qu'on a tant à craindre?

Amable (évasif) — On n'est pas encore sur la glace.

Phonsine — J'te connais, Amable. Tu voudrais te voir traversé de l'autre bord de la grand-rivière, à l'Île de Grâce.

Amable — Pas rien que traversé, mais revenu au Chenail du Moine.

Survenant — Et allongé dans ton lit. (Rire général).

Amable — Vous riez tous ensemble, mais on pourrait en arracher, plusse que vous l'pensez.

Phonsine — Finis donc, Amable, de nous prédire d'la misère. On fait à peine commencer notre voyage.

Angéline. — Sais-tu que t'es pas rassurant?

Survenant (ferme) — Je vous l'ai déjà dit de ne pas vous tourmenter avant le temps. D'ailleurs, j'ai apporté une paire de bottes. Au besoin, je descendrai et je prendrai le cheval à la bride. Aucune embardée possible.

Amable — Que c'est donc d'valeur de parler de même! On voit ben que tu connais pas l'pays.

Phonsine — Tâchez de pas vous chicaner, vous deux.

Angéline (un peu craintive) — Non, c'est pas l'temps, surtout que les premières maisons de Sainte-Anne font leur apparition. On va prendre la traverse, en le disant.

Survenant — J'ai les guides bien en mains, Angéline.

Amable — Retiens la Gaillarde, Sur-

venant! Elle peut aussi ben partir en peur.

Survenant — Sois pas en peine!

Phonsine (avec crainte) — Ah! on approche des bordages. J'vous dis que c'est pas des p'tites affaires. J'suis pas grosse comme j'suis là! (On n'entend que le grincement des lisses sur la glace)

Survenant (exhortant le cheval) — Come on, Gaillarde! Come on!

Phonsine — L'eau, dans la carriole! On enfonce!

Amable — Crie pas de même, Phonsine. Tu fais peur à Gaillarde.

Phonsine — Avoir su! (Elle pleure sur l'épaule d'Amable)

Angéline — Survenant, Phonsine a peur pour vrai!

Survenant (impatience) — Allez-vous vous taire, une fois pour toutes? Un coup d'coeur, ma Gaillarde! (Le cheval atteint le pont de glace). (Moqueur) Bon, tout le monde suit en arrière? Il n'y a personne de noyé?

Phonsine (en larmes) — Ben proche. J'ai jamais eu si peur de ma toute ma sainte vie. Quand on pense qu'il va falloir repasser par icite!

Amable — Avec la différence qu'on va s'organiser autrement. Aussi, si tu m'avais écouté, Survenant! J't'avais pourtant dit de pas aller vite.

Survenant — Il n'y pas d'eau dans la carriole?

Angéline — Non, mais... un pouce de plusse et ça y était. A c'theure que nous v'là embarqués sur le corps de la glace, y a p'us de danger.

Phonsine — Non? Puis pour monter sur la terre ferme?

Amable — De l'autre bord, c'est moi qui vas conduire. Personne d'autre.

Survenant — Veux-tu les guides tout de suite, Amable?

Amable — Dans l'temps comme dans le temps. Mène en attendant. Puis marchons si on veut se rendre, puis revenir. La glace est passablement bourdillonnée.

Survenant (insouciant) — Ah! On est sains et saufs. Qu'est-ce que tu veux demander de mieux? (La voiture et le cheval se remettent en marche.)

Amable — Voulez-vous savoir une chose? Ils me donneraient une terre claire, nette, avec une maison grée

tout en neuf, que j'irais pas vivre à l'Île de Grâce.

Angéline — Pour dire la vérité, ils ont deux vilaines passes: à l'automne puis au printemps.

Survenant — Qui durent combien de temps?

Angéline — Une couple de semaines à tout coup, sans misère.

Survenant — Mais... c'est moins que rien. (S'adressant à Angéline en particulier) A l'Île du Bon Portage, par exemple...

Phonsine (bas à Amable) — Le v'là encore reparti sur un autre rain-de-vent!

Survenant — Une île en pleine mer, à six milles de la terre ferme. Un marais au milieu, quelques roches. C'est tout. La vraie désolation. Tellement qu'on l'appelle: la terre abandonnée de Dieu. God's forsaken island.

Angéline (timidement) — Y a personne qui reste là au moins?

Survenant — Mais oui. Une seule famille.

Angéline — Faut ben être obligé pour rester dans un pays pareil.

Survenant — Tu n'as pas l'air de

croire que c'est de ton pays que tu parles, la Noire?

Angéline — Mon pays, si loin que ça!

Survenant (amusé) — Hé oui! Puis si cette famille dont je te parle reste sur l'île, ce n'est pas simplement par obligation, mais par goût. C'est leur vie. L'homme est gardien du phare. Sa femme...

Angéline (coupant) — Il est marié par-dessus le marché.

Survenant — J'ai dit: une famille. Ils ont des enfants. Dans les grosses tempêtes, à la marée haute, dans le plein de la lune, comme dirait le père Didace, l'île se trouve divisée en deux. Chacun croit qu'un jour l'eau ne se retirera pas et se trouvera à former deux îles.

Amable — Hé, là, Survenant, viens pas rire de nous autres à notre nez!

Survenant — Tiens, t'écoutes! Je te pensais endormi au fond de la carriole.

Phonsine — Amable a raison. Tu nous contes des choses qui ont ni son ni ton. C'est vrai qu'on n'est pas obligés d'avaler ce que tu dis... comme du lait. [Lire la suite page 30]



MARC FAVREAU, interprète du rôle de Beau-Blanc dans "Le Survenant".

DANS LE MONDE SPORTIF

par OSCAR MAJOR

Les GERANTS DES CLUBS de BASEBALL ORGANISE NE VOIENT PAS TOUJOURS LA VIE EN ROSE !

Autrement dit, les mentors des équipes de baseball des ligues majeures, même ceux des ligues mineures de calibre 3A, par exemple, ne couchent pas, tous les soirs, sur un lit de roses ! Ils n'ont pas, continuellement, sur la langue, les figues toute cuites ! Loin de là ! Et quelle patience leur faut-il ! Oui, la patience est un arbre qui a la racine amère et le fruit doux !

Quel métier bizarre, passionnant même ! Le gérant d'un club de baseball professionnel doit être universel. Vous riez ? Il doit être un homme d'affaires d'abord, un ange-gardien qui veille sur le moral de ses athlètes, un groupe de jeunes gens en pleine forme, de 20 à 30 ans. Il doit être un professeur assez sûr de lui-même pour enseigner à ses équipiers. Quelle besogne, parfois !

Pour tirer le rendement maximum de ses joueurs, le bon gérant doit employer des arguments psychologiques. C'est la psychologie qui lui servira, lorsqu'un lanceur victorieux de classe 3A se croira invincible, lorsqu'un joueur se prétendra trop bon pour le calibre de l'équipe à laquelle il appartient, lorsqu'il croira, dur comme fer, qu'il devrait jouer dans les grandes ligues, lorsqu'un joueur découragé ou abattu à la suite d'une série d'insuccès au bâton ne voudra plus lutter, réagir même. Et s'il ne réussit pas à remporter les honneurs, ses patrons le congédient ou l'envoient se pendre ailleurs. C'est l'une des raisons pour lesquelles les cheveux blancs poussent plus vite sur la tête d'un mentor (monsieur le typo, n'allez pas composer menteur) que sur celle de tout autre animal raisonnable.

L'ancien gérant des Royaux, Wally Alston, aujourd'hui à la tête des Bums de Brooklyn, et Greg Mulleavy, gérant de nos Royaux, possèdent toutes les qualités précitées. Et n'allez pas croire qu'ils sont aussi doux qu'ils paraissent l'être ? Ils savent choisir le bon moment de faire claquer le fouet.

Ces deux meneurs d'hommes ont leurs méthodes particulières de ramener à de meilleurs sentiments les joueurs récalcitrants, même ceux qui enfreignent certains règlements, aussi peu nombreux soient-ils. Sans aucun doute, vous savez que, sur 25 et 21 joueurs, jeunes et vigoureux, il se peut qu'un gérant ait à rencontrer un ou deux de ces (papillons), difficiles à maîtriser.

Greg Mulleavy, bon vivant, assez loquace, insufflé à ses joueurs le ton gai, chassant leurs soucis, les maintenant toujours dans une condition morale extraordinaire. Il emploie une formule tout à fait personnelle, lorsque l'un de ses joueurs tombe dans une sorte d'engourdissement au bâton. Il lui rappelle, alors, que l'immortel Ty Cobb, le meilleur joueur de tout temps qui conserva la formidable moyenne au bâton de .367, au cours de ses 24 années dans les ligues majeures, a déjà participé à une dizaine de joutes consécutives sans réussir un seul coup sûr. Si l'As des As fut victime d'une semblable léthargie, ne soyons aucunement surpris que certains joueurs des ligues mineures ne fassent pas grand bruit

avec leur bâton, pendant une certaine période.

De plus, il le prie de conserver son sang-froid, son cran, de frapper le plus souvent possible, durant les exercices d'entraînement.

Tous les joueurs de baseball ne peuvent pas rester au summum de leur forme, d'un bout à l'autre d'une saison de six mois et demi, période d'entraînement comprise. Il arrive un moment où, surentraînés, fatigués, certains joueurs sont victimes de défaillance. Un autre fait assez curieux : lorsqu'un joueur subit les effets d'un slump, selon l'expression américaine, ce mal, comme une épidémie, se propage chez deux autres joueurs du même club, qui sortent de cet engourdissement, assez difficilement. Ils ont beau y mettre un courage indomptable, ils ont toutes les peines du monde à se tirer d'embarras. Nous avons, maintes fois, passé par ce col étroit ! Tout à coup, la volonté aidant, le vent change, la chance revient au bout du bâton. On prend une loupe, pour tout examiner scrupuleusement. On y voit rien d'autre qu'un feu de paille éteint, un souvenir...

CHOSSES ET AUTRES

■ Gérard Rochon, avantageusement connu dans différents cercles sportifs, gérant du Café St-Jacques, unira sa destinée à une gentille montréalaise, au début du mois d'août. Nous souhaitons à l'heureux couple les meilleurs vœux de bonheur et de prospérité !... Carl « Bobo » Olson, excellent boxeur de 147 livres, porté à prendre de l'embonpoint, en vieillissant, comme tout le monde, n'est pas à plaindre, au point de vue financier. Il a su, contrairement à plusieurs autres boxeurs qui ont jeté leur argent par les fenêtres, mettre de côté assez d'argent pour payer trois maisons, qui lui rapportent un assez bon montant de *mazumas*, annuellement. Il est propriétaire de trois automobiles. Dans cinq ans, une annuité lui assurera un revenu annuel de plus de \$15,000. Très bien ! Et ce n'est pas fini ! Ses poings gantés sont assez bons pour lui faire gagner un autre cent mille dollars, malgré les exigences rigoureuses du fisc américain et les caprices des gangsters, qui aiment à piger dans le tas, chez l'Oncle Sam, où cet habile « Bobo » a la réputation d'être bon garçon et Séraphin à la fois ! Le blâmez-vous ?

■ Réponse à MM. J. Lévesque, C. Archambault, Montréal.

Voici les noms des joueurs des ligues majeures, qui n'eurent pas à faire leur apprentissage dans les ligues mineures, avant de passer sous la grande tente : Walter Johnson, Bob Feller, George Uhle, Ted Lyons, Satchel Paige, Tom Zachary, Bib Falk, Danny McFayden, huit lanceurs. Eddie Collins, Frankie Frisch, Joe « Jumping » Dugan, trois joueurs d'intérieur. Larry Doby, Cy Williams, Sam Chapman, Mel Ott et le jeune Al Kaline, la sensation du Déroit de 1955, cinq voltigeurs. Si nous en avons oublié un seul, nous vous le ferons savoir. Sur 16 de ces joueurs privilégiés, il y eut huit lanceurs. Donc, les jeunes joueurs auraient plus grand avantage à tourner leurs batteries à

fronder des grenades sur les monticules.

■ L'usage du tabac est-il mauvais pour les athlètes ? On nous pose cette question, maintes et maintes fois. S'ils doivent faire preuve d'endurance, les athlètes qui fument de 20 à 30 cigarettes par jour s'en ressentent dans leurs performances. En 10 ans, à l'Université Yale, les étudiants non-fumeurs ont grossi et grandi plus que leurs camarades fumeurs. Leur capacité thoracique s'est aussi accrue davantage... La majorité des bons entraîneurs s'accordent à dire que, chez les fumeurs, la force musculaire décroît plus vite et la fatigue se fait sentir plus tôt. Nulle part, il n'y a de preuves à l'appui du fait que fumer améliore les facultés des athlètes. Les meilleurs joueurs des ligues majeures de tout temps, Ty Cobb, Babe Ruth, Napoléon Lajoie, Honus Wagner, Walter Johnson, Lou Gehrig, Bob Feller, Tris Speaker, Frankie Frisch, Ted Williams, Duke Snider, Don Newcombe, Carl Hubbell, Joe DiMaggio, Stan Musial, Jackie Robinson, Roy Campanella et des dizaines d'autres ne fumaient ou ne fument que très rarement. Plusieurs d'entre eux, point du tout... Quand on fume, le cœur bat plus vite. Cette accélération varie d'un athlète à l'autre. Les battements violents sont suivis d'arrêts brusques, qui ne manquent pas d'effrayer ceux qui en souffrent. De plus, très peu de non-fumeurs sont atteints de cancer au poulmon. Les joueurs de baseball qui chiquent — ils étaient plus nombreux, il y a 25 ans et plus — quand ils ont un cancer, il l'ont à l'endroit de la bouche où ils mâchent leur chique. Attention, Rocky Nelson !

■ Dans l'Afrique centrale, il existe une peuplade, les Watussi, dont le saut en hauteur est le jeu préféré. Certains de ces athlètes de couleur atteignent, dans cet exercice, des résultats véritablement prodigieux. Ne soyez pas surpris que les joueurs noirs du baseball organisé soient, presque tous, rapides sur leurs pieds !... Ces indigènes, dont la coloration de la peau est assez claire (peut-être, notre Charlie Culver vient-il de ces parages, qui sait ?) ont une taille habituelle de 5 pieds 11 pouces à 6 pieds, et les hommes de six pieds, cinq pouces, ne constituent pas l'exception. Ils prennent leur élan d'une fourmière de termites assez basse. Ils arrivent à franchir une hauteur de 8 pieds et demi, battant couramment le record du monde. Là-bas, pour être consacré homme, solennellement, tout adolescent noir doit sauter sa hau-

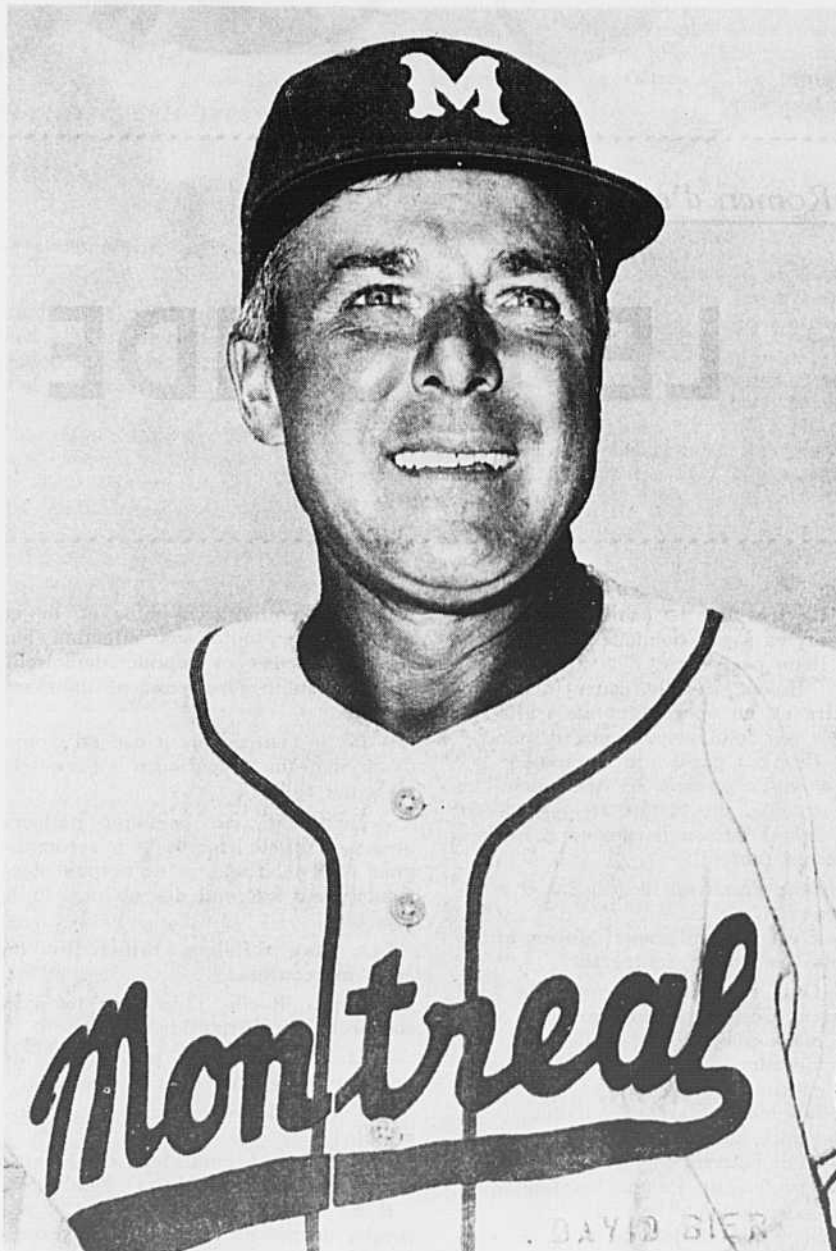
teur, au moins. Essayez cela, à moins que vous ne mesuriez que cinq pieds, cinq pouces !

■ Quelles sont les formes de récréations favorites, en Afrique du Sud ? Le climat sud-africain se prête à une grande variété de sports en plein air, les exercices physiques tenant la place prépondérante. Pour ainsi dire, il n'y a aucun sport qui soit ignoré ou qui n'ait de nombreux adeptes. Le rugby est le jeu national. Le golf, le tennis, la natation, l'équitation, la voile, le cricket, la pêche, le football, le baseball, la balle-molle, le hockey et les boules se pratiquent un peu partout... La suprématie de l'Afrique du Sud au rugby fut souvent mise en doute, mais les *Springboks*, nom donné aux joueurs internationaux sud-africains, n'ont perdu aucune joute depuis les 50 dernières années. Dans le domaine du golf, l'Afrique du Sud a produit un joueur de classe mondiale, Bobby Locke, qui gagna deux fois consécutives le titre mondial, en Angleterre... En Afrique du Sud, il y a 10,587,000 personnes de couleur et 2,803,000 blancs, qui parlent les deux langues officielles, l'afrikaans et l'anglais. L'afrikaans est une langue issue, avant tout, du hollandais du XVII^e siècle. Pendant les mois d'été, de décembre à février, la température est élevée, mais la chaleur est rarement excessive, vu l'attitude de la plus grande partie du pays. En hiver, le climat est sec et vivifiant. Au Cap les étés sont chauds et les hivers doux et pluvieux. La neige est rare et ne tombe que sur quelques hautes chaînes de montagnes. Au Transvaal et dans l'Etat Libre d'Orange, tous les gens peuvent être hospitalisés et traités gratuitement...

■ Savait-on que feu le fameux Babe Ruth, le sultan des coups de circuit, avait cogné son premier quatre buts, dans le baseball organisé, à Montréal même, à l'ancien Parc Atwater. Alors qu'il lançait pour les Orioles de Baltimore, en 1914, il tint les Royaux du temps à son seul coup sûr, pour les vaincre au pointage de 4 à 0. Il cogna son coup de circuit, à la première manche, les buts remplis. Nous nous souvenons de cet exploit d'autant plus que nous avions pratiqué avec les joueurs du Montréal avant cette joute, qui restera gravée dans notre mémoire jusqu'en l'an 1991... Joe Cronin, gérant général du Red Sox de Boston, ne veut pas que ses joueurs touchent un cachet à la suite d'une apparition à la télévision ou d'une interview à la radio se rapportant au baseball.

WALLY ALSTON (photo du haut), le sympathique gérant des Dodgers de Brooklyn, n'en veut aucunement aux rédacteurs sportifs new-yorkais qui l'ont blâmé, l'an dernier, et qui ne le félicitent pas, cette année, pour l'excellente tenue des Bums de Buzz Bavasi. Ces gens, qui croient tout connaître, attribuent les revers au gérant et les succès à tel ou tel joueur. Quelques-uns le traitent de chanceux, comme si la chance ne souriait pas presque toujours aux meilleurs clubs dans n'importe quel domaine du sport.

GREG MULLEAVY (ci-contre), l'habile gérant des Royaux de Montréal, est fier de conduire un groupe de jeunes gens, en bonne condition physique, qui ont le sens de la discipline, qui veulent graduer dans les ligues majeures, où ils toucheront de meilleurs salaires. Il nous disait, l'autre jour : "Je n'ai jamais géré des joueurs aussi gentils hommes, qui ont tout à cœur de réussir. C'est une grande et belle famille que je dirige cette année."



La petite JACQUELINE ACCARDI est, sans contredit, la plus jeune maîtresse-nageuse de l'univers, n'étant âgée que de sept ans. Elle amuse les touristes d'un motel de Miami Beach, durant ses vacances. Elle est la championne nageuse junior de Washington, D.C., où elle nage depuis l'âge de trois ans. Elle est, aussi, brillante dans ses études. A remarquer : l'attitude d'un sauveteur qu'elle prend, de hauteur. On aurait grand tort de voir là des dons exceptionnels. N'importe quel enfant, éduqué et entraîné de la même manière, quelle que soit sa nationalité, pourrait en faire autant. Ce sont les parents qui sont des exceptions, tout au moins au Canada. Il faut les féliciter de tant de clairvoyance et de sagesse. Aux Etats-Unis, où ils n'ont pas cette routine de timorés qui fait pousser les hauts cris aux parents, chez qui le sentiment étouffe la raison, en voyant le gosse s'ébattre librement dans l'eau, on en arrive à produire couramment des petits champions du genre de la gentille Jacqueline, à qui rien de ce qui se rapporte à l'élément liquide n'est inconnu, qu'il s'agisse de nager ou d'évoluer sur un aquaplan, ce qui est très difficile, même pour une grande personne. Dans la photo du bas, son papa lui enseigne la bonne manière de sauver une personne en train de se noyer. Son père Steve Accardi est sauveteur à Miami Beach.



Roman d'aventures

LE MONDE DES ABÎMES

par LEOPOLD MASSIERA

L'air très las, le professeur Renaud arriva à son domicile dans la banlieue parisienne.

Hélène, sa fille, courut à sa rencontre et, en apercevant ses traits ravagés par le désespoir, elle demanda :

— Ils n'ont pas voulu te croire ?

Le vieux savant fit tristement un signe négatif de la tête et, après s'être débarrassé de son pardessus, prit place dans un fauteuil.

Hélène s'assit en face de lui et murmura :

— C'est le professeur Meyer qui a monté les autres contre toi ?

— Oui, répondit tristement le vieil homme, c'est lui encore qui s'est dressé contre moi. Une fois de plus, il a nié l'existence passée et prestigieuse du continent Atlantide et m'a traité publiquement de rêveur, d'utopiste et, chose pire, de charlatan.

— Mon pauvre papa !

Le professeur Renaud contempla sa fille avec douceur et sourit.

Hélène était sa joie de vivre, sa seule raison d'être avec la science. Il avait

perdu sa femme très jeune et, de ce fait, reporté toute son affection sur cette gracieuse et blonde demoiselle qui l'assistait, avec passion, dans ses travaux.

— Ils ne t'empêcheront pas, au moins, de tenter ton expérience ? s'inquiéta la jeune fille.

— Hélas oui, car personne ne sera autorisé officiellement à m'accompagner et, à mon âge, je ne pourrai descendre seul au fond des abîmes, tu le sais bien.

Les yeux d'Hélène brillèrent d'un éclat inaccoutumé.

— Papa, dit-elle, j'irai avec toi à la recherche de l'Atlantide !

— Mais je ne veux pas, objecta le professeur Renaud, c'est trop risqué.

— J'ai confiance et nous serons ensemble !

Profondément ému, le vieil homme attira sa fille contre lui et l'embrassa.

Il ne trouva qu'un seul mot à répondre devant un si bel enthousiasme :

— Merci !

Depuis de nombreuses années, le Professeur Renaud s'était attaché au problème atlante.

Les récentes découvertes dans la technique des explorations sous-marines, notamment le *Bentographe* (appareil qui permet de photographier les fonds sous-marins à 5,000 mètres de profondeur) et les divers *Bathyscaphes*, comme le *Trieste* du professeur Piccard et le fameux *F.N.R.S. 3* de la Marine nationale française, avaient attiré son attention.

Le vieux chercheur avait flairé, en ces engins modernes, une possibilité nouvelle de prouver que l'Atlantide avait bel et bien existé.

Avec ferveur, il avait étudié les détails de construction du bathyscaphe et conçu un appareil analogue qu'il avait baptisé du diminutif qu'il usait pour appeler sa fille : *Léna*.

L'engin était mouillé à Casablanca et n'attendait plus que l'arrivée du professeur pour, après s'être écarté des côtes africaines, descendre dans les

profondeurs sous-marines à la recherche des vestiges du continent disparu.

Malheureusement, à la suite de l'intervention tapageuse d'un ennemi personnel du vieux savant, le professeur Meyer, les pouvoirs officiels venaient de refuser leur aide et, partant, les deux hommes d'élite susceptibles de faire partie de l'équipage du bathyscaphe.

Avec haine, le professeur Meyer avait réfuté toutes les assertions de son rival au sujet de l'Atlantide qu'il qualifiait du terme de « continent fabuleux ».

Seuls, quelques rêveurs épris de merveilleux, avaient ajouté foi aux dires du professeur Renaud et cru en la réussite de son projet.

— La vérité sur l'Atlantide, s'était exclamé le vieux savant au cours d'une importante assemblée d'hommes de science, repose au fond de la mer et c'est là que j'irai la chercher.

— Vous ne rencontrerez que des abîmes au fond inaccessible, avait rétorqué le professeur Meyer, des poissons

étranges et peut-être quelques épaves de navires antiques, mais aucune preuve palpable ou visuelle de l'existence de ce pays qui n'a existé que dans l'imagination des romanciers et surtout des poètes.

Devant les sarcasmes des amis de son rival et les railleries de ceux qui qualifiaient son projet d'utopique, le professeur Renaud, ulcéré, était parti.

Dans les jours qui suivirent cette mémorable et pénible soirée, Hélène sut redonner confiance à son père et, reprenant courage, le vieil homme accepta, un beau matin, de rejoindre Casablanca.

Le père et la fille firent le voyage en avion.

La *Léna* était sous la garde de fidèles assistants du professeur Renaud.

Avant de tenter sa grande expérience, le vieux savant vérifia minutieusement chacun des organes du bathyscaphe.

La *Léna*, à quelques détails infimes près, ressemblait au F.N.R.S. 3.

Elle affectait la forme d'un sous-marin de poche.

Sous la coque proprement dite, se trouvait la sphère d'observation nantie de deux hublots et destinée à recevoir les passagers.

Elle était construite en acier inoxydable.

Son diamètre intérieur était de deux mètres, son épaisseur d'une dizaine de centimètres et son poids, hors de l'eau d'environ douze tonnes, et dans l'eau, presque deux fois moins.

Des projecteurs étaient placés au-dessus, juste sous le lest.

Le flotteur, destiné à contenir les 78,000 litres d'essence et compartimenté en réservoirs, était traversé par un sas d'accès à la sphère, par quatre puits verticaux destinés à recevoir la graille de fonte ou de plomb, et un puits vide en libre communication avec la mer, afin de permettre le passage des câbles électriques et des divers tuyautages.

Comme on le voit, la *Léna* était parée pour la périlleuse mission à laquelle elle était destinée.

A quelques heures de la tentative, le professeur Renaud demanda à sa fille :

— Hélène, as-tu bien réfléchi ? J'ai peur de t'entraîner avec moi dans cette aventure qui peut brutalement tourner au tragique.

— Voyons, papa, riposta sa fille en affectant une moue boudeuse, nous n'allons pas nous chamailler encore là-dessus. J'ai hâte d'explorer le fond de l'océan et, peut-être, d'être la première femme de notre temps à apercevoir, à travers le hublot d'un bathyscaphe, les ruines de l'Atlantide.

— Tu es bien la fille de ta mère !

— Et de mon père aussi, rectifia gentiment la jeune créature.

En discutant de leur expédition, le professeur Renaud et sa fille se dirigèrent vers le port de Casablanca.

La *Léna* avait été mise à l'eau dans un bassin.

Les aides du vieux savant avaient rempli les réservoirs d'essence et placé la graille de plomb et de fonte dans les puits.

Le temps était au beau et, sur le navire qui allait accompagner le bathyscaphe vers le grand large, une intense activité régnait.

Chacun se rendait compte de l'importance de la tâche et du risque que les deux courageux explorateurs des fonds sous-marins allaient courir.

Afin de s'assurer que tout fonctionnait, le professeur Renaud monta seul sur son bathyscaphe et exécuta une plongée à faible profondeur en bassin.

Tout, à bord de la *Léna*, marchait très bien.

Satisfait et heureux de cette expérience, le vieil homme, une fois à l'air libre, se rendit sur le navire escorte et déclara à l'officier qui le commandait qu'il pouvait prendre la mer.

Le bathyscaphe fut pris en remorque et, dans cette position, quitta Casablanca, sous le regard de quelques curieux qui, malgré l'heure matinale, étaient venus assister à son départ.

Sous un ciel serein, l'océan Atlantique était calme.

Le point où le professeur Renaud espérait découvrir des vestiges du continent disparu était assez éloigné de la côte.

Le navire escorte ne l'atteignit que vers le soir.

Malgré l'insistance de sa fille qui voulait descendre aussitôt vers le fond de l'océan, le vieux savant remit au lendemain la tentative.

Obéissant à ses paternelles recommandations, Hélène alla se coucher et, toute la nuit, rêva du mystérieux empire que les eaux recouvraient depuis des milliers d'années.

Le lendemain, à l'aube, elle fut la première sur le pont.

Solidement amarré, le bathyscaphe n'avait pas bougé et se tenait à une vingtaine de mètres du grand navire blanc.

L'océan était toujours tranquille et l'eau paraissait limpide.

Vers cinq heures du matin, le professeur Renaud rejoignit sa fille.

A son commandement, des hommes-grenouilles se mirent à l'eau et dégagèrent la *Léna*.

A bord d'un petit youyou, après

moteurs en marche et s'écarta du lieu de plongée, ceci pour que le bathyscaphe, lors de son retour, ne vienne pas se cogner contre lui.

A la vitesse de vingt-cinq centimètres par seconde, la *Léna* descendait vers les profondeurs sous-marines, en lâchant de temps en temps du lest, pour compenser l'augmentation apparente de l'appareil due à la compressibilité de l'essence et à l'adoucissement de la température.

Grâce aux électro-aimants, la manœuvre n'était pas difficile et le professeur Renaud s'en chargeait.

Des bouteilles d'oxygène comprimé, installées dans la sphère, renouvelaient l'air.

A travers les hublots, les deux explorateurs de l'inconnu n'apercevaient qu'une nuit opaque.

Vers seize cents mètres, le professeur Renaud alluma les projecteurs et Hélène colla avidement son visage contre le hublot.

Elle aperçut des méduses qui flottaient dans une eau extraordinairement transparente.

— C'est curieux, n'est-ce pas ? déclara le vieux savant après avoir également jeté un regard au-dehors.

Sa fille acquiesça.

Ne voulant pas dépenser inutilement de l'électricité, le professeur Renaud éteignit les projecteurs et dit :

— Nous les rallumerons quand le sondeur à ultra-sons nous indiquera la proximité du sol sous-marin.

Durant plus de deux heures, la lente descente se poursuivit.

Enfin, le fond fut signalé.

Avec le professeur Renaud et sa fille, visitons les ruines célèbres de la légendaire Atlantide . . .

avoir serré la main des officiers et des hommes d'équipage du navire escorte, le professeur Renaud et sa fille regagnèrent le bathyscaphe.

Ils pénétrèrent dans le sas et fermèrent le panneau d'accès supérieur, puis se glissèrent par la porte de la sphère et fermèrent ses multiples boulons de fermeture.

Avant de commencer la plongée, Hélène s'installa près du poste de radio et établit, aussitôt, le contact avec le navire escorte.

Quand la communication fut normale, elle en avisa son père qui transmit ses ultimes instructions.

Enfin, le professeur Renaud ferma le circuit des électro-aimants de lest.

Pendant ce temps, à l'extérieur, les hommes-grenouilles, pourvus de scaphandres autonomes, ouvraient les trappes qui maintenaient le lest.

Le courant avait été interrompu dans les électro-aimants durant tout le remorquage, afin d'éviter aux batteries d'accumulateurs de se décharger inutilement.

Doucement, le sas se remplit d'eau et le bathyscaphe commença à s'enfoncer dans les flots.

Au bout de quelques secondes, il disparut de la vue des hommes restés à bord du navire escorte.

Hélène abandonna la radio, désormais inutile, pour s'occuper de l'appareil à ultra-sons, afin de ne pas interrompre les communications avec l'extérieur.

Après avoir récupéré les hommes-grenouilles, le navire escorte mit ses

Aussitôt, le professeur Renaud remit en action les projecteurs.

Hélène s'installa tout près d'un hublot et regarda, très intéressée, au-dehors.

L'eau était toujours limpide.

Tout près du bathyscaphe, une pente de 40% s'apercevait.

Elle était formée de sédiments de sable, de coquilles de foraminifères et de glauconies.

Des monticules coniques de sédiments, modifiés vraisemblablement par des vers, se devinaient.

Dans une boue fine, quelques oursins, ainsi que des petits vers et des ophiures, se tenaient.

Des lacets de mer, longs et recourbés, donnaient au paysage un aspect inattendu.

Avec extase et respect même, Hélène murmura :

— On dirait la vision d'un autre monde !

D'une voix émue, son père qui observait attentivement le fond sous-marin par l'autre hublot, répliqua :

— Mais tu es dans un autre monde, ma petite.

Le bathyscaphe, obéissant au commandement du vieux savant, s'immobilisa à proximité de quelques rochers recouverts d'hydroïdes et incrustés d'organismes divers.

Dans la masse irrégulière et rocheuse, Hélène aperçut une sorte de canyon.

— C'est drôle, dit-elle, ce passage, sous cette corniche.

— Il n'y a rien d'étonnant à cela, répondit son père, c'est peut-être l'éro-

sion des courants sous-marins qui a formé cette vallée, à moins que...

— Quoi donc ? s'enquit vivement sa fille.

— Peut-être, il y a cinq cent mille ans de cela, ces terres étaient émergées et un cours d'eau coulait dans ce canyon.

— A l'époque glaciaire ?

— Exactement ! Par suite de l'abaissement important du niveau des mers, ces roches que nous apercevons étaient peut-être à l'air libre.

— C'est prodigieux !

— Plus que tu ne crois !

— Regarde, papa, s'exclama soudain Hélène, là-bas !

Le professeur Renaud quitta son hublot et plaça son visage contre celui de sa fille.

Sortant du canyon, un étrange animal apparaissait.

Il était énorme et pouvait avoir près de vingt mètres de long.

On eût dit un monstre préhistorique. Seulement, sa forme ne rappelait aucune espèce terrestre vivante ou disparue.

Visqueux et mou, il avançait, à l'instar d'un gros ver, par mouvements saccadés et ondulants, son corps sans pattes.

Une sorte de bouche se devinait à une de ses extrémités.

— Un monstre sous-marin, murmura le vieux savant. Il ne possède pas d'yeux.

— Peut-être a-t-il flairé notre présence ?

— Je ne le pense pas ! Pour l'instant, il n'a pas l'air de venir nous.

Sa masse obstruait littéralement l'entrée du bathyscaphe.

Avec une stupeur sans nom, Hélène, qui ne l'avait pas perdue de vue, découvrit, surgissant du canyon, une nuée d'êtres gélatineux et blanchâtres, hauts de près de deux mètres et... à forme humaine.

Profondément angoissée, la jeune fille ferma, durant quelques secondes, les yeux.

« C'est impossible, se dit-elle, je dois rêver ! Des êtres de notre apparence ne peuvent vivre à cinq mille mètres sous les eaux ».

Avant d'avertir son père qui, par l'autre hublot, cherchait vainement à découvrir des vestiges du grand continent disparu, elle rouvrit les yeux pour examiner de nouveau le paysage environnant.

Une exclamation d'horreur s'échappa de ses lèvres.

Contre le hublot, de l'autre côté, un de ces êtres gélatineux la contemplant avec des yeux rouges et glauques, à l'immense pupille noire.

En tremblant, la jeune fille se rejeta en arrière et dit :

— Papa, c'est affreux ! Regarde, des monstres à face humaine !

Le vieux savant prit la place de sa fille et, à son tour, aperçut l'effrayante apparition.

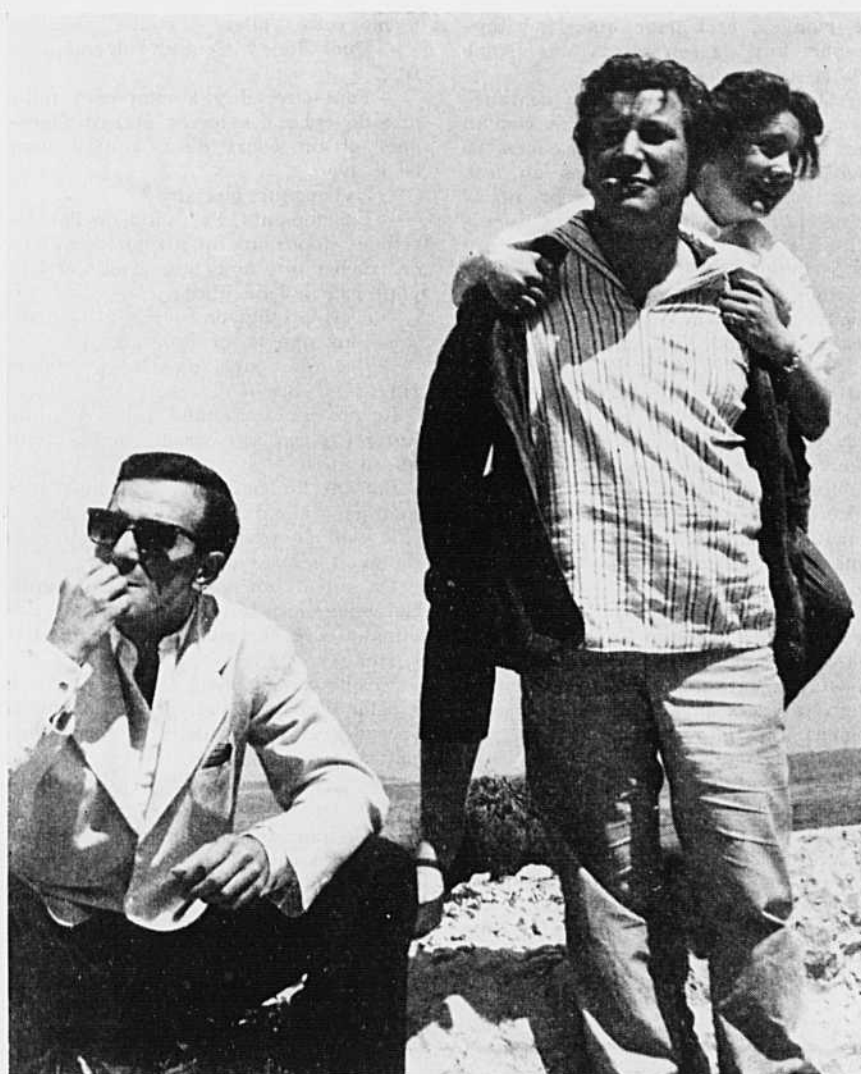
— Nos frères du fond des mers ! murmura-t-il d'une voix blanche.

Comme se parlant à lui-même, il décrivit l'être qui l'observait.

— Comme nous, il possède deux yeux, un nez, une bouche. Seulement, ses bras ont la forme de nageoires et, à la place des jambes, il a une queue qui n'est pas sans rappeler celle des poissons.

— Crois-tu que ces gens-là soient intelligents ? demanda Hélène.

— Je ne sais pas ! C'est bizarre, ils ne doivent pas avoir d'os. La matière qui les compose paraît gélatineuse, visqueuse même, comme celle de la bête



On sait que SUZANNE CLOUTIER, d'Ottawa, qui tint des rôles de vedette dans certains grands films français et anglais et joua même sous la direction du célèbre Orson Welles, épousait il n'y a pas longtemps PETER USTINOV, écrivain, auteur et producteur anglais. Les voici tous les deux en compagnie de ROLAND PETIT, directeur des Ballets de Paris, avec qui il prépare un film, dansant bien entendu. Suzanne Cloutier et Peter Ustinov vivent à Londres (Angleterre) ainsi qu'à Saint-Paul de Vence, sur la Côte d'Azur.



La scène se passe dans un pub de Liverpool. Comme on sait, le pub anglais est le club du pauvre où chacun se sent tout à fait chez soi et se comporte à sa guise sans se préoccuper de son voisin. On voit ici le célèbre acrobate et jongleur EDDIE ASH, australien de naissance, qui pratique ses tours de force et d'adresse en buvant sa chopine de bière quotidienne. Il lui a fallu neuf années de pratique pour en arriver à être aussi à l'aise sur la tête que sur les pieds. Essayez ce petit jeu la prochaine fois que vous aurez soif...



TRENET est à l'origine de la carrière d'Yves Montand

CELUI qui a bouleversé tous les records d'assistance et qui a réalisé le tour de force de présenter son numéro pendant plus de six mois dans le même théâtre (attirant tous les soirs plus de 2,000 personnes) a failli être coiffeur. C'est en effet le métier qu'envisageait Yvo Livi dans sa prime enfance, mais le destin devait en décider autrement et ce fut tant mieux pour tout le monde. A dix-huit ans le jeune Yvo est émerveillé par un jeune homme qu'il entend à la radio et qui se nomme Charles Trenet. Le fou-chantant est à l'origine de la carrière d'Yves Montand. Comme un auditeur charmé, Yves apprend toutes les chansons de son idole et décide d'aller demander du travail comme chanteur forain. On lui promet un engagement et on lui demande de mettre au point un numéro. Il le composa ainsi : 2 chansons de Trenet, *La vie qui va et Boum*, une chanson de Chevalier *On est comme on est*, une chanson de Fernandel *Barnabé*, et enfin une imitation de Donald le canard. Il n'est pas du tout sûr de lui et il décide d'aller voir un professeur, car le débutant est mordu par le désir de chanter, et il ne veut pas rester toute sa vie un chanteur amateur pour spectacles de fin de semaine. Puis le grand jour arrive, il a un trac fou, il voudrait rentrer sous terre. On le pousse sur la scène, il hésite, puis, ça y est, la barrière est sautée. Là devait commencer la carrière du plus grand fantaisiste français de l'heure, Yves Montand. Après ce début très simple, il obtient quelques engagements pour chanter dans les cafés de Marseille les airs les plus connus de Trenet et Chevalier. En 1939, tout en continuant de chanter, il s'engagea comme débardeur. Sa réputation de chanteur grandissait et bientôt Toulouse et Bordeaux voulurent l'entendre. Puis petit à petit (lentement mais sûrement) il gagna ses galons de vedette. C'est en 1944 qu'il fit ses débuts à Paris à l'ABC, consacrant son tour de chant à des complaintes du far-west américain. L'année suivante marque pour Montand ses débuts au cinéma avec Edith Piaf dans *Etoile sans lumière*. En 1946, Carné lui offre le premier rôle dans *Les portes de la nuit*. Malheureusement le film ne connaît qu'un maigre succès et après avoir tenté une troisième expérience avec *l'Idole*, Montand décide de quitter le cinéma pour se consacrer exclusivement à son chant où il est assuré du succès. Montand est un travailleur acharné et son tour de chant requiert beaucoup d'énergie. Après un spectacle il est aussi fatigué que s'il avait travaillé très dur toute une journée. C'est que Montand ne fait pas que pousser la chansonnette, il la débite physiquement avec une mise en scène extrêmement soignée. Contrairement à ce que l'on dit, Montand n'est pas Italien, mais bien Marseillais. Il est né à Lyon en 1921, et est venu à Marseille deux ans après. De famille modeste, il dut quitter l'école à l'âge de treize ans. Aujourd'hui, Montand est la plus grande vedette de la chanson en France. Il ne serait probablement jamais revenu au cinéma n'eût été l'insistance de sa femme, Simone Signoret, pour qui il accepta de tourner dans *Le Salaire de la peur* qui lui apporta la consécration cinématographique.

JAC DUVAL.

LE MONDE DES ABIMES [Suite de la page 13]

immonde qui les accompagne. Ils me rappellent des albinos.

— Leur crâne est dénudé, remarqua Hélène. Cette blancheur est effrayante; on dirait presque qu'ils sont transparents.

Autour du bathyscaphe, ces curieux habitants des profondeurs sous-marines se pressaient, de plus en plus nombreux.

— Ils paraissent aussi intrigués que nous, murmura le professeur Renaud.

— Oh! papa! s'exclama Hélène, une femme!

Son père suivit la direction de son index pointé vers l'extérieur et aperçut un être gélatineux différent des autres par le fait qu'il avait des seins et une sorte de chevelure pareille à une touffe d'algue.

— Une sirène! murmura-t-il avec émerveillement. Ainsi, la légende disait vrai; seulement, nous n'avons jamais su l'interpréter, lui rendre son sens exact.

— Les antiques marins, dit Hélène, prétendaient qu'elles habitaient des rochers escarpés entre l'île de Caprés et la côte d'Italie.

— Par la douceur de leur chant, ajouta son père, elles attiraient les voyageurs sur les écueils. Ulysse, le légendaire roi d'Ithaque, pour échapper à leurs enchantements, se fit attacher au mât de son navire, après avoir bouché à la cire les oreilles de ses compagnons.

— De dépit, acheva Hélène, les sirènes se jetèrent dans la mer. C'est incroyable, et pourtant nous en apercevons une, là, devant nous.

— Ne serait-ce pas l'effet d'une hallucination due au milieu dans lequel nous sommes?

— Nous en aurons la preuve quand nous serons de retour, en haut.

— Comment cela? Nous ne pouvons sortir de notre prison flottante et en capturer une.

Sans répondre, Hélène saisit un appareil.

— Une pellicule, dit-elle enfin, ne peut être victime d'un mirage comme nos yeux. Elle nous révélera si nous avons été victimes d'une incompréhensible hallucination ou bien si ces habitants que l'on peut qualifier aisément « d'un autre monde » existent réellement.

— Tu as raison.

Avec une ardeur fiévreuse Hélène prit plusieurs vues.

Quand elle eut terminé, elle recula et céda la place à son père.

Comme elle rangeait la caméra, le professeur Renaud s'exclama brusquement, d'une voix sourde:

— Nous ne pouvons plus remonter; nous sommes prisonniers!

Affolée, Hélène regarda son père.

— A l'aide d'algues qui paraissent très solides, expliqua le professeur Renaud, ces albinos ont lié notre bâtiment.

— Au sol?

— Non, on dirait plutôt au monstre de tantôt.

— Mais dans quel but?

— Ils veulent certainement nous emmener dans leur repaire.

— Si nous tentions de remonter?

— Pour l'instant, c'est impossible! J'ai la nette impression que de nombreux albinos se sont installés sur la Léna pour mieux l'étudier. Ils ne doivent pas comprendre ce que nous représentons.

— Pourtant, ils nous ont vus.

— Peut-être croient-ils que nous sommes captifs de ce monstre d'acier

ou bien nous prêtent-ils des intentions hostiles.

Hélène s'approcha d'un hublot.

Au-dehors, les albinos, comme les avait si justement surnommés son père, paraissaient de plus en plus nombreux et excités.

De nombreuses femmes, ou sirènes, s'étaient jointes aux premiers arrivants.

Ces êtres se mouvaient sur le sol sous-marin en agitant leurs bras ou plutôt leurs nageoires, et en laissant leur queue traîner dans la vase.

Cependant, ils avaient la possibilité de nager et de s'élever à une bonne dizaine de mètres au-dessus du sol.

Effectivement, comme l'avait remarqué le professeur Renaud, ces curieux personnages d'un autre monde avaient entouré le bathyscaphe de longues algues en forme de lianes.

Ces cordes végétales à l'aspect solide rejoignaient toutes le lieu où le monstre était arrêté.

La présence de nombreux albinos empêchait Hélène de se rendre compte si ces attaches reliaient réellement la Léna au monstrueux ver.

— Ils sont bien deux cents à nous observer, remarqua la jeune fille.

— J'en arrive à déduire, murmura son père, qu'ils sont doués d'une certaine intelligence. Leur intérêt à notre égard, ces algues travaillées et ce monstre apprivoisé, domestiqué même, le prouvent aisément.

— Jamais, je n'aurais pensé rencontrer des êtres vivants, au cours de notre expédition!

— C'est plus fantastique, comme découverte, que de vieilles pierres polies par les eaux et ayant appartenu à une civilisation engloutie.

— En effet! Le professeur Meyer fera une drôle de tête, quand il apprendra le résultat prodigieux de notre exploration sous-marine.

— Si jamais nous remontons là-haut! N'oublie pas, ma pauvre petite, que nous risquons de manquer d'air respirable sous peu.

— Ne crois-tu pas, papa, qu'en libérant notre lest, nous pourrions fausser compagnie à ces albinos qui deviennent un peu encombrants et, surtout, collants?

— Je l'espère, mais je n'ose encore tenter cette expérience; un échec nous serait fatal.

— Je te comprends.

Soudain, le bathyscaphe se mit à bouger.

Sous l'effet de la surprise, ses deux passagers se cognèrent l'un contre l'autre.

— Mon Dieu! Qu'arrive-t-il? murmura Hélène d'une voix peu assurée.

Son père regarda au-dehors.

Les albinos s'étaient écartés d'eux et paraissaient plus calmes.

— Nous sommes remorqués par le monstre, dit le professeur Renaud.

Hélène prit la place de son père et aperçut le gros ver qui, doucement, s'ébranlait en direction du canyon.

De multiples cordages lui permettaient de tirer sans difficulté le bathyscaphe.

— Nous n'avons rien à faire d'autre, pour le moment, déclara le professeur Renaud, que de nous laisser conduire.

— Le canyon me paraît étroit, répondit sa fille, pourvu que la Léna ne se brise pas contre ses parois ou ne s'abîme un peu trop.

— Ce serait la fin instantanée pour nous, décréta tristement le vieux savant.

D'une voix lasse, il ajouta:

— Ma chère petite, je me blâme de t'avoir emmenée avec moi dans ce monde qui nous est interdit.

— Tu as tort, papa, car je suis très

DES CHEVEUX SOUPLES ET SAINS, TOUJOURS IMPECCABLES



SUPPLÉE À L'INSUFFISANCE DES HUILES NATURELLES

La sécheresse du cuir chevelu rend les cheveux secs et difficiles à conserver propres et soignés. Le tonique capillaire 'Vaseline' — qui ne graisse ni ne tache jamais — maintiendra vos cheveux en place toute la journée et leur gardera une apparence "naturelle" en supplantant à l'insuffisance des huiles naturelles si nécessaires à la santé du cuir chevelu.



TONIQUE POUR LES CHEVEUX Vaseline

MARQUE DÉPOSÉE

'Vaseline' est la marque déposée de Chesebrough Mfg. Co., Cons'd.

heureuse. Je vis des minutes inoubliables. Grâce à toi, dans un siècle pauvre en aventures, j'en ai connu une extraordinaire, digne d'une légende ancienne ou d'un roman d'anticipation.

— J'espère que tu pourras la raconter à tes amies!

— Je le souhaite! Quand le monde apprendra l'existence d'une civilisation à forme humaine, au fond des mers, il y a bien des gens qui seront effrayés.

— D'autres resteront sceptiques...

— Hum! Nos photos les convaincront.

— Certains prétendront qu'il s'agit de truquages.

— Ils n'auront qu'à descendre en bathyscaphe contrôler par eux-mêmes, s'indigna Hélène.

Son père, qui se tenait près du hublot et observait l'extérieur, déclara:

— Nous arrivons près du canyon.

— Est-ce que nous passerons?

— C'est étroit, mais il y a suffisamment de place. De plus, nos obligeants conducteurs semblent faire attention.

Sous l'effet des efforts du monstre pour la haler, la *Léna* avait pris un peu de hauteur et surplombait le fond d'une dizaine de mètres.

Sous elle et autour, des centaines d'albinos se pressaient sans cesser de l'examiner de leur étrange regard rouge et noir qui ne reflétait aucune expression.

— Éteignons les projecteurs, proposa le professeur Renaud, sinon, nous ne posséderons plus de lumière, le moment venu.

Hélène l'approuva.

Aussitôt, son père coupa le courant.

En regardant par un hublot, Hélène n'aperçut plus rien. Les ténèbres, de nouveau, s'étaient emparées de ce monde mystérieux et envoûtant.

Brusquement, elle devint livide.

Elle se tourna vers son père et murmura faiblement:

— Pourvu qu'ils ne nous entraînent pas dans une grotte sous-marine.

— J'allumerai les projecteurs de temps en temps, répondit le professeur Renaud vivement alarmé par la pensée de sa fille, et si je m'aperçois de quelque chose en ce sens, je libérerai une grosse partie du lest, afin de tenter l'impossible, quitte à remonter avec nous cette affreuse bête qui nous traîne.

Durant de longues minutes, lourdes d'angoisse, la marche dans l'étroit corridor sous-marin se poursuivait sans heurt ni incident, heureusement.

— Mais où nous mènent-ils? s'inquiéta Hélène dont le cœur battait une chamade éperdue.

Le professeur Renaud ne lui répondit pas et fit jouer les projecteurs.

A leur leur, il s'aperçut que le canyon prenait fin et que leur répugnant attelage débouchait dans une vaste plaine sous-marine.

— Tes craintes n'étaient pas fondées, murmura-t-il, soulagé. Ces gens-là ne nous mènent pas dans une grotte, mais sur une étendue plane qui doit être leur domaine.

Le père et la fille tenaient leurs visages collés l'un contre l'autre, au-dessus du hublot donnant sur l'énorme bête de somme, autour de laquelle se pressaient quelques albinos, les conducteurs de ce singulier convoi.

Brusquement, des colonnades tronquées apparurent à la vue des courageux explorateurs des fonds sous-marins.

— Ces gens-là ont bâti une ville, murmura Hélène avec respect, c'est formidable!

— Ces constructions ne sont pas récentes, remarqua son père, elles sont même grandement abîmées et inhabitées.

Avec attention, le vieux savant scruta les colonnades et les pans de mur qui se dressaient au-dehors.

D'une voix émue, il dit:

— L'Atlantide!

— Comment? s'étonna sa fille en fronçant les sourcils.

— Ces ruines, exulta le professeur Renaud, sont les vestiges que nous sommes venus chercher. Bénis soient ces complaisants albinos qui nous ont conduit auprès de ces merveilles!

Avec curiosité, Hélène regarda les vieilles pierres dont la vue faisait tant plaisir à son père.

Il s'agissait bien des vestiges d'une époque disparue.

En ces lieux mêmes sur lesquels voguait le bathyscaphe, escorté par des êtres de cauchemar, au temps jadis, une grande ville avait existé.

— Vite, Hélène, commanda le vieux professeur, prends ta caméra et enregistre ces vues uniques.

Avec fierté, il ajouta:

— Ah! professeur Meyer, vous aviez douté de l'existence de l'Atlantide, de ce continent fabuleux! Pauvre insensé, d'autres civilisations que la nôtre et peut-être même supérieures ont vu le jour, en ce monde, bien avant, et d'autres lui succéderont.

En s'efforçant de dompter son émotion, Hélène prit une importante série de photos.

Après avoir parcouru un immense champ de ruines, le gros ver arriva en vue d'une plaine encore plus étrange.

En effet, jusqu'à maintenant, en dehors des algues qui avaient servi aux albinos à emprisonner la *Léna* et à la relier à leur animal de trait, aucune végétation n'était apparue aux yeux tantôt émerveillés ou effrayés du professeur Renaud et de sa fille.

Or, l'endroit dans lequel l'immonde ver sous-marin s'engageait était recouvert d'une végétation abondante et, semblait-il, cultivée.

Des allées larges de près de dix mètres et rectilignes étaient tracées, au sein de cette masse verdâtre dans laquelle aucun poisson ne circulait.

Utilisant ces allées à l'instar d'une avenue de chez nous, les albinos s'y promenaient à l'aise.

Avec un profond intérêt, le professeur Renaud remarqua que les plantes sous-marines qui tapissaient le fond sur lequel la *Léna* évoluait appartenaient toutes à la même variété.

Elles paraissaient très grasses et de couleur vert pâle.

Leur hauteur atteignait, parfois, une dizaine de mètres.

Elles ne possédaient pas de grosses branches, ni un tronc vigoureux. Elles étaient formées d'un amas de petites branches aux feuilles très larges et épaisses et de longues lianes.

D'autres allées, parfois, croisaient celle dans laquelle les albinos avaient engagé le bathyscaphe.

Chacune d'entre elles était également rectiligne et peuplée d'une foule innombrable.

Enfin, le gros ver s'arrêta de haler la *Léna*.

Aussitôt, des centaines d'albinos, en brandissant de longues algues, s'agitèrent autour d'elle.

— Que vont-ils faire? s'inquiéta Hélène.

— On dirait, répondit son père qui étudiait soigneusement le comportement de ces êtres d'un autre monde, qu'ils passent des cordages au-dessus de notre bâtiment.

Finalement, les albinos se posèrent sur le sol composé de sable fin, autour du bathyscaphe, et se mirent, avec un ensemble parfait, à tirer chacun sur une corde.

Pour exécuter ce mouvement, ils pressaient l'algue entre leurs bras en forme de nageoires.

— Nous descendons de nouveau, constata le professeur Renaud.

— Ils veulent nous conduire près du sol.

Continuant leurs efforts, les albinos arrivèrent à amener la *Léna* jusqu'à deux ou trois mètres du fond.

— Regarde, papa, s'exclama Hélène, leurs demeures!

Au bas de la végétation qui entourait le bathyscaphe, des trouées s'apercevaient.

Dans chacune de ces ouvertures, des

albinos, mâles ou femelles, s'agitaient et, parmi eux, des enfants.

Certains d'entre eux mangeaient des feuilles à même la plante.

— Ils n'ont pas à aller bien loin, remarqua ironiquement Hélène, pour faire leur marché.

— En effet, leurs maisons sont comestibles.

Après cette déclaration humoristique, le professeur Renaud dit:

— Ils vivent en communauté, comme des êtres organisés. Seulement, ils ne paraissent posséder aucun outil ni, heureusement pour nous, aucune arme. Ils sont encore très primitifs.

Soudain, l'attention d'Hélène fut captivée par un albinos qui, entre ses nageoires, tenait un objet.

Elle regarda plus attentivement et comprit que l'habitant du fond des mers, était en possession d'un outil ou d'une arme.

— Une hache de pierre, dit-elle en désignant le nouvel arrivant à son père.

— Ainsi, ces êtres en étaient encore à l'âge de la pierre.

L'albinos s'approcha du hublot et, avec son arme improvisée, s'efforça de le détruire.

— Mon Dieu! murmura le professeur Renaud, ils veulent nous faire sortir de notre prison! Ces gens-là ne se doutent peut-être pas que la mort nous attend dehors.

Hélène se dirigea vers l'autre hublot et, avec effroi, aperçut deux albinos qui, à l'aide d'armes rudimentaires, s'efforçaient également de briser la sphère.

— Nous sommes perdus! dit-elle.

— Nous allons lâcher du lest, décréta son père, et tenter de nous évader.

Avec frénésie, il manœuvra les électro-aimants et un peu de grenaille de fonte coula sur le sable formant le sol sous-marin et aspergea même quelques albinos qui, effarouchés, s'enfuirent.

Les autres, également effrayés, s'écartèrent prudemment du bathyscaphe qui, malheureusement, ne bougea pas.

Au troisième lâcher de lest, il se libéra de l'étreinte des algues et commença sa lente remontée.

Voyant s'échapper leur proie, les albinos quittèrent le sol et nagèrent, avec ardeur, autour d'elle.

A trente mètres du fond, ils abandonnèrent la poursuite et retournèrent vers leur domaine.

— Dieu soit loué, murmura Hélène, nous sommes sauvés!

Lentement, la *Léna* poursuivait son chemin vers l'air libre.

— A quelle vitesse marchons-nous? s'enquit Hélène qui souffrait d'une violente migraine.

— Trente à quarante centimètres par seconde, répondit son père.

Un peu angoissé, il observa:

— Et nous ne pouvons pas, malheureusement, aller plus vite.

Au bout d'une demi-heure de montée, Hélène demanda:

— A combien sommes-nous de la surface?

— Il nous reste encore environ quatre mille mètres à parcourir.

Son front était couvert de sueur et il haletait.

L'air commençait à faire défaut, dans l'étroite cabine.

— Couche-toi sur le sol, murmura-t-il, et ne fais aucun mouvement. De mon côté, je tâcherai d'en faire le moins possible, cela économisera un peu d'air.

Les secondes paraissaient des siècles à Hélène qui, prostrée, s'efforçait de ne pas trop respirer.

Le sang battait ses tempes à un rythme affolant.

Parfois, la jeune fille avait des nausées.

L'HOROSCOPE DU "SAMEDI"

(Nouvelle série)

5	3	8	2	6	4	3	7	5	2	6	3	8	2	6	4
B	S	C	V	U	U	O	M	E	O	N	Y	H	S	G	N
4	2	6	5	3	8	2	6	4	3	7	2	6	5	3	7
L	R	R	A	E	A	E	A	O	Z	E	V	N	U	M	N
8	6	2	7	5	3	8	4	2	6	3	7	5	2	8	4
N	D	E	A	C	O	C	N	N	E	I	G	O	U	E	G
7	5	3	6	4	2	7	5	3	8	6	2	7	5	3	8
E	U	N	V	V	S	Z	P	S	U	E	A	V	D	N	N
4	7	2	6	5	3	7	4	2	6	3	5	7	2	8	5
O	O	U	N	E	E	T	Y	G	E	G	C	R	M	I	H
4	8	3	7	5	2	6	4	3	8	6	2	7	5	3	7
A	Q	L	E	A	E	M	G	I	U	E	N	S	N	G	A
6	2	5	4	3	6	2	7	3	8	2	7	3	5	2	7
N	T	C	E	E	T	E	N	N	E	N	T	T	E	T	E

Comptez les lettres de votre prénom. Si le nombre de lettres est de 6 ou plus, soustrayez 4. Si le nombre est moins de 6, ajoutez 3. Vous aurez alors votre chiffre-clef. En commençant au haut du rectangle pointez chaque chiffre-clef de gauche à droite. Ceci fait, vous n'aurez qu'à lire votre horoscope donné par les mots que forme le pointage de votre chiffre-clef. Ainsi, si votre prénom est Joseph, vous soustrayez 4 et vous aurez comme clef le chiffre 2. Tous les chiffres 2 du tableau ci-dessus représentent votre horoscope.

Droits réservés 1945, par William J. Miller, King Features, Inc.

Faiblement, elle demanda :

— Combien, encore papa ?

Ne recevant aucune réponse, elle renouvela son angoissante question, mais en vain.

Péniblement, Hélène leva la tête et comprit que son père était évanoui.

L'épreuve avait été trop dure pour lui.

Retrouvant son sang-froid, la courageuse jeune fille se redressa et ouvrit une des bouteilles d'oxygène comprimé.

Elle était presque vide ; mais le peu d'air qu'elle contenait encore permit à Hélène de reprendre des forces pour ranimer son père.

— Nous devons approcher de la surface, murmura le vieux professeur quand il eut retrouvé pleinement sa lucidité.

Il consulta le manomètre pour faibles profondeurs et, enfin, joyeusement, s'exclama :

— Nous arrivons !

Comme un bouchon, la *Léna* jaillit brusquement de l'océan et s'immobilisa sur des flots assez tranquilles.

A l'aide de l'air comprimé réservé pour cette usage, le professeur Renaud vida le sas d'acier.

L'opération achevée, les deux audacieux explorateurs sortirent de la sphère.

Arrivés dans la baignoire, ils poussèrent un soulagement en apercevant le ciel bleu.

Avec ivresse, ils respirèrent l'air pur du large.

— Que c'est bon ! s'exclama allégrement la jeune fille en s'emplantant les pommuns jusqu'à les faire éclater.

Il faisait encore grand jour.

Sur les flots calmes, aucun navire n'était en vue.

Quand ils eurent suffisamment renouvelé l'air de leurs pommuns, le professeur Renaud déclara :

— Ce n'est pas tout ; maintenant, il faut reprendre contact avec notre navire, si nous ne voulons pas passer la nuit en mer.

— Ce serait vraiment dommage, répondit sa fille, de revenir de si loin pour périr dans un naufrage sans panache et, surtout, sans avoir eu le temps de faire part à l'humanité de nos extraordinaires découvertes.

Elle sourit à son père et ajouta :

— Ne bouge pas d'ici, papa, je vais essayer d'entrer en communication avec nos amis, par radio.

Sur ces mots, la vaillante jeune fille alla quérir le poste de T.S.F.

Après quelques minutes de tâtonnement, elle réussit à reprendre la liaison avec l'escorteur qui naviguait toujours dans les parages.

L'équipage était très inquiet à leur sujet et craignait déjà le pire.

— Tenez bon, répondit le radio du bord, nous arrivons !

Effectivement, deux heures après, les explorateurs des abîmes étaient pris en charge par l'escorteur et la *Léna*, de nouveau, mise en remorque.

Les officiers et les matelots formant l'équipage du navire se montrèrent très étonnés et même incrédules devant les révélations sensationnelles apportées par leurs amis.

— C'est impossible, conclut un officier. Par un fond de cinq mille mètres, une vie organisée et identique à celle que vous nous décrivez ne peut exister.

— Et pourtant, riposta Hélène, nous sommes deux à avoir vu les albinos et leur effarant domaine.

— Hum ! émit l'officier ; hallucination collective due à la haute pression que votre appareil subissait.

La jeune fille serra contre son cœur sa caméra et dit :

— Attendez Casablanca ; cet appareil nous dira si nous avons été victimes d'un mirage de cauchemar ou bien si tout est vrai.

Avant d'arriver dans le grand port africain, après s'être restaurés, le père et la fille prirent un repos bien mérité.

L'escorteur atteignit Casablanca le lendemain à l'aube.

Le capitaine respecta le repos des deux hardis navigateurs et, de sa propre initiative, fit mettre la *Léna* dans un bassin.

Quand Hélène ouvrit les yeux, le soleil brillait depuis longtemps.

Son père était debout et l'attendait.

— Vite, supplia la jeune fille, rentrons chez nous.

Elle avait hâte de développer la pellicule renfermée dans sa caméra.

Un taxi les amena rapidement dans la petite villa qu'ils possédaient à Casablanca.

Aussitôt arrivée, Hélène s'enferma, seule, dans une chambre noire.

Elle ne voulait laisser à personne d'autre le soin de pratiquer la délicate opération, du succès de laquelle dépendait le résultat de leur incroyable promenade sous-marine.

Son père s'installa à son bureau.

Il était fébrile, nerveux même.

Un doute lancinant l'obsédait.

Avaient-ils été, lui et sa fille, l'objet d'un mirage trompeur ?

Peu à peu, il en arrivait à cette conclusion.

Ses connaissances scientifiques, ses données en la matière lui faisaient douter de la justesse de leurs observations visuelles.

Plusieurs fois, il se prit à marmonner :

— C'est impossible ! C'est impossible !

En effet, cela lui paraissait trop beau : cette plongée mouvementée dans un abîme, ce monstre visqueux et mou, ces albinos au regard atone, les ruines de l'Atlantide...

Soudain, la porte du laboratoire s'ouvrit et Hélène parut.

Elle tenait, dans une main, quelques feuilles de papier photographique encore humides.

Avec anxiété, son père consulta son visage.

Il était radieux.

— C'est fantastique, papa ! déclara la jeune fille.

— Nous avons rêvé ? interrogea le savant déçu.

— Non, et j'en ai la preuve formelle !

Avec émotion, le professeur Renaud saisit les photos que sa fille venait de tirer.

Sur la première d'entre elles, l'étrange peuplade des albinos s'apercevait. Sur la suivante, seul, le visage de l'un d'entre eux se montrait. Quant aux deux autres photos, elles représentaient les fameuses ruines de l'Atlantide.

Le jour même, le professeur Renaud et sa fille quittèrent Casablanca pour Paris.

Dès leur arrivée, les journalistes avertis par leurs confrères marocains se précipitèrent à leur rencontre et les journaux tirèrent des éditions spéciales, avec des photos prodigieuses.

Aussitôt, le père et la fille furent assiégés dans leur domicile et durent répondre à de multiples questions.

Ils eurent un mal infini, vers le soir, à rester enfin tranquilles et à pouvoir dormir en paix.

Le lendemain matin, une nuée de journalistes, de savants et de curieux se présenta de nouveau.

Cependant, le premier émerveillement passé, une réaction s'était produite.

En effet, un journal du matin publiait une importante déclaration du professeur Meyer attestant que son confrère était un menteur et que les photos étaient truquées.

Le professeur Renaud, immédiatement, demanda qu'un concile de sa-

[Lire la suite page 35]

Ça, c'est du Scotch ! Moelleux,
velouté, doré... léger.
Y avez-vous goûté ?

Depuis 1746
WHITE HORSE
bien entendu !

Distillation, Mélange et Embouteillage
faits en Ecosse
En bouteilles de différentes grosseurs

W-514MF



NOTRE FEUILLETON

L'ASILE DU HASARD

par MAXIME VILLEMÉR

No 5

« Vous le répète encore, monsieur Dubreuil, vous pouvez espérer. Sur ces mots, elle prit congé de Pierre.

Elle remonta dans sa charrette anglaise et reprit à toute allure le chemin de Salmaize.

Sitôt arrivée à Vertes-Feuilles, elle se dirigea immédiatement vers l'appartement d'Antoine.

Ecroulé dans un large fauteuil roulé près de la fenêtre, le marquis sommeillait.

Morgane s'approcha de son mari, le regarda longuement... et un sourire de pitié erra sur ses lèvres.

« Il dort, lui, pensait-elle ; il dort insouciant du lendemain, tandis que moi je veille, toujours anxieuse, toujours préoccupée de l'avenir.

« Sans énergie, maintenant, et sans volonté... il dort ! Il ignore que je suis sortie, où je suis allée... et certainement, il est loin de se douter que je viens d'échafauder le plan d'un mariage destiné à nous sauver tous ! »

— Antoine...

Elle l'appelle, se penche vers lui ; et sur le front de cet homme qu'elle n'aime plus, qu'elle n'a jamais véritablement aimé, elle pose ses lèvres glacées.

Et lui s'éveille, éperdu, sous ce baiser.

— Toi, Morgane... c'est toi !

Il se redresse ; anxieux, il contemple ce beau visage penché vers lui... et ses yeux brillants de fièvre implorent encore une autre caresse.

Mais cette fois, Morgane ne donne pas le baiser tant désiré.

D'une voix tremblante, Antoine murmura :

— Oh ! si tu savais combien je t'aime !...

— Ce n'est pas le moment de parler d'amour, dit Morgane, d'un ton sec ; nous avons pour l'instant bien d'autres préoccupations.

Antoine baissa la tête.

Et très bas, d'un ton de tendresse profonde :

— Tu m'en veux, n'est-ce pas, tu ne me pardones pas notre ruine, mon imprévoyance ? Tu me reproches toujours de n'avoir pas su défendre nos intérêts, les tiens, ceux de Micheline ?

« Hélas ! nous sommes perdus ! Bientôt, nous devons quitter à tout jamais Vertes-Feuilles, et à cette pensée, mon cœur se serre atrocement ; je voudrais mourir ! »

— Vous déraisonnez et ne savez ce que vous dites.

« Vous êtes un homme sans courage et sans énergie, incapable de supporter les adversités de la vie. Si j'avais été comme vous, moi, que serais-je devenue ? »

— Oh ! toi, tu es une forte femme.

Et remarquant seulement maintenant qu'elle portait encore son chapeau, il demanda :

— Tu es sortie ?

Commencé dans l'édition du 18 juin 1955.

Publié en vertu d'un traité avec la Société des Gens de Lettres. — Les noms de personnages et de lieux de nos romans, feuilletons, contes et nouvelles sont fictifs et choisis au hasard.

RESUME DES CHAPITRES PRECEDENTS

Morgane Le Garrec, gouvernante de Micheline, convoite la fortune et le titre du marquis Antoine de Presles. Pour cela, elle n'hésite pas à empoisonner la marquise, comptant épouser Antoine un peu plus tard. Quant à Micheline, elle est amoureuse de Jean Bellanger, et tous deux ont eu une petite fille nommée Gracieuse. Coralie, la soeur de Morgane, a épousé le comte André de Kernoël, et eux aussi ont une fillette, Gaétane...

— Oui, répondit-elle en jetant sa jaquette et son chapeau sur un meuble.

— D'où viens-tu ?

— Je viens de faire une visite à M. Dubreuil.

Antoine tressaillit ; un tremblement convulsif agita tous ses membres.

— Tu as vu ce matin l'acquéreur de Vertes-Feuilles ?

— Oh ! acquéreur... rien n'était encore conclu ; et peut-être, si je ne m'étais rendue auprès de ce monsieur, eussions-nous dû attendre qu'un autre acquéreur se présentât.

— Et maintenant... C'est fait ? demanda le marquis, la voix légèrement tremblante.

— On peut considérer l'affaire comme conclue.

Antoine laissa retomber lourdement sa tête sur le dossier de son fauteuil.

Puis il ferma les yeux, et éclata en sanglots.

Il pleurait son bonheur évanoui, pleurait sa vie perdue.

— Espérez, dit Morgane, en se penchant à nouveau vers lui... Micheline peut encore nous sauver tous ; Micheline, si elle veut, peut empêcher la vente de Vertes-Feuilles.

— Tu es folle !...

— Ecoutez bien ce que je vais vous dire, reprit Morgane, en scandant ses paroles. Un homme riche, plusieurs fois millionnaire, s'est épris de votre fille. Il m'a fait la confidence de son amour... et il ne tient qu'à Micheline de devenir la femme de cet homme.

— Son nom ?

— Pierre Dubreuil.

— Presque un vieillard !

— Qu'importe... puisque ce mariage nous sauverait.

« Oh ! vous pourriez alors rester ici toujours, dans cette vieille demeure que nous aimons tant, et nous pourrions encore être heureux tous deux. »

« Vous feriez restaurer le château, car les largesses de Pierre Dubreuil n'auraient pas de bornes. Il nous assurerait des rentes, de grosses rentes nous permettant de soutenir dignement notre train de maison et de redonner au nom de Presles l'éclat des jours passés ; ne serait-ce pas un avenir superbe pour nous ?... »

Il murmura :

— C'est une mésalliance.

— Bah ! de nos jours, les mésalliances sont de mode.

— Une fille de la maison de Presles !

— Le marquis de Presles n'a-t-il pas épousé Morgane Le Garrec ?

Il courba le front.

Oui, lui-même avait donné l'exemple de la mésalliance !

Et il ne protesta plus, ne se révolta pas. Maintenant, il ne voyait qu'une

chose : rester toujours à Vertes-Feuilles, en compagnie de Morgane.

Tranquillement, il dit :

— Envoie-moi Micheline.

C'était à présent un fait décidé : ce père, qui cependant adorait sa fille, allait la vendre à Pierre Dubreuil, allait l'obliger à prendre pour époux un homme dont l'âge était double du sien.

Et Morgane, que cette combinaison enrichissait et vengeait des dédains de Micheline, Morgane était triomphante.

Elle quitta Antoine et alla rejoindre Micheline dans le parc.

En compagnie de Daniel, qui l'accompagnait presque toujours, la jeune fille revenait de faire une longue promenade dans les environs.

— J'ai à vous parler, Micheline, fit Morgane.

— Je vous écoute, madame.

— Je suis chargée par votre père de vous prier d'aller le rejoindre chez lui, où il vous attend. Il a, paraît-il, une grave communication à vous faire.

Le visage toujours si pâle de la jeune fille pâlit encore davantage.

Se penchant vers Daniel qui la regardait, elle dit :

— Tu vois, mon mignon, il faut me laisser seule quelques instants. Joue dans le parc ; tout à l'heure, je viendrai te rejoindre et nous reprendrons nos causeries.

— Tu seras longtemps absente, grande amie ? demanda Daniel, inquiet, les larmes aux yeux.

— Le moins longtemps possible, mon amour.

L'enfant s'assit sur un banc. D'un regard mouillé, il suivit Micheline se dirigeant vers le château, tandis que Morgane, restée près de son fils, cherchait à le consoler.

— Tu l'aimes donc beaucoup, Micheline ? demanda Morgane.

— Oh ! oui, petite mère... beaucoup.

— Plus que moi, n'est-ce pas ?

L'enfant, déjà sérieux, et comprenant ce que cachait de jalousie cette interrogation de sa mère, répondit :

— Je l'aime autant que toi. C'est ma seconde maman. Quand j'ai du chagrin, elle me console ; nous avons parlé aujourd'hui d'un tas de choses qui m'ont fait pleurer.

— Voyons, dis-moi ces choses, mon enfant.

— Micheline m'a dit que bientôt nous devrions quitter Vertes-Feuilles, son parc, ses bois ; que bientôt nous n'entendrions plus tous ces oiseaux chanter, que toutes nos joies étaient finies... et alors, petite maman, elle aussi pleurait.

— Comme ce devait être touchant ! fit Morgane, en haussant les épaules.

Etonné, l'enfant ne répondit point.

L'ironie de sa mère ne lui échappait

pas ; et dans son jeune cœur, un peu de colère s'éveilla.

— Mère, tu n'aimes pas Micheline, dit-il très bas ; tu ne l'as jamais aimée !

— Se serait-elle plainte de moi ?

— Jamais nous ne parlons de toi, maman... jamais.

— Et pourtant, elle me hait, elle aussi.

— Ma grande amie Micheline n'éprouve de haine pour personne.

— Comme tu l'aimes ! Et cependant, il faudra bientôt te séparer d'elle : elle ne sera pas toujours ici pour te promener dans les bois. Que feras-tu, alors, quand tu seras seul avec moi ?

Daniel eut un tremblement ; ses larges yeux noirs brillèrent.

— Je ne l'oublierai point, et sans cesse je songerai à elle.

« Oh ! pensait Morgane, en repoussant l'enfant. Daniel aimera toujours cette fille que je hais, et toujours il la recherchera dans la vie. »

XVI

« Vous m'avez fait appeler, mon père ? »

— Oui, Micheline.

— De quoi s'agit-il ? fit la jeune fille dont le visage s'assombrit.

— Ignorez-tu donc que Pierre Dubreuil, notre voisin de campagne, est décidé à se rendre acquéreur de notre vieille demeure ?

— Je le sais, mon père.

— Sais-tu aussi que la catastrophe peut être évitée ?

Le visage de Micheline s'éclaira.

— Parlez vite, mon père, je vous en prie.

— Vois-tu, Micheline, ce que j'ai à te dire est bien délicat, fit Antoine en passant la main sur son front couvert de rides profondes ; oui, bien délicat... et je crains que tu ne m'accuses d'égoïsme, que tu ne repousses une solution qui cependant nous sauverait tous.

— Père, tous ces exordes m'épouvantent. Qu'allez-vous donc me dire, me proposer ? Est-ce donc si terrible ?

— Rien n'est pourtant plus naturel ; il s'agit tout simplement pour toi d'un mariage inespéré.

Le visage de Micheline devint livide.

— Un mariage ! dit-elle, un mariage pour moi ! Mais je ne veux pas me marier, mon père ! Une fille de notre monde ne se marie pas sans dot, vous le savez bien.

— C'est possible. Mais admettons qu'un homme fort riche, plusieurs fois millionnaire, se soit épris de toi et t'offre sa fortune, sa main !

— Je refuserais... car je n'épouserai jamais qu'un homme que j'aimerai.

« Or, reprit-elle après un silence, celui que j'aime est pauvre, lui aussi, très pauvre... et nos destinées sont à jamais séparées. Peut-être se mariera-t-il un jour, mais moi, je resterai toujours fidèle au souvenir de mon amour — de l'unique amour de ma vie ! »

— Ah ! tu aimes donc encore cet homme ? fit Antoine, en se dressant tout pâle, ce Jean Bellanger, qui a si bien su prendre ton âme, si bien su captiver ton cœur !...

Et Micheline, très grave :

— Un seul homme est venu pendant des années presque quotidiennement dans notre maison. Avec lui, j'ai été élevée, ensemble, nous avons grandi, nous nous sommes aimés... d'un amour profond et absolu, entré à jamais dans notre sang, d'un amour dont nous mourrons tous deux... et vous avez pu penser que je l'oublierai jamais !

— Jean Bellanger ! tonna Antoine ; Jean Bellanger, ce garçon élevé par ta mère, ce compagnon de jeux de ton enfance !...

— Oh ! j'aurais dû vous ouvrir mon cœur plus tôt, fit Micheline en enfouissant sa tête dans ses mains pour cacher la rougeur de son front ; sans doute alors j'aurais trouvé en vous un soutien, un allié ! Mais je n'ai pas osé : je connaissais vos préjugés de caste, vos idées réfractaires à toute mésalliance... et j'ai eu peur.

« Mais aujourd'hui, le moment est venu de vous répéter l'aveu que je vous fis il y a quelque temps, de vous rappeler la démarche tentée auprès de vous par le docteur Bellanger.

— Ah ! non... Ah ! non, jamais je n'aurais donné mon consentement à ce mariage ! fit Antoine de Presles en arrachant violemment sa cravate, qui l'étranglait.

— Si ma mère eût vécu, je me serais mariée avec Jean, mon père.

— Ta mère, elle aussi, n'eût jamais consenti, tu entends... jamais !

— Peut-être vous trompez-vous, mon père.

Et Micheline fut sur le point d'avouer la « faute d'amour », sur le point de révéler à Antoine qu'elle était mère et que son enfant, sa Gracieuse lui avait été enlevée ; mais un mot du marquis, une malédiction, la firent reculer, terrifiée.

— Tu as déshonoré la maison de Presles en aimant cet homme... tu es une malheureuse !

— Mon père !...

— Quant à lui... qu'il ne repaïsse jamais devant moi !

— Mon père !... mon père !

Sur une chaise basse, elle tomba, accablée.

— Oh ! murmurait Antoine de Presles, ta mère connaissait cet amour... et elle ne m'a point prévenu ! Loin de repousser ces Bellanger, ces intrigants sans honneur et sans conscience, elle continuait à les accueillir !...

— Un intrigant ?... le docteur Bellanger, un homme qui vous a vu naître, un ami dévoué de notre maison ! Lui, un intrigant ?... Ah ! mon père, vous êtes injuste.

— Tous les malheurs m'accablent, reprit Antoine, en comprimant à deux mains son front ; autour de moi tout est mensonge... et je suis la dupe de ces mensonges. Ma fille elle-même, ma fille en qui j'avais la plus absolue confiance, me cachait les secrets de son cœur !

« Abuser d'un père si doux, si confiant, c'est presque de l'infamie, Micheline ! Tu me trompais, toi ; Morgane me trompe peut-être, elle aussi... alors, que faire, que devenir ?

« Le nouvel aveu qui vient de t'échapper change tous mes projets — ces projets dont la réalisation devait nous sauver. Tu es décidée à ne pas te marier, disais-tu tout à l'heure ; soit, je respecte ta décision. Tu n'épouseras pas Pierre Dubreuil, mais tu n'épouseras pas non plus Jean Bellanger !...

« Et alors, Vertes-Feuilles, les fermes, les bois... tout sera vendu aux enchères publiques ; et la vieille demeure où se sont éteints nos ancêtres, où est morte ta mère, passera en des mains étrangères !

« Quant à moi, je sais ce qui me reste à faire.

« Oh ! quitter cette maison, cette maison peuplée de tant de souvenirs... non, non, jamais... jamais !

— Alors, demanda Micheline, anxieuse et frémissante, alors où irons-nous, que deviendrons-nous, mon père ?

— Toi, tu feras ce que bon te semblera ; tu suivras la route que tu t'es tracée toi-même. Après la vente du château et du domaine, peut-être te restera-t-il une faible somme, épave de ta fortune ; cette somme te permettra d'attendre... il faut si peu à une femme pour vivre !...

— Et vous ? demanda Micheline, d'un ton grave ; songeriez-vous donc à m'abandonner, mon père ?

D'un geste lent, Antoine leva le bras vers une panoplie, et, d'un ton que Micheline ne lui connaissait pas :

— Là, dit-il, il y a six balles pour moi ! Maintenant, laisse-moi... va-t'en !

Elle partit, désespérée, et alla se réfugier dans sa chambre.

La nuit vint... mais Micheline ne se coucha pas.

Immobile près de la fenêtre, elle assista au coucher des étoiles et au lever du jour.

Alors, seulement, elle tomba, brisée, sur un divan bas et parut s'endormir.

Mais quel sommeil ! Un sommeil peuplé de rêves et de cauchemars.

Elle s'éveilla tout en sueur ; puis, le moment venu, elle descendit pour déjeuner.

Comme elle pénétrait dans la salle à manger, elle rencontra Morgane qui en sortait.

Entre elles deux, pas un mot de Pierre Dubreuil.

Morgane dit seulement :

— Le marquis est très malade, et son moral est terriblement affecté ; ce matin, je l'ai surpris chargeant son revolver.

— Enlevez-lui toutes ses armes ! supplia Micheline.

— Maintenant, il est trop tard ; ces armes sont sous clef.

— Votre devoir, madame, est d'empêcher mon père de mourir.

— Qu'il se tue... s'il le veut, fit froidement Morgane.

— Oh ! vous ne l'aimez plus, vous ne l'avez jamais aimé, murmura Micheline.

— Si le marquis verse lui-même son sang, moi je fais comme Pilate : je m'en lave les mains. Vous seule serez responsable du suicide de votre père... et son sang retombera sur vous et sur votre enfant !

— Malheureuse !

— Mais puisque vous aimez tant votre père, pourquoi ne le sauvez-vous pas en épousant Pierre Dubreuil ?

Cette fois, Micheline ne répondit pas ; et Morgane la vit s'enfuir dans le parc.

Où va-t-elle ?...

Elle marche vite, elle court... et son étoile la guide encore vers les vieilles ruines où si souvent elle est venue rêver.

La journée est superbe ; et dans le grand calme qui l'environne, Micheline peut enfin se recueillir.

Près du clair ruisseau, sur les vieilles pierres où si souvent Jean est venu s'asseoir à ses côtés, elle tombe, accablée, la tête en feu.

Elle sent le malheur l'étreindre, elle voit se creuser sous ses pas un effroyable abîme. Fortune, amour, enfant... elle a tout perdu ! Désormais, elle est à la merci de Morgane, de Morgane qui, connaissant le secret de la « Faute d'amour », peut la déshonorer en disant au marquis de Presles que sa fille est mère !

Oh ! oui, elle voit approcher l'orage, voit s'accumuler au-dessus de sa tête de menaçants nuages noirs.

Et cependant, l'abîme creusé sous ses pas peut se combler, ces nuages noirs peuvent se dissiper ; il suffit pour cela d'un mot, d'un seul mot.

Mais ce « oui » attendu par Morgane avec tant d'impatience, Micheline ne veut point le prononcer.

Quelques jours s'écoulaient sans amener aucun changement à cette situation.

Pierre Dubreuil n'avait point reparu.

Honteux presque — et même fâché contre lui-même d'avoir ouvert son cœur à la marquise de Presles, il s'isolait en la compagnie de sa vieille cousine Lise qui comprenait bien, elle, le chagrin éprouvé par cet homme au cœur plein de passion.

Un matin, de très bonne heure, Antoine, son fusil en bandoulière, et suivi de ses chiens, quitta Vertes-Feuilles et s'engagea sur la route de Verrey.

De sa fenêtre, Micheline le vit ; et longtemps, elle le suivit des yeux.

Tout à coup un douloureux pressentiment vint étreindre le cœur de la pauvre fille.

En hâte, elle jeta un fichu de dentelle sur sa jolie tête blonde, couvrit ses épaules d'un long manteau ; puis elle se mit à la poursuite de son père.

Bientôt elle aperçut sa haute taille voûtée, reconnut sa démarche heurtée, chancelante ; et, aussitôt, elle précipita sa course.

Antoine s'enfonça dans le bois ; puis enfin, il s'assit dans l'ombre, sur un tronc d'arbre.

Prudemment, Micheline gagna un endroit d'où elle pouvait nettement distinguer le pauvre corps amaigri de son père, son visage livide, osseux et creusé de rides profondes ; et en le voyant si changé, elle sentit son cœur se briser, ses yeux se mouiller de larmes.

A cette heure d'angoisse, toute sa tendresse filiale se réveillait dans son cœur meurtri et saignant.

Antoine resta là longtemps, assis à la même place, ses chiens couchés à ses pieds. De temps à autre, il leur causait très doucement, les flattait de la main ; puis il retombait tout à coup dans une contemplation muette, comme à la poursuite de quelque fantastique vision.

Et Micheline l'entendit murmurer :

— Adieu, bois ombreux, où si souvent je suis venu avec Morgane ; adieu, beau ciel de mon village ; adieu, maison bénie où je suis né et où se sont éteints tous mes ancêtres ; adieu... adieu, pour toujours !

Et Micheline tressailla. Elle avance de quelques pas, très doucement, pour ne pas éveiller l'attention d'Antoine.

— Oh ! que médite-t-il donc ? pense-t-elle en comprimant sa poitrine à deux mains. Pourquoi est-il venu de si bonne heure dans ces bois, lui qui, dès le premier jour où fut décidée la vente de Vertes-Feuilles, ne quitta presque plus sa chambre ? Ah ! pauvre cher père, serait-ce le remords qui vous tue ?

Et plus elle regarde, plus elle sent son cœur s'emplier de tendresse... de pitié. En cette minute, elle oublie tout ; oublie même la mort de sa mère, cette mort tragique et mystérieuse ayant toujours éveillé en son esprit des doutes affreux qu'elle s'efforce de chasser aujourd'hui.

Il est si triste, cet homme assis, là, dans l'ombre, le front bas, ses cheveux sont tout blancs, son visage autrefois si gai et si jeune est méconnaissable à présent ; les joues, les tempes, la commissure des lèvres, sont creusés de rides profondes !

Ce colosse est vaincu ; un vent d'orage a passé, brisant ce chêne, tuant toute énergie dans cette âme meurtrie.

COUPABLE ou NON-COUPABLE ?

CHRONIQUE JUDICIAIRE

par ROBERT MILLET, B.A.



Le témoignage d'un complice est-il suffisant pour faire condamner un accusé ?

Une automobile a été volée chez un vendeur d'autos usagées. La victime du vol en fait rapport à la police.

Déterminé à acheter une brique d'or, en contrebande, mais n'ayant pas les fonds suffisants pour effectuer cet achat, un individu emprunte l'argent d'un ami. La transaction s'avère toutefois infructueuse, car ce n'était pas de l'or que l'emprunteur reçut pour les \$500 qu'il avait versés à un type louche. Pressé par son créancier, l'emprunteur lui offre une automobile usagée en règlement de la dette.

Le prêteur accepte et prend possession du véhicule. Il s'empresse alors de sortir de Montréal, où la transaction a eu lieu, et s'en va dans un garage de la banlieue pour faire peindre l'automobile en question d'une autre couleur.

En revenant, le nouveau propriétaire de l'automobile entre en collision avec une voiture de la police. Après cet accident, il en fait part à son ancien débiteur, celui qui s'était acquitté d'un emprunt avec l'automobile. Ce dernier lui conseille aussitôt d'abandonner l'automobile sur un terrain vague.

Les policiers victimes de la collision ont cependant cru identifier l'automobile comme celle que le vendeur s'était fait voler. Ils enquêtent et sont bientôt convaincus du bien-fondé de leurs soupçons. Ils mettent le chauffeur sous arrêt. Celui-ci révèle de quelle façon il est entré en possession de l'automobile volée. Il est quand même accusé de vol, mais on arrête également l'ancien débiteur qui a acquitté sa dette avec l'automobile.

Au procès de l'ancien débiteur, il n'y a qu'un seul témoin pour l'accuser. C'est son ancien créancier. Comme ce témoin est co-accusé, c'est-à-dire complice, le procureur de l'accusé requiert l'acquiescement de son client, sous prétexte qu'on ne peut condamner un accusé sur le témoignage d'un complice.

COUPABLE ou NON-COUPABLE ?

NON-COUPABLE ! a décrété le Président du Tribunal dans un jugement rendu aux Sessions de la Paix, à Montréal, le 7 mai 1955.

Et toutes ces songeries pâlisent le doux visage de Micheline.

En cette minute, dans le cœur de la jeune fille, l'amour filial triomphe de l'autre amour — de cet amour profond qui depuis si longtemps la fait vivre.

Et doucement, elle se rapproche encore de son père. Elle voudrait l'enlacer dans ses bras, poser sur son front lourd de soucis et d'angoisse ses lèvres brûlantes; elle voudrait consoler ce père qu'elle a tant aimé, qu'elle aime tant encore...

Elle avance... elle avance toujours.

Tout à coup un cri s'échappe de sa gorge contractée par une indicible émotion.

C'est qu'elle vient de voir briller dans la main du marquis de Presles le canon d'un revolver.

Et, d'un élan, elle se précipite vers lui, inquiète, troublée, le visage livide.

— Père, j'étais là! Père, j'ai tout vu! dit-elle, en entourant Antoine de ses bras.

Mais lui recule, épouvanté.

Et il murmure :

— Tu étais là!... Tu étais là!

— Ecoute, père. Ce matin, je t'ai vu partir de très bonne heure, et j'en ai été étrangement surprise: tu sors si peu depuis quelque temps! Cela m'a inquiétée... et aussitôt j'ai décidé de te suivre.

D'un ton de prière émue, elle ajouta :

— Je t'en prie, père, donne-moi l'arme que tout à l'heure j'ai vu briller dans ta main et qui m'a causé une peur atroce.

Puis comme il fronçait les sourcils et devenait plus sombre...

— Ecoute-moi, père; laisse-moi te dire pour quelles raisons je suis venue te rejoindre ici. Je voulais être seule, bien seule avec toi, père, pour te faire part de ce que j'ai décidé; — père... je t'apporte le bonheur, je t'apporte la joie!

— Le bonheur!... la joie!

— Oui, père... le bonheur et la joie!

— Comme si le bonheur et la joie pouvaient revenir dans notre maison! fit-il avec une amertume profonde.

« Maintenant, reprit-il en levant les yeux vers le ciel assombri, je ne peux être heureux que là-haut, — là-haut, où toutes les luttes de la vie sont finies, où tout s'apaise.

« Heureux?... moi, allons donc! Je suis miné par une maladie noire qui me tue un peu tous les jours; je suis ruiné de fond en comble, et dans l'impossibilité de reconstituer jamais ma fortune.

« Et non seulement j'ai gaspillé tout mon patrimoine, mais encore je t'ai ruinée, toi, sans pitié! Peu à peu, je t'ai arraché les dernières bribes de l'héritage de ta mère... Et le remords de ma conduite odieuse me dévore jour et nuit!

« Ma vie est finie, bien finie, et autour de moi je ne vois que des gouffres.

« J'ai longuement réfléchi, dans ma conscience j'ai reconstitué tout le sombre passé; — et je me suis jugé... je me suis condamné!

— Condamné à mourir! fit Micheline, la voix blanche.

« Mais tu n'as pas le droit, père, de désertir ton foyer: tu n'as pas le droit de m'abandonner, moi, ta fille, la dernière de ta race! Tu n'as pas le droit de repousser la planche de salut que je viens t'apporter, de combattre la résolution que je vais te confier.

— Ma seule planche de salut est là, dans ma main, dit-il en caressant la crosse de son revolver. Et si tu n'étais venue me surprendre, je serais mort à cette heure... et heureux cette fois, bien heureux!

« Mais tu n'auras retardé que d'un jour au plus l'heure de notre séparation; — demain, je ferai ce que je n'ai pu faire aujourd'hui, car, vois-tu, moi

vivant, je ne consentirai jamais, jamais, à quitter Vertes-Feuilles.

Et d'une voix sourde, il ajouta :

— Ecoute bien ce que je vais te dire.

« La destinée fut particulièrement généreuse à mon égard. Elle me donna une famille irréprochable, un grand nom, une fortune pouvant largement suffire à tous nos besoins.

« Et qu'ai-je fait de ce nom et de cette fortune?

« Ce nom, je l'ai donné à une femme qui, certainement, aujourd'hui, ne m'aime plus; cette fortune, je l'ai gaspillée pour elle, dépensant non seulement jusqu'à mon dernier sou, mais encore te ruinant complètement, toi, ma fille!

« Je suis donc un grand coupable, et je mérite le mépris de tous.

« Tu le vois: ma vie est finie, et je n'ai plus qu'à disparaître!

« Oh! je sais... on dira: « Il peut refaire sa vie. » Mais refait-on sa vie à mon âge? Puis, je suis un homme usé et incapable de tout travail intellectuel. Micheline, écrasée, le front bas, avait écouté ces confidences, ces douloureux cris du cœur; et près de cet homme dont la voix tremblait légèrement, elle se sentait douloureusement émue. Jamais, peut-être, la noble fille n'avait éprouvé une telle émotion.

— Remplace cette arme dans ta poche, père, et causons.

« Je te disais tout à l'heure que je t'apportais le salut; eh bien!...

Et comme il voulait l'interrompre, elle reprit, très grave :

— Eh bien!... j'accepte pour mari M. Pierre Dubreuil.

Il crut avoir mal entendu, et fit répéter à Micheline ce qu'elle venait de dire.

Alors, elle répéta à nouveau ce nom de Pierre Dubreuil; mais cette fois, ses lèvres tremblèrent en le prononçant.

C'est que tout à coup, elle venait de se rendre compte de la gravité de sa promesse, de la grandeur du sacrifice qu'elle accomplissait pour sauver de la mort ce père adoré.

Et aussi elle venait de songer que jamais plus elle ne reverrait Jean, ce compagnon de son enfance et de sa jeunesse ce Jean tant aimé, son premier, son unique amour, le père de la mignonne Gracieuse qu'elle pleurait!

Et en même temps qu'elle songeait à toutes ces choses, se levait encore dans sa conscience le remords du secret qu'il lui faudrait sans cesse cacher à Pierre Dubreuil...

Maintenant, elle se voyait engagée dans une impasse d'où il lui était impossible de sortir. Elle devrait boire le calice jusqu'à la lie, et vivre désormais avec le perpétuel mensonge d'une tendresse feinte, vis-à-vis de l'homme qu'elle venait de choisir.

Mais comment se reprendre, revenir sur la parole donnée? Ne venait-elle point d'engager sa vie tout entière? Ne venait-elle pas de vendre sa jeunesse et sa beauté pour sauver de la ruine la maison de Presles?

— Tu as fait là une bien grave promesse, fit Antoine après un long silence. As-tu bien réfléchi? Ai-je bien entendu ce que tu viens de me dire? Je t'en prie, ne t'engage pas à la légère, et même ne te laisse pas guider par la seule crainte de me voir me loger une balle dans la tête!

« Pierre Dubreuil est presque aussi vieux que moi; il pourrait donc être ton père. Crois-tu, alors, Micheline, pouvoir trouver le bonheur auprès d'un homme qui, en échange de tes tendresses, ne peut t'offrir que ses millions?

— Père je veux vous sauver...

— Mais je n'accepte pas ton sacrifice, car ce sacrifice serait au-dessus de tes forces.

— Je veux aussi sauver Morgane de la misère. Que deviendrait-elle dans la débâcle de notre maison? Elle vous quitterait sans doute... et vous resteriez seul, mon père.

Antoine tressaillit; il ferma les yeux.

Et dans une vision, il vit tout à coup Morgane et Daniel fuyant à tout jamais Vertes-Feuilles; il vit cette femme

toujours passionnément aimée tomber de chute en chute dans une vie de désordre où sombrerait à tout jamais l'honneur du nom de Presles.

Alors, un frisson passa dans ses veines, un tremblement convulsif agita ses mains... et d'une voix blanche, il murmura :

— Sauve-nous, Micheline... tu es un ange!

XVII

Le jour même Morgane elle-même informa Pierre Dubreuil de la détermination irrévocable que venait de prendre Mlle de Presles, l'informa aussi que, dès le lendemain, il pouvait se présenter à Vertes-Feuilles.

La joie fut grande à la villa des Bruyères: Lise exultait et Pierre se sentait le cœur en fête.

— Oh! comme je suis ému, dit le lendemain Pierre Dubreuil à Lise, qui venait de déposer, sur une chaise, les plus beaux habits, bien brossés, de l'ancien usinier; je suis ému comme jamais je ne l'ai été. Vois-tu, Lise, je ne puis croire encore à un tel honneur, à une telle joie.

« Ah! la noble fille, rien ne sera assez beau pour elle, et je m'efforcerai de satisfaire le moindre de ses caprices. Quant au marquis, il conservera Vertes-Feuilles, et tous ses créanciers seront intégralement payés.

« Ah! l'argent! la puissance de l'argent! Vois-tu, Lise, jamais tous mes millions ne m'auront été aussi utiles: — grâce à eux, je serai heureux.

Et Lise se rengorge, se frotte les mains d'aise.

— Oh! oh! dit-elle, je sens mon cœur s'emplit d'orgueil à la pensée qu'une demoiselle de Presles va devenir Mme Dubreuil! Désormais, nous ne vivrons plus dans la solitude, mais nous mènerons grand train à Paris, — n'est-ce pas ton dessein, Pierre?

— Mais si, ma bonne Lise, mais si.

Il s'habilla à la hâte, monta en phaéton et partit.

Debout sur le seuil de la porte de la villa, longtemps, Lise suivit des yeux la légère voiture emportant celui qu'elle aimait le plus au monde; puis quand elle ne le vit plus, elle alla s'asseoir sur un banc devant la maison.

Et elle se prit à songer.

Serait-il heureux avec cette jeune fille, cet homme probe et droit qu'elle vénérât à l'égal d'un dieu?...

Lise ne comprenait pas le mariage sans amour... et elle se demandait avec angoisse si jamais Mlle de Presles pourrait aimer d'amour Pierre Dubreuil.

« Elle aime son argent, peut-être, pense-t-elle, les millions amassés par un labeur acharné; — moi je sais ce que vaut Pierre et je sais aussi que, s'il ne trouve pas les tendresses attendues, il sera horriblement malheureux.

« Certes, je la recevrai ici avec joie cette belle, cette gracieuse Micheline, surtout si elle veut aimer un peu Pierre; mais je ne sais pourquoi... j'ai peur... pourra-t-elle jamais aimer un homme dont l'âge est double du sien... »

Et tandis qu'assombrie Lise regagne sa chambre, le phaéton file sur la route de Verrey à Salmaize.

Dubreuil est heureux, ses yeux brillent de joie.

Prévenus de son arrivée, Antoine et Morgane l'attendaient à Vertes-Feuilles.

Entre eux eut aussitôt lieu un entretien au cours duquel furent traitées d'importantes affaires d'argent, et certainement traitées avantageusement pour le marquis de Presles car, après, le visage d'Antoine était presque radieux.

Au déjeuner seulement, Micheline, vêtue de blanc, parut, tenant par la

QUE répondriez-vous?

Q. — Qui représente Calino?

R. — L'homme naïf qui croit tout ce qu'on lui dit.

Q. — Le son se transmet-il dans le vide?

R. — On n'entend pas sonner une cloche dans un récipient dont on a chassé l'air.

Q. — Que signifie avoir un béguin pour quelqu'un?

R. — Avoir un penchant, une prédilection. Un béguin est un petit bonnet.

Q. — Qu'est-ce que graisser la patte de quelqu'un?

R. — C'est lui faire un cadeau pour l'amadouer, comme un boucher qui mettrait un morceau de lard dans la main du commissaire des taxes.

Q. — Chantecler est-il un homme?

R. — C'est le coq dans la pièce d'Edmond Rostand, qui met en scène des animaux affligés des travers et des passions des hommes.

Q. — Nommez des suicides célèbres.

R. — Judas, en se pendant; Saül, en se jetant sur son épée.

Q. — Que signifie l'expression: tailler des croupières?

R. — Infliger un échec, harceler. Les poursuivants taillaient à coups de sabre la croupe des chevaux, devant eux.

Q. — D'où vient l'expression: « Je m'en moque comme de l'an quarante? »

R. — En l'an 1040, on craignait la fin du monde; quand l'an fut passé, on se moqua des crédules.

Q. — Qui est Chicaneau?

R. — C'est un des personnages des « Plaideurs », de Racine, toujours en procès avec la comtesse de Pimbêche, aussi enragée que plaideuse.

main Daniel qui n'avait pas voulu la quitter.

Le déjeuner fut peu animé : chacun s'observait à la dérobée. Seule Morgane, triomphante, levait bien haut la tête.

Le café pris, Antoine et Morgane se retirèrent avec Daniel, laissant seuls Micheline et Pierre Dubreuil.

Pierre se leva, très pâle ; et, debout devant la jeune fille assise, il murmura :

— Je ne puis croire encore à tant de bonheur, à l'honneur que vous me faites en m'accordant votre main. N'ai-je pas rêvé ? est-ce bien vrai, Micheline ? — laissez-moi vous appeler ainsi... cette familiarité m'est si douce au cœur.

— Oh ! je ne vous défends point de m'appeler « Micheline » tout court, fit la jeune fille avec un triste sourire ; — et, croyez-le bien, je m'efforcerais de vous rendre heureux, de vous aimer.

« La chose me sera facile, je le sens... car vous devez être bon.

— Vous vous efforcerez de m'aimer ! fit-il très grave, une ride profonde au front ; — vous ne m'aimez donc pas aujourd'hui ?

— Pourquoi mentirais-je, répondit-elle en levant sur lui ses beaux yeux humides. Je vous connais à peine ; vous me faites l'honneur de demander ma main — je vous l'accorde... mais ce n'est point une raison pour que je vous aime.

« L'amour, monsieur, ne se commande pas, ne vient point aussi vite. Mais à défaut d'amour le cœur peut battre d'une affection douce et raisonnable faite d'estime réciproque.

— Oui, oui, je vous comprends, fit Pierre Dubreuil, dont le visage était redevenu calme. Ah ! si j'étais jeune, je pourrais espérer un peu d'amour ; mais je suis déjà presque un vieillard... le travail et les soucis usent avant l'âge !

« Je ne suis point, moi, un homme du monde, et de bonne heure j'ai dû gagner ma vie ; — dès l'âge de dix ans je travaillais pour venir en aide à ma mère, dont j'étais l'unique enfant.

— Vous êtes un brave, vous êtes un fort ! fit Micheline qui cette fois regarda Pierre avec beaucoup de douceur.

— Plus tard, reprit Dubreuil, je fus employé comme ouvrier, puis comme contremaître dans une grande usine de Saint-Denis dont, plusieurs années après, je devins patron.

« Mais loin de me reposer, je travaillai avec plus d'acharnement encore. J'inventai des machines nouvelles, je fis des découvertes qui m'enrichirent... et alors les millions tombèrent dans mes mains.

« Oh ! tant d'argent ! tant d'argent !... à quoi bon, n'est-ce pas, pour un homme ne sachant qu'en faire ?

« Oui, j'étais riche, et ne savais comment employer cette fortune ; mais aujourd'hui, tout est bien changé, et à présent je suis heureux de posséder des millions pour que vous soyez dans la joie, vous que j'adore !

Cet aveu, il l'avait fait très bas ; et Micheline, rougissante, sentit son cœur se serrer.

Ainsi cet homme l'aimait ! Il avait suffi qu'il la vit quelquefois... et elle était entrée à jamais dans ce cœur généreux !

Déjà elle le mettait bien haut dans sa pensée, cet homme ayant su par son seul travail et son intelligence vaincre la destinée ; et en écoutant tout à l'heure le récit de sa vie toute de labeur, elle s'était sentie prise d'admiration et d'estime pour ce courageux travailleur.

Et voilà que maintenant de l'angoisse étreint son cœur.

Pourrait-elle toujours tromper cet homme ? Ne devrait-elle pas lui dire dès maintenant ce secret du passé, lui avouer cette « faute d'amour » qui l'a-

vait jetée dans les bras de Jean Bellanger ?

Un long silence se fit.

Un instant, elle fut sur le point de raconter à Pierre Dubreuil toute sa vie, tout l'amour qu'elle éprouvait encore, qu'elle éprouverait toujours pour Jean.

Mais elle se tut : la vision tragique de sa rencontre avec son père dans les bois de Salmaize et la menace de suicide du marquis paralysèrent les paroles sur ses lèvres.

« Allons, pensa-t-elle, je dois sacrifier non seulement mon amour, mais encore mon honneur ! Toujours je devrai mentir à Pierre Dubreuil, et désormais ma vie sera un perpétuel mensonge ! Il me faudra feindre sans cesse, je devrai rire quand j'aurai envie de pleurer... mais je les aurai sauvés tous, et surtout j'aurai arraché mon père à la ruine, à l'abandon... à la mort ! »

Micheline et Pierre Dubreuil descendirent au parc.

La jeune fille avait besoin d'air pur pour calmer la brûlure de son front.

Côte à côte, ils allaient à l'aventure, échangeant à peine quelques paroles. Il était si ému, et elle si triste !

Dans la conscience de Micheline s'éveillaient déjà le cuisant remords d'une mauvaise action accomplie.

Puis enfin, Pierre enhardi échafauda toute sa vie nouvelle, tous ses projets d'avenir ; — mais Micheline ne parut rien entendre.

C'était à Jean qu'elle songeait alors en passant près de ces vieilles ruines vers lesquelles elle s'était machinalement dirigée, près de ces murs écroulés, où si souvent Jean et elle s'étaient retrouvés... et aimés !

Et l'évocation subite d'un passé si proche encore l'avait fait tressaillir. Maintenant il lui fallait dire à tout jamais adieu aux doux rêves d'avenir faits ensemble dans l'ombre pâle du soir.

Et, douloureusement impressionnée, Micheline abrégua sa promenade avec Pierre, écourta leur première entrevue.

Pendant quelque temps ils se revirent tous les jours ; — mais la mélancolie de Micheline ne se dissipa pas.

Puis le jour tant désiré par Pierre Dubreuil arriva enfin ; — le mariage fut célébré dans la petite église de Salmaize.

Tout ce que la région renfermait de personnalités plus ou moins marquantes assista à la cérémonie ; seul le docteur Bellanger ne parut ni à l'église, ni à la mairie.

La nouvelle du mariage de Micheline avec Pierre Dubreuil avait foudroyé le vieillard ; et, pendant plusieurs jours, il ne quitta pas sa chambre.

Longtemps, il se refusa à y croire ; il espérait toujours qu'un événement inattendu se produirait, rendant impossible le mariage projeté ; et ce ne fut que le jour même de la cérémonie à la mairie qu'il se rendit à l'évidence.

Alors il rentra chez lui et s'y enferma.

— Pauvre Jean, murmura-t-il, pauvre Jean !

Ah ! il était loin de se douter, le vieux docteur, que son Jean était à Salmaize, qu'il s'était rendu à la petite église du village et qu'il l'avait vue, elle, sortant au bras de Pierre Dubreuil ; il ne savait pas, le bon Bellanger, que Jean, ayant appris par les chroniques mondaines des journaux, le mariage de Micheline s'était précipité chez son colonel et lui avait demandé une permission de quatre jours pour se rendre à Salmaize ; aussi quelle ne fut pas sa surprise en voyant pénétrer dans sa petite maison de Verrey l'enfant qu'il croyait bien loin.

— Tu es venu !... Tu es venu !...

— Oui, grand-père, me voici, fit Jean en ôtant brusquement son képi. J'étais



**VOUS
POUVEZ
DEVENIR**

Aviatrice



Vous êtes une jeune femme ? Vous vous cherchez une tâche intéressante, sortant de l'ordinaire ? Un grand choix de tâches importantes peuvent être accomplies par des femmes dans l'Aviation Royale Canadienne.

Renseignez-vous aujourd'hui même sur ce que l'aviation vous offre. Le CARC vous formera à un travail pour lequel vous avez des aptitudes. Vous recevrez la même paye, vous serez au même rang et aurez les mêmes occasions d'avancement que les aviateurs.

À la satisfaction de servir son pays en occupant un poste important, s'ajoute l'agrément des voyages et de l'aventure !

Pour renseignements complets, allez causer avec l'officier d'orientation au plus proche centre de recrutement du CARC—ou postez ce coupon aujourd'hui.

Centres de recrutement du C.A.R.C.

678 ouest, rue Ste-Catherine, Montréal, P.Q.

Tél. UN. 6-2449

Edifice du Capitot 146, rue St-Jean, Québec, P.Q.

Tél. 2-8527

49, rue Metcalfe, Ottawa, Ont. Tél. 3-4039

159 est, rue Main, North Bay, Ont. Tél. 3336

144, rue Union, St-Jean, N.B. Tél. 2-1443

Veuillez m'envoyer, sans obligation de ma part,

tous renseignements sur les conditions d'enrôle-

ment et les emplois actuellement disponibles

dans le C.A.R.C.

Nom..... (de famille) (de baptême)

Adresse.....

Ville..... **Prov.**.....

Degré d'instruction(Année et Province).....

Âge.....

CAF-55-21-MF

CORPS D'AVIATION ROYAL CANADIEN

Mes Recettes de Cuisine

par Mme ROSE LACROIX

Directrice de l'Institut Ménagier du SAMEDI et de LA REVUE POPULAIRE.

SALADE EN GELEE

Le jus et le zeste d'un citron
1 tasse d'eau chaude
1 c. à tb. de gélatine
3 c. à tb. d'eau froide
1 c. à tb. de bon vinaigre de cidre
1 c. à tb. de sel
1 c. à tb. de sucre
1 tasse de carottes crues râpées
2 tasses de chou haché finement
4 olives farcies hachées

Faire gonfler la gélatine dans l'eau froide 5 minutes. Verser au-dessus l'eau bouillante et brasser pour la faire dissoudre. Ajouter le jus et le zeste de citron, le vinaigre, le sel et le sucre. Quand le mélange a la consistance d'un sirop épais, y incorporer les légumes. Verser dans de petits moules individuels préalablement passés à l'eau froide et laisser prendre ferme. Démouler et servir avec laitue et mayonnaise. Ces petites salades accompagnent bien les viandes froides.

ESCALOPES DE JAMBON AU RIZ

1 tasse de riz cru
tranches de jambon cuit mince
3 tasses de lait
sel et poivre

Les escalopes sont des tranches de viande très minces. Beurrer un plat à gratin et garnir le fond de tranches de jambon. Couvrir de riz bien lavé. Mettre un autre rang de jambon, couvrir également de riz puis terminer le plat par un autre rang de tranches de jambon. Verser sur le tout les 3 tasses de lait. Saler et poivrer. Faire cuire au four de 350° F. 1 heure ou jusqu'à ce que le riz soit bien cuit. Excellente recette pour utiliser une desserte de jambon.

On peut également passer le jambon au hache-viande si l'on veut utiliser les parties de jambon que l'on ne peut trancher. 6 services.

MACARONS A L'ERABLE

1/2 tasse de beurre ou shortening
1/2 tasse de sucre
1/2 tasse de sirop d'érable
1 oeuf battu
1 1/2 tasse de farine à tout usage
2 c. à thé de poudre à pâte
1/4 de c. à thé de sel
1 tasse de noix de coco râpée

Défaire le shortening ou le beurre en crème, ajouter graduellement le sucre, le sirop d'érable et l'oeuf battu. Tamiser la farine, mesurer et tamiser de nouveau avec la poudre et le sel. Incorporer au premier mélange ainsi que la noix de coco. Jeter par cuillerées à thé sur une tôle beurrée et cuire à four modéré 350° F. jusqu'à ce que légèrement doré.

MACARONS AU LAIT CONDENSE

1 boîte de lait condensé sucré
3 tasses de noix de coco râpée
1 c. à thé de vanille
1/2 tasse de cerises confites hachées
1/2 tasse de noix de Grenoble hachées
1/2 c. à thé de sel

Mélanger le lait condensé avec la noix de coco, y ajouter la vanille, les cerises et les noix. Si le mélange manque de consistance, ajouter un peu de céréales telles que le riz soufflé ou le corn flakes. Jeter par cuillerées à thé sur une tôle à biscuits beurrée et cuire à four modéré 350° F. jusqu'à ce que ce soit légèrement doré. Retirer du four et enlever de la tôle tandis que c'est chaud. Laisser refroidir complètement, avant de mettre dans une jarre à biscuits.

COUPES ESTIVALES

1/4 de tasse de riz
1 tasse d'eau bouillante
1 1/2 tasse de lait chaud
2 c. à tb. de sucre
1 oeuf
1/2 c. à thé de vanille
Fruits de saison
crème fouettée

Bien laver le riz et le faire cuire dans l'eau bouillante légèrement salée 10 minutes ou jusqu'à ce que l'eau soit absorbée. Ajouter le lait chaud, mettre au bain-marie et continuer la cuisson jusqu'à ce que le riz soit bien tendre. Battre l'oeuf avec le sucre, incorporer au riz et cuire encore quelques minutes. Retirer du feu, aromatiser et verser dans des coupes. Laisser refroidir, couvrir de fruits frais et garnir de crème fouettée. 6 services.

fou, hier ! mais aujourd'hui, tu vois, je suis plus calme. Il me semble qu'un coup de massue m'a brisé le crâne ; maintenant, je suis sans pensée, et tout m'échappe !

« Oh ! cette nouvelle du mariage de Micheline ! Ces lignes lues et relues dans les chroniques des journaux !... Elles dansaient devant mes yeux, ces lignes. J'étais fou de douleur, fou d'indignation ; — je me suis enfermé dans ma chambre, là-bas, aux Sablottes, près de Toulon... et, vois-tu, grand-père, j'ai pleuré à sanglots, pleuré comme un enfant !

— Mon pauvre petit... mon pauvre petit !

Sur une chaise basse, Jean était tombé, accablé, la tête dans les mains ; et le vieillard, éperdu, le regardait avec tristesse.

Leur beau rêve à tous deux était fini... Micheline était à jamais perdue pour eux !

Mais maintenant il fallait éloigner Jean de Verrey.

Très grave, le docteur Bellanger dit : — Tu vas repartir aujourd'hui même, mon enfant ; — il le faut... je l'exige.

— Pas avant d'avoir revu Micheline.

— Micheline est mariée ; maintenant elle est à jamais perdue pour toi.

— C'est vrai. Mais elle sait bien, elle, que je ne peux partir sans la revoir. Ah ! c'est que, grand-père, vous ignorez tout ; vous ignorez que Micheline m'a rendu père d'une adorable petite fille dont je suis fou...

— Oh ! malheureuse, malheureuse enfant !...

— Et je veux, moi, reprendre à Micheline cette fillette aimée. Nous l'éleverons, n'est-ce pas, grand-père ? Nous l'aimerons, nous lui ferons oublier qu'elle n'a plus de mère...

Le vieillard, atterré, ne trouvait pas une parole. Son coeur tremblait, un frisson le secouait tout entier.

D'un geste doux, il renvoya Jean.

Le docteur voulait être seul pour songer, pour essayer de rassembler les pensées désordonnées se heurtant dans son esprit.

Et Jean s'en alla, éperdu.

Il sortit de la maison du grand-père et instinctivement se dirigea vers le château de Vertes-Feuilles dont il apercevait, tout là-bas, les hautes tourelles émergeant des arbres de haute futaie.

Où était Micheline à cette heure ?

Au château, le déjeuner devait toucher à sa fin ; et sans doute tout à l'heure la jeune mariée descendrait au parc, en compagnie de l'homme qui désormais était son maître.

Tout en rêvant, Jean gravit la route conduisant de Verrey à Salmaize.

Une femme passe près de lui ; — c'est Lise, la vieille cousine de Pierre Dubreuil.

Elle est endimanchée ; mais son visage, coupé de rides profondes, est presque triste. — C'est que maintenant la pauvre femme se rend enfin compte de la solitude dans laquelle elle devra désormais vivre.

Jean soulève son képi, salue Lise.

Et elle lui répond doucement.

— Bonjour, monsieur Jean Bellanger.

Mais tout à coup elle se souvient d'avoir aperçu tout à l'heure ce bel officier dans l'église de Salmaize... et aussitôt un soupçon s'élève en son esprit — soupçon persistant qui écrase son vieux coeur.

Alors, sans que Jean s'en doutât, elle ralentit le pas, se dissimule derrière un pan de mur et suit le jeune homme du regard.

« Oh ! pense-t-elle, peut-être vais-je découvrir tout à l'heure quelque honnête secret ! »

Elle se penche pour mieux apercevoir Jean ; et elle le voit écrire quelques lignes sur une feuille de papier, elle le voit faire signe à une femme de

chambre venant de sortir du château. Jean la connaît, cette femme.

Entrée à Vertes-Feuilles le jour même du premier mariage du marquis de Presles, elle y resta jusqu'au jour où — deux ans après — elle se maria, elle aussi.

Alors elle quitta le château, et fut remplacée par Louise.

Mais devenue veuve, elle fut toute heureuse, lorsque Louise décida d'aller rejoindre sa soeur à Paris, de reprendre au château son ancienne place de femme de chambre.

C'était une vieille servante, très attachée aux Presles, et incapable de trahir une famille qu'elle vénait.

Jean la connaissait donc depuis longtemps ; et, en l'apercevant, il sentit son coeur battre de joie.

Il s'élança vers elle et lui tendit la main.

— Ah ! que je suis heureux de vous voir, Marinette.

— Monsieur Jean !... monsieur Jean !

Et les yeux de la pauvre femme s'emplissent de larmes.

Puis, très émue :

— Alors... vous savez ? sans doute vous êtes allé à l'église ?

« Ah ! monsieur Jean, pourquoi donc êtes-vous venu ?

Il ne répondit point.

Il ne voulait pas se plaindre, ne voulait pas pleurer devant cette femme son amour brisé, sa vie à jamais perdue.

Timidement, il tendit à Marinette le billet qu'il venait d'écrire et d'enfermer dans une enveloppe.

— Marinette, dit-il, sur cette enveloppe il n'y a pas de nom ; mais vous savez, n'est-ce pas, à qui cette lettre est destinée, et il faut que vous la remettiez aujourd'hui même à Micheline.

« Il est indispensable que je voie Mme Dubreuil avant mon départ pour Toulon ; et comme je n'ai qu'une permission de très courte durée, le temps presse.

— Mais vous êtes fou ! Partez, monsieur Jean, partez... et oubliez.

Une lutte se fit dans le coeur de Marinette : la vieille femme n'osait point se charger d'une commission aussi compromettante.

Jean lui tendit un louis qu'elle refusa fièrement.

— De tels services ne se paient pas, monsieur Jean. Donnez-moi cette lettre, et tout à l'heure — je vous le promets — je la remettrai à Micheline.

Et toute troublée elle s'éloigna.

La cousine Lise avait tout vu... tout compris.

« Ah ! pensait-elle, comme j'ai bien fait de quitter la table de bonne heure !

— Ma promenade m'aura servi à me mettre sur la voie de quelque secret honteux que je veux m'efforcer de découvrir complètement.

« Mon pauvre Pierre, mon pauvre Pierre, tous deux nous avons fait fausse route ; quant à moi, je t'ai fait commettre une rude gaffe en te poussant à épouser une fille noble.

« Maintenant, hélas ! c'est fait ; mais ce n'est pas pour tes mérites que tu as été recherché... c'est pour tes millions. Tu as une femme, c'est vrai ; mais ce n'est pas toi que ta femme aime, c'est un jeune et brillant officier, un beau garçon, ma foi, sympathique malgré tout. »

Et, toute rêveuse, Lise rentra à Vertes-Feuilles, où Pierre Dubreuil, inquiet de sa longue absence, l'attendait avec impatience.

— Tu n'avais pas à te tourmenter, Pierre, lui dit-elle. Après déjeuner, j'ai tenu à faire un tour de promenade : tous ces gens de la haute m'intimident, et je préfère encore notre petite villa des Bruyères à ce grand château de Vertes-Feuilles.

— Tu ne disais pas cela hier, fit Pierre, en souriant.

— Oh ! hier n'était pas aujourd'hui...
A ce moment Micheline s'avancait vers Lise, les mains tendues ; et Lise, tout impressionnée, lui tendit les siennes.

Instinctivement, la vieille fille se sentait attirée par la douceur triste de cette belle jeune femme qui lui souriait affectueusement ; mais malgré tout, elle ne pouvait chasser de son esprit les douloureuses appréhensions qu'elle venait d'éprouver.

« Oh ! pensait-elle, j'ai le pressentiment que Micheline nous cache à tous un odieux secret... et ce secret, je veux le découvrir. »

« Dès maintenant, la femme de mon pauvre Pierre ne fera pas un pas sans que je la suive, car je suis résolue à ne perdre aucune des occasions pouvant s'offrir à moi. »

« Je sens, je suis sûre que cette femme est coupable ; et pourtant — chose étrange — je l'aime déjà. Elle m'attire, elle m'enchaîne, avec son regard triste, toujours plein de larmes prêtes à couler. »

Vers quatre heures, Micheline se retira dans son appartement ; sa toilette blanche était horriblement pénible à porter et cependant elle la garda.

Marinette attendait la jeune femme ; elle avait préparé dans le cabinet de toilette un élégant costume de voyage que Micheline devait revêtir le soir même.

— Sans doute madame va descendre au parc ? demanda enfin la vieille femme de chambre.

— Je n'en ai pas le temps, répondit Micheline. Nous partons ce soir par le rapide de Marseille, que nous allons prendre à Dijon ; — et même je t'emmène, ma bonne Marinette... je viens de décider cela avec M. Dubreuil.

— Et madame va en Italie ?
— Je ne sais pas. Je vais où me conduira mon mari.

Et comme Micheline se disposait à quitter son appartement, Marinette lui tendit timidement la lettre de Jean.

Le visage de Micheline devint livide.

— Je ne te demande pas qui t'a remis cette lettre... je le sais ; mais tu aurais mieux fait de m'épargner la douleur de ce souvenir.

— Il avait l'air si malheureux !...

« Oh ! pensait Micheline en lisant les quelques lignes écrites au crayon par Jean, oh ! je suis encore plus malheureuse que lui, moi ! »

Elle lit... elle relit ces simples mots :
« Toute la journée je vous attendrai dans les vieilles ruines de Vertes-Feuilles. J'ai un mot à vous dire... un seul. »

Et Micheline, épouvantée, songe :
« Dans les vieilles ruines ! Mais là on peut nous voir, on peut nous surprendre ! Morgane peut venir... Pierre... mon père. »

« Ah ! mon Dieu, Jean est fou ! »

Et, défaillante, elle descend au parc.

Les invités — fort peu nombreux du reste — sont encore réunis dans les grands salons du rez-de-chaussée.

Micheline calcule qu'une demi-heure à peine s'est écoulée depuis qu'elle a vu Pierre à qui elle a demandé deux heures pour surveiller ses préparatifs de départ.

Elle peut donc disposer de plus d'une heure, sans que Pierre ait lieu de s'inquiéter.

Elle s'engage sur une pelouse, écoute le bruit des voix dans les salons ; et, rassurée, elle prend le chemin des ruines.

Le temps, relativement beau le matin, s'était brusquement assombri, et déjà quelques gouttes de pluie commençaient à tomber.

« Oh ! pensait Micheline, Dieu me protège, car personne ne songera à quitter les salons par cette pluie. »

« Oh ! mon Dieu, je vais donc le revoir, lui ! Je vais donc pouvoir lui

expliquer bien des choses pénibles pour moi... pénibles pour nous, si terriblement frappés dans notre amour ! »

Et dans les allées elle fuit sans retourner la tête ; elle fuit comme si quelque mauvais génie l'eût poursuivie.

Elle craint cette entrevue, la dernière sans doute, et son cœur bat à se rompre.

Que va-t-elle lui dire pour le convaincre ? Sera-t-elle donc obligée — car elle ne se le dissimule pas, Jean vient en justicier — de lui révéler les raisons connues d'elle seule et de son père, pour lesquelles elle a dû se parjurer ?...

Et telle est sa préoccupation qu'elle ne voit pas la cousine Lise la poursuivre et s'engager pour la mieux surprendre, dans des chemins de traverse, en plein taillis.

La cousine Lise est haletante ; elle comprend que Micheline a décidé de revoir, ne fût-ce que pendant un instant, Jean Bellanger.

« Oh ! la malheureuse ! pense-t-elle. Certes, ce n'est pas moi qui dévoilerai à Pierre l'odieux secret de cette trahison première ; — mais je veux savoir si, oui ou non, je peux encore estimer celle avec qui je suis appelée à vivre ! »

Tout à coup Lise s'arrête, la poitrine oppressée, le cœur battant.

Ils sont là !... ils sont là, face à face, dans cette vieille chapelle ébranlée par les vents, parmi cet amas de pierres séculaires.

Elle les voit, elle peut les entendre... la solitude est si profonde, le silence si grand...

Les oiseaux eux-mêmes se sont tus, comme pour mieux admirer ce couple, que quelques-uns reconnaissent peut-être.

Micheline et Jean sont face à face.
Que disent-ils ?... Rien.

Ils s'examinent en silence ; — et ce silence épouvante Micheline, des gouttes de sueur perlent à son front.

Lui, dans un sanglot, dit enfin :
— C'est infâme, ce que tu as fait là... c'est infâme !

— Jean, je t'en conjure ! Jean, tu ne sauras jamais tout ce que j'ai souffert ! Oh ! je suis plus malheureuse que toi, moi qui ai dû me sacrifier pour mon père ! Tu ne sais pas que mon père avait décidé de mourir le jour où serait vendu Vertes-Feuilles... et je n'ai pas voulu laisser mourir mon père !

— Des mensonges ! D'ailleurs, au lieu de songer uniquement à votre père, vous eussiez dû vous laisser guider par une autre considération bien plus impérieuse, celle-là, et devant primer toutes les autres. Vous eussiez dû vous souvenir de notre amour, de nos sentiments et vivre sans cesse avec la pensée qui devait nous unir à jamais : la pensée de l'enfant... de notre pauvre petit enfant !

— L'enfant ! murmure la cousine Lise ; l'enfant !...

Oh ! elle a bien compris, elle a bien entendu ; — c'est Jean Bellanger qui vient de livrer le secret de son amour trompé, méconnu.

Avec précaution Lise avance encore ; — maintenant elle est tout près de Micheline et de Jean. Elle les voit, elle les entend ; pas une de leurs paroles ne peut lui échapper.

Oh ! elle a un enfant !...

Si Pierre savait !... si Pierre savait !

Elle ne se sent plus le courage d'en entendre davantage et elle songe à fuir, à se sauver ; — mais une force invincible semble la retenir là, dans ce taillis que le vent agite avec mélancolie, et, frissonnante, elle reste spectatrice de la poignante douleur étreignant le cœur des deux malheureux.

Ils sont éperdus tous deux.

— Notre enfant ! dit Micheline. Oh ! tu ne sais rien encore, toi ; j'ai voulu t'épargner cette douleur.

Fin de se gratter !

La nouvelle Poudre Sergeant's SKIP-FLEA SCRATCH :

- Supprime toutes les causes de démangeaison qui exposent le chien à se gratter !
- Tue les puces, tiques et poux !
- Fait disparaître les odeurs animales !

49¢ à toute pharmacie ou magasin d'animaux.



La Poudre Sergeant's SKIP-FLEA SCRATCH

Profitez de votre visite au magasin pour demander un pain de Sergeant's SKIP-FLEA Soap. Il tue les puces et poux, diminue les mauvaises odeurs. Nettoie la peau et laisse un pelage lustré. Seulement 35¢



AVEZ-VOUS DES CADEAUX A FAIRE ?

Ne cherchez pas plus longtemps ! Abonnez vos parents et amis aux TROIS grands magazines :

Le Samedi, La Revue Populaire et Le Film.

REMPLISSEZ VOTRE COUPON D'ABONNEMENT AUJOURD'HUI MEME !

OFFRE SPECIALE

LE SAMEDI — LA REVUE POPULAIRE — LE FILM

(Pour 12 mois)

	Canada	Etats-Unis
☐ CES TROIS MAGAZINES	\$5.50	\$8.00

— OU A VOTRE CHOIX —

☐ LE SAMEDI (hebdomadaire)	3.50	5.00
☐ LA REVUE POPULAIRE (mensuel)	1.50	2.00
☐ LE FILM (mensuel)	1.00	1.00

IMPORTANT : — Marquez d'une croix ☐ s'il s'agit d'un renouvellement.

Nom.....

Adresse.....

Localité..... Prov.....

POIRIER, BESSETTE & CIE, LIMITEE — 975 - 985, rue de Bullion, Montréal 18

Rayonnez
de Santé
et Beauté



DÉPRIMÉE? NERVEUSE? LYMPHATIQUE? DÉLAISSÉE?

LISEZ ALORS CECI...

Si vous manquez de vigueur; si vous êtes fatiguée et irritable; si vos nerfs et vos muscles ainsi que les tissus de votre corps n'ont pas le soutien qui devrait leur être fourni par le bon fonctionnement du système, vous avez besoin d'un tonique tel que mon SANO «A» qui contient les ingrédients reconnus par leurs valeurs toniques dans de telles conditions.

LES TABLETTES SANO "A"

Avec l'usage du bienfaisant tonique SANO «A», votre digestion devient plus facile, votre repos est plus réparateur et une meilleure détente s'opère dans vos nerfs et vos muscles. Votre appétit devient meilleur et l'assimilation des aliments se faisant mieux, votre santé et votre vigueur devraient s'améliorer. Un envoi de cinq sous suffit pour recevoir un échantillon de nos tablettes SANO «A».

Correspondance strictement
confidentielle.

LES PRODUITS SANO ENRG.

Mme CLAIRE LUCE,
Case postale, 1281 (Place d'Armes),
Montréal, P. Q.
Ci-joint 5¢ pour échantillon des Tablettes
SANO "A". Ecrivez lisiblement.
(pour le Canada seulement)

Nom.....

Adresse.....

Ville..... Prov.....

— Morte?... murmura Jean Bellanger.

— Je préférerais qu'elle fût morte! Non, elle n'est pas morte... elle vit! Mais où vit-elle? où est-elle?... Je l'ignore.

« Je ne sais ce qu'est devenue notre fille: — les gens qui l'élevaient ont disparu de Joinville sans laisser d'adresse, et j'ignore ce qu'ils ont fait de notre pauvre petite enfant.

— Après l'enfant, la mère, et maintenant tout m'échappe! s'écria Jean en prenant sa tête à deux mains comme pour l'empêcher d'éclater. Oh! je sens ma raison sombrer, je deviens fou! Vraiment le bonheur tient à peu de chose! L'argent, n'est-il pas vrai, est le mobile de tout; — il aplanit toutes les difficultés et change les angoisses en joie!

« Il vous fallait un homme riche... et vous vous êtes vendue pour de l'argent, vendue pour redorer le blason de votre race — ce blason terni par une aventure! »

« Et pour tous ces gens-là vous m'avez sacrifié, sans me prévenir, sans un mot d'adieu... sans un regret.

« Ah! non, Micheline, vous ne m'aimez pas comme je vous aime!

« Pour vous conquérir, j'étais prêt à tout; prêt à me lancer dans toutes les aventures, fussent-elles plus hasardeuses les unes que les autres... rien ne m'eût rebuté, vous le savez bien, Micheline.

« Ici bien souvent je vous ai confié mes projets; ici bien souvent nous avons caressé de doux rêves d'avenir, nous nous sommes juré un amour éternel... et vous avez oublié ces serments, oublié aussi l'ivresse des baisers échangés là, dans l'ombre de ces ruines!

— J'ai agi selon ma conscience, uniquement guidée par l'amour filial! dit Micheline d'un ton bas; — je me suis sacrifiée!

— Micheline... vous aimez cet homme?

— Vous savez bien que mon cœur est mort! fit-elle très grave.

« Non, je n'aime pas Pierre Dubreuil — on ne peut aimer véritablement qu'une fois dans sa vie; — je ne l'aime pas... mais je l'estime, et jamais, vous entendez bien, jamais je ne le tromperai.

« Je me suis vendue, soit; mais je me suis vendue pour une cause sainte. J'ai voulu arracher un homme à la mort... et cet homme, c'est mon père.

« Vous-même, Jean, ne pouvez me reprocher ce sacrifice... et votre conscience m'absout!

« Puis, Jean, les années passeront et vous me pardonnerez cette peine, que j'ai si grandement partagée!

« Vous ne saurez jamais, vous, toutes les larmes que j'ai versées, toute la poignante détresse de mes nuits sans sommeil! Tout se révoltait en moi, et je ne pouvais parvenir à étouffer les cris de ma conscience indignée.

« Elle grondait, cette conscience, elle me reprochait toute mon existence de jeune fille, ma vie flétrie... et surtout cette faute d'amour, cause première de tant de peines, de tant de soucis!

« Elle me reprochait l'abandon dans lequel j'allais vous laisser... et elle me reprochait aussi d'accepter le nom d'un homme qu'il me faudrait tromper; — d'un homme honnête et bon, que j'estime et respecte!

En entendant ces paroles, la cousine Lise tressaillit; — une joie profonde alluma ses bons yeux si doux maintenant, mais si méchants tout à l'heure.

« Allons, songeait-elle en s'enfuyant, Micheline est une femme malheureuse. Malgré la faute passée, elle est restée droite et honnête... je garderai religieusement son secret. »

Cinq heures venaient de sonner.
— Adieu, dit Micheline. Je tenterai

l'impossible pour retrouver notre chère petite fille; — adieu, Jean...

Il ne répondit pas.

Elle reprit le chemin du château tandis, qu'immobile près des ruines Jean, éperdu, sanglotait.

DEUXIEME PARTIE

MORTEL SECRET

I

SEIZE années se sont écoulées.

A l'angle de la rue de La-Boétie et de l'avenue des Champs-Élysées s'élevait alors un élégant hôtel moderne, construit quelques années auparavant par un jeune architecte plein d'avenir, diplômé de l'école des beaux-arts et ancien prix de Rome. L'artiste, avec infiniment d'adresse et de goût, avait su relever la banalité de nos constructions modernes en empruntant à la Renaissance les délicates sculptures dont elle ornait ses monuments.

Tout dans la somptueuse demeure était à l'unisson: l'extérieur ne laissait prise à aucune critique; et quant à l'intérieur... c'était une pure merveille.

Dans ce délicieux fouillis de bibelots rares et précieux, toute oeuvre d'art portait la signature d'un grand nom, et le luxe le plus raffiné s'y alliait au goût le plus sûr.

Dans un ravissant boudoir — oeuvre admirée d'un peintre en renom — dont les hautes fenêtres donnaient sur l'avenue des Champs-Élysées, une femme admirablement belle et distinguée, repose, à demi couchée, sur une bergère placée en face de la cheminée où flambe un grand feu de bois.

Depuis seize ans que Micheline de Presles — car c'est elle — a épousé Pierre Dubreuil, il n'est pas un seul de ses caprices, fût-il le plus coûteux, qui n'ait été satisfait, pas une folie qu'on ne lui eût passée.

Et malgré tout, elle n'a pu trouver le bonheur; elle n'a pu oublier Jean... et l'enfant de leur amour.

Mais toujours elle s'est efforcée de cacher à tous les angoisses de son cœur; toujours, elle s'est efforcée de quitter cette attitude rêveuse pouvant suggérer à son mari et à ses gens qu'une grande, qu'une irrémédiable peine la ronge sans cesse.

Personne ne soupçonne sa détresse morale; — mais au milieu du luxe qui l'entoure, qui l'écrase, elle vit sans joies, toute au souvenir du douloureux passé.

Gracieuse et Jean sont restés toujours présents dans sa pensée, pleine de regrets, dans sa conscience souvent bourrelée de remords.

Pour tous deux, il lui faut mentir, mentir toujours, et cacher à tous les angoisses de son âme...

Une nervosité qu'elle ne peut vaincre la tue un peu tous les jours. Aujourd'hui, une inquiétude inexplicable serre son cœur; et lentement elle se lève, s'approche de la grande baie, soulève les rideaux, et contre la vitre glacée appuie son front brûlant.

D'un regard morne, elle enveloppe l'avenue déserte sur laquelle la neige tombe depuis le matin; et peu à peu elle se plonge dans ses rêveries.

L'hiver était effroyablement long et triste cette année-là; — aussi Micheline avait-elle passé bien des heures au chevet des malades qu'elle secourait.

Puis aussi, plusieurs fois, elle s'était rendue à Vertes-Feuilles pour porter des secours aux habitants pauvres de Salmaize; mais jamais elle ne s'était attardée dans la vieille demeure familiale. Cette maison fermée, autrefois si pleine de bruit, lui était maintenant pénible à revoir.

Là était morte sa mère; là, après une maladie ayant duré de longs mois, venait de s'éteindre le marquis de Presles.

Malgré les soins les plus empressés, malgré l'intervention des plus hautes sommités médicales, Antoine était devenu fou; et cette folie, très douce, il est vrai, l'avait néanmoins peu à peu conduit à la tombe.

Abandonné par Morgane une partie de l'année, Antoine s'était éteint dans la solitude, oublié de la seule femme qu'il eût aimée d'un amour fou et irrésistible.

Depuis longtemps déjà, en effet, Morgane se préoccupait fort peu de son mari; — peu de mois après le mariage de Micheline, elle reconquit sa liberté, entreprit seule de longs voyages, noua de nombreuses intrigues, mena enfin une vie de désordres et de scandales.

Pendant dix ans elle satisfait tous ses appétits de jouisseuse, dépensant follement l'argent procuré honteusement.

Puis, enfin délaissée, elle se réfugia à Vertes-Feuilles près de ce pauvre fou qui la reconnaissait toujours et pleurait de joie en la retrouvant.

Mais il n'eut pas la consolation de mourir dans ses bras: voyant approcher la dernière heure du marquis, Morgane s'enfuit et se rendit à Monte-Carlo, où elle joua comme une enragée au trente-et-quarante.

C'était à toutes ces choses du passé que songeait Micheline à cette heure, près de la fenêtre close, tout en reposant ses yeux brûlés par les larmes sur la longue avenue aux arbres centenaires frissonnant sous le vent.

En ce moment un pas léger se fait entendre glissant sur le tapis.

Micheline se retourne et pousse un cri de joie.

— Bonjour, cousine Lise.

La pauvre Lise est bien cassée; — les seize années venant de s'écouler ont laissé de profondes empreintes sur cette tête de femme; maintenant les cheveux sont tout blancs, et les rides du front se sont creusées davantage.

— Ah! que j'ai bien fait de venir, fit-elle en embrassant Micheline longuement et à deux reprises: vous êtes triste aujourd'hui, et je veux essayer de vous consoler... comme on console un enfant — car il me semble que vous avez toujours vingt ans.

— Et pourtant j'en ai seize de plus, fit Micheline en souriant tristement.

— Oh! vous pourriez en avoir encore vingt de plus que nous vous aimerions toujours de la même tendresse, dit Lise d'un ton de sincérité absolue... et Pierre me le répétait hier encore.

« Il vous a voué une affection profonde, et il vous adorera toujours. Ce qu'il aime en vous, c'est la bonté du cœur, la noblesse des sentiments... c'est aussi le bonheur que vous lui avez donné.

« Tous deux, Pierre et moi, nous vous sommes reconnaissants d'avoir apporté dans nos cœurs vieillies les rayons de votre jeunesse, de votre beauté...

— Non, fit Micheline, je n'ai pas rendu Pierre aussi heureux que je l'aurais voulu, aussi heureux qu'il méritait de l'être, lui si bon, si généreux. Lise tressaillit et ferma les yeux.

« Oh! pensait-elle, Micheline ignore, ignorera toujours que, seule sans doute, je connais le secret de ses peines, de cette tristesse qui pendant si longtemps a inquiété Pierre Dubreuil; mais je ne trahirai pas son secret...

« Depuis seize ans qu'elle porte notre nom, nous n'avons rien à lui reprocher; jamais elle ne s'est révoltée, et toujours les volontés de Pierre furent les siennes. »

Bien souvent, aux heures d'intimes confidences, alors que seules toutes deux il eût été si facile de se commu-

niquer leurs impressions, Lise avait eu la pensée de dire à Mme Dubreuil : « Micheline, je sais tout ; ouvrez-moi votre âme... vous n'avez pas de meilleure amie que moi ! » Mais devant la gravité recueillie de la jeune femme, Lise avait toujours hésité ; et entre elles demeurait ce secret que Lise avait surpris, mais que Micheline ne livrait point.

Aujourd'hui, Lise eût voulu connaître les impressions de ce cœur, eût voulu inspirer à Micheline un peu de confiance ; et pour arriver à ses fins, elle provoqua les confidences.

— Micheline, lui dit-elle en prenant ses mains et les serrant longuement ; Micheline, pourquoi donc êtes-vous toujours si triste ? Pourquoi donc ne riez-vous jamais ?

« Vous vivez en recluse dans ce boudoir, vous ne sortez presque pas... et cependant d'élégantes voitures sont sans cesse à votre disposition.

— Je préfère rester chez moi, à regarder tomber la neige ! fit Micheline, avec ce beau sourire qui la rendait si séduisante.

— A regarder aussi les gens patauger dans la boue, dit Lise en riant, elle aussi, de cette inoffensive plaisanterie.

— Oui, et je songe alors aux malheureux qui sont sans gîte et qui ont faim !

— Hélas ! ils sont légion, ceux-là ! Trop d'hommes, de femmes, d'enfants se coudoient sur cette route de misère !

Et, Micheline, les yeux clos, les mains croisées sur ses genoux, murmure :

— Oh ! oui, il faut les plaindre, ces femmes, ces jeunes filles qu'un amour coupable a perdues, ces délaissées, ces abandonnées, toutes ces malheureuses ne trouvant pas de travail et perdant tout courage en des luttes inavouables !

« Oh ! ces luttes d'amour... que de victimes n'écrasent-elles pas !

— Ces victimes-là méritent la pitié, ma douce, ma bonne Micheline.

— Ah ! si j'étais immensément riche, reprit Mme Dubreuil en passant la main sur son front ; si j'étais la fille ou la femme de quelque milliardaire américain, je saurais bien comment m'y prendre pour secourir toutes ces malheureuses.

— Que feriez-vous donc, Micheline ?

— Ce que je ferais ?...

— Oui. Parlez sans crainte ; — et si la chose est possible...

— Hélas ! Elle n'est pas possible. C'est là un de ces rêves enfantés par l'imagination... rêves qui ne peuvent se réaliser. Mais cela console de songer au bien qu'on désirerait faire autour de soi.

— Parlez, mon enfant ; dites-moi votre projet.

— Eh bien ; je fonderais une maison de refuge pour les abandonnées, pour les jeunes filles surtout... oh ! oui, pour les jeunes filles !

Et Lise pense :

« Elle songe à son enfant. Ah ! pauvre... pauvre chère Micheline !... Je comprends toutes les détresses de ton cœur de femme, de ton cœur de mère... et je ne peux pas, hélas ! te consoler ! »

Elle se leva, s'approcha de Micheline, prit cette jolie tête blonde dans ses mains ; et, les yeux dans les yeux, elle dit d'un ton de doux reproche :

— Vous avez un secret... un secret qui vous cause bien des insomnies, bien des peines, qui vous rend toujours triste et accablée !

Le visage de Micheline pâlit ; ses beaux yeux bleus se fermèrent.

— Si j'avais un secret, je vous le confierais tout de suite, fit-elle avec effort. Pourrais-je rien vous cacher, à vous, toujours si bonne pour moi, à vous qui m'aimez tant !

— Alors, je me suis trompée ! dit Lise, d'un ton d'amertume profonde.

Et, à pas lents, elle s'en alla.

De pareilles scènes se renouvelaient

souvent ; mais, jamais Micheline n'ouvrait son âme. Ce cœur meurtri restait fermé et impénétrable.

Demeurée seule près de la large baie du boudoir, Mme Dubreuil se prit à regarder distraitemment la longue avenue des Champs-Élysées, presque entièrement déserte.

Elle était plongée dans ses rêveries, lorsque deux petits coups frappés à la porte du boudoir la firent se retourner.

— Entrez, dit-elle.

Marinette parut.

— Que me veux-tu encore, ma bonne Marinette ?

— Je viens annoncer une visite à madame.

— Le nom de ce visiteur ?

— M. Daniel Bargemont.

— Ah ! le cher enfant ! Mais qu'il vienne... qu'il vienne donc !

Au même moment, une tenture se souleva, livrant passage à un beau jeune homme de vingt-trois à vingt-quatre ans.

Sorti de l'Ecole polytechnique dans les premiers rangs, Daniel, après avoir passé deux ans à l'Ecole d'application de Fontainebleau, était entré dans l'artillerie de marine, séduit par la perspective d'entreprendre de nombreux voyages aux colonies et par l'espoir de parvenir plus vite aux grades supérieurs.

Après un séjour de courte durée au régiment, il avait demandé, et obtenu, d'être envoyé au Sénégal, où il passait dix-huit mois, au bout desquels il revenait en France.

— Enfin, te voilà... te voilà ! fit Micheline en tendant les mains au jeune homme.

— Je suis arrivé depuis peu ; et si je n'avais craint d'être indiscret je serais venu plus tôt.

— Tu as vu ta mère ?

— Ma mère voyage ; — elle est en Italie, m'a-t-on dit.

— De sorte que tu as trouvé la maison vide ?

— Oui ; aussi ai-je dû aller coucher à l'hôtel. Cela ne m'a guère changé de mes habitudes ; mais pourtant, après une si longue absence, j'eusse été bien heureux de retrouver une famille.

La voix du jeune homme était douce et profonde.

De belle prestance, grand, élancé, Daniel ressemblait étrangement à sa mère. De larges yeux noirs éclairaient une physionomie grave et réfléchie.

— Penses-tu retourner bientôt aux colonies ? demanda Micheline en obligeant Daniel à s'asseoir près d'elle.

— Non. Je suis désigné pour la garnison de Brest, et j'espère bien rester dans cette ville pendant deux ou trois ans.

— Et ton métier te plaît ?

— J'aime la mer... Ne suis-je pas né au bord de l'Océan, dans ce Guérolé où les hommes sont forts et ne redoutent point les coups de tempête ?

« Et moi, le petit-fils du père Le Garrec, moi, habitué dès l'enfance à contempler la mer en furie, je suis comme les pêcheurs de Guérolé... je ne tremble point devant le danger.

— Oh ! toi, tu es un homme ! fit Micheline en prenant les deux mains de Daniel et les serrant doucement. Tu es aguerri à la fatigue physique et tu es aguerri aussi contre les tristesses morales... car tu n'as pas toujours été très heureux, n'est-ce pas ?

— Ma mère, tout en m'adorant, me délaissait si souvent ! fit-il très grave. Elle s'occupait peu de moi, et les seuls doux souvenirs de ma vie sont les souvenirs des jours passés près de vous dans cette vieille demeure de Vertes-Feuilles où nous nous quittons rarement.

« Vous rappelez-vous, Micheline : votre père et ma mère s'en allaient tous deux, s'absentaient pendant de longs

mois... et nous nous consolions mutuellement.

« J'étais bien jeune, alors ; vous, Micheline, vous étiez une belle jeune fille... et dans vos bras j'ai bien souvent pleuré !

— Mon cher Daniel !...

— Je souffrais, comme vous, de notre situation réciproque, de l'indifférence dont nous nous sentions entourés.

« Et puis... et puis vous vous êtes mariée ; — et ce mariage qui rendait ma mère et votre père si joyeux, allait bientôt, hélas ! nous séparer.

« Mais je n'étais heureux qu'en votre compagnie ; — aussi à peine étiez-vous de retour de votre voyage de noces que je quittais le lycée de Dijon — où j'étais pensionnaire — pour accourir près de vous... de vous toujours si belle, toujours si triste.

— Tu ravives là de biens douloureux souvenirs, fit Micheline, dont les yeux s'emplirent de larmes. Quand on parle de Vertes-Feuilles, mon cœur bat et se serre... ce nom seul me rappelle toute ma jeunesse.

— Mais après les jours tristes sont venus les jours de joie, se hâta d'ajouter le jeune homme.

— Ainsi tu penses que ma vie coule calme et sereine, que mon ciel n'a pas un nuage ? Ah ! Daniel, tu te trompes !...

« Non, je ne suis pas heureuse, et le luxe qui m'entoure pèse bien lourd sur mes épaules...

Jamais Micheline ne s'était plainte à Daniel comme elle le faisait aujourd'hui ; jamais elle ne lui avait laissé soupçonner le passé... cette faute d'amour que le temps ne pouvait effacer.

Et lui, tout surpris en l'écoutant, sentait son cœur se serrer.

Il dit très bas :

— Vous vous trouvez malheureuse, vous, Micheline, et vous vous plaignez de votre sort. Et pourtant vous êtes mariée à un homme qui vous adore ; vous êtes riche, très riche, et vous pouvez satisfaire le moindre de vos caprices.

« Alors, que faut-il donc pour être heureux si vous, Micheline, vous à qui la vie n'a rien refusé, vous vous plaignez ?...

— Tais-toi. Tu ne sais donc rien, ta mère ne t'a donc jamais dit pourquoi et comment j'avais épousé Pierre Dubreuil ?

— Non, Micheline.

— Oh ! elle garde pour elle ses secrets, ta mère ; elle ne parle même point des remords qui certainement doivent hanter ses nuits sans sommeil...

— Micheline !... Micheline !...

Il s'était levé, très pâle, une sueur froide au front.

— Je ne veux rien savoir de la vie de ma mère, dit-il d'une voix sourde... rien... rien ; il ne m'appartient point de juger celle que, malgré tout, je respecterai et aimerai toujours. Si ma mère a commis quelques erreurs, ah ! je vous en prie, madame, ne me les faites jamais connaître... je ne pourrais vous pardonner les désillusions que m'apporteraient vos confidences.

Daniel s'animait en parlant de sa mère ; et tout en l'écoutant, Micheline sentait gronder en elle toute la haine qu'elle avait vouée à cette femme, sentait son cœur s'emplir de toute l'amertume des affreux souvenirs d'autrefois.

Mais pouvait-elle lui révéler, à ce grand et noble garçon, toutes les ignominies de sa mère ? Pouvait-elle lui dire le crime commis par Morgane Le Garrec à Vertes-Feuilles, lui dire aussi toute la vie d'adultère et de déshonneur que depuis longtemps menait la marquise de Presles ?...

Et elle se tut.

Entre eux, maintenant, pas un mot de cette femme néfaste que Daniel, en fils respectueux, était prêt à défendre contre les attaques bien justifiées ce-

Comment porter des FAUSSES DENTS plus confortablement

FASTEETH, agréable poudre alcaline (non-acide), tient bien en place les dentiers. Pour manger et parler plus confortablement, saupoudrez un peu de FASTEETH sur vos dentiers. Ne laissez aucun goût de colle ou de pâte. Empêche "l'haleine des dentiers". Procurez-vous FASTEETH à la pharmacie. 1

Si vous avez aux alentours de Montréal...

PROPRIETE, TERRE OU TERRAIN
A VENDRE

Adressez-vous à

ROMEO AUGER

CR. 9363

1250, rue Villeray, Montréal

A VENDRE

Fonte de Linotype

A vendre, une fonte d'environ 1,200 matrices, 10 point METROMEDIUM avec METROLITE (10 ▲ 370)

POIRIER, BESSETTE & CIE, LTEE
975, RUE DE BULLION
MONTREAL, 18, P.Q., CANADA

PLateau 9637

pendant, d'une bienfaitrice qu'il vénérât.

Un lourd silence tombait dans le petit salon.

Micheline se leva; et, immobile près de la cheminée, elle se prit à regarder distraitemment devant elle.

— Vous m'en voulez? dit enfin Daniel en saisissant les petites mains de Mme Dubreuil.

— Non, mon enfant. Tu as, et tu auras toujours raison de défendre celle qui t'a donné le jour. Comme tu le disais tout à l'heure avec tant de feu, tu n'as pas le droit de juger ta mère. Je t'approuve donc entièrement... et je voudrais avoir un fils tel que toi.

— Ne suis-je pas un peu votre enfant, Micheline?

— C'est vrai; je t'ai vu si petit, et je t'ai tant aimé. Aussi te prierai-je de venir ici souvent. Ici où mon mari sera certainement très heureux de te recevoir; et pour commencer... eh bien! dîne avec nous ce soir.

— J'accepterais volontiers, mais...

— Oh! il y a déjà un mais?...

Et elle ajouta en souriant:

— Quelque amourette sous cloche, sans doute...

— Peut-être.

« Rassurez-vous, Micheline... j'ai voulu rire. Ce soir, je dîne tout simplement chez la comtesse de Kernoël.

— La comtesse de Kernoël a, paraît-il, deux très jolies filles.

— Adorables toutes deux.

— Ces dames sont-elles installées définitivement à Paris, ou bien ont-elles l'intention de n'y passer que l'hiver?

— Le contre-amiral de Kernoël vient d'hériter d'un magnifique hôtel de la rue de Babylone, d'hériter aussi de quelques mille livres de rentes. L'hôtel est princier, paraît-il.

— Alors, tu as vu tes cousines?

— Gaétane et Blanche sont vraiment charmantes. Gaétane surtout subjuguée, éblouit. Ah! ces yeux! ces yeux d'acier pareils aux vôtres, cette lourde chevelure noire, cette taille élégante, cette bouche toujours grave!...

— Comme tu t'exaltes; mon Dieu, l'aimerais-tu déjà?

— Puis-je aimer la fille aînée du comte de Kernoël, moi, petit officier sans fortune, moi... moi...

Il n'acheva pas.

Par respect pour sa mère, il ne voulait pas dire: « Moi, je n'ai pas de père, moi, je suis un bâtard! »

— Mais, tu avanceras en grade, mon enfant, et tu sauras bien vite te faire dans la vie une brillante situation!

Daniel ne l'écoutait pas. Il poursuivait sa pensée, songeait à cette union dont le mirage venait tout à coup de lui apparaître, il rêvait d'épouser cette Gaétane qu'il allait bientôt revoir!

Puis, enfin, il dit:

— Je ne suis pas seul à admirer l'aînée des Kernoël; l'amiral, son père, n'a d'eux que pour cette belle jeune fille de dix-huit ans, ressemblant si peu à sa soeur — cette pauvre Blanche, si fatiguée et si pâle toujours!

« Oh! celle-ci porte en elle la tare des Kernoël, tandis que l'autre — cette adorable Gaétane, — respire de santé et de force!

— Allons, va rejoindre Mlle Gaétane, dit Micheline. Je ne veux pas te retenir plus longtemps; va... et reviens demain.

Il partit.

Un fiacre passait à vide; il le hélait. — Où faut-il vous conduire, bourgeois?

— Rue de Babylone, 13, et vite!

— Un bon pourboire, hein?

— Entendu!

Daniel s'installa; et le fiacre partit à bonne allure.

Vingt minutes après, la voiture s'arrêtait enfin devant l'hôtel des Kernoël.

Daniel paya largement le cocher; puis, il sonna, et une haute porte co-

chère surmontée d'un blason sculpté s'ouvrit aussitôt.

Le jeune homme pénétra dans une vaste cour pavée. D'un côté, la loge du concierge, de l'autre les communs, en face d'une vieille maison silencieuse et morne.

André de Kernoël venait d'hériter de ce vieil hôtel ayant appartenu au duc de Flers, dont il était, par les femmes, le plus proche parent; et aussitôt, il avait décidé, d'accord avec Coralie, de passer l'hiver à Paris et de s'installer pour l'été soit à Quimper, soit à Plogoff.

Ce n'était pas la première fois que Daniel se présentait à l'hôtel des Kernoël. Dès son arrivée à Paris, il était accouru voir la soeur de sa mère et ses cousines; et de cette entrevue il avait

emporté, nous le savons, le plus délicieux des souvenirs.

Ce fut donc le coeur battant d'une bien douce ivresse qu'il pénétra dans le salon où Coralie, Gaétane et Blanche l'attendaient.

Certes, Daniel n'avait pas menti. Cette Gaétane, aux yeux d'acier, aux cheveux d'ébène, était vraiment remarquablement belle. Et quelle douceur dans son sourire, dans ses regards tantôt sombres, tantôt pleins de flamme!

Grande, élancée, le visage pâle — mais les lèvres rouges, d'un rouge de corail — Gaétane promettait d'être une des plus jolies femmes de Paris.

Et Daniel ne regarda que Gaétane; — il ne voit pas Blanche, cette mignonne, exquise, elle aussi, mais si malingre!...



PIPER LAURIE et TONY CURTIS ne semblent guère disposés à suivre les sages conseils que nous donne JOSSELINE...

CONSEILS AUX AUTOMOBILISTES

par JOSSELINE

A l'époque où Fernandel n'était encore qu'un jeune homme qui s'esseyait dans un numéro de comique troupier, les Marseillais s'en allaient rire dans les music-halls qui affichaient au programme le grand Josselin.

Aujourd'hui, Josselin a quitté les planches pour se consacrer au cinéma, où il s'est spécialisé dans les rôles de composition. On a pu le voir dans *Madame de...*, *Une fille dans le Soleil*, *La Caraque blonde*, *Au Diable la vertu* et *Appartement à vendre*.

Automobiliste distingué, il habite près de Paris et il aime à retrouver souvent sa Provence natale, ce qui lui donne l'occasion de filer des milles, il vous donne aujourd'hui quelques conseils à propos de l'art de conduire.

La qualité la plus importante est le sang-froid. Les fébriles, les hypernerveux, les inquiets sont des dangers publics. Il faut être au volant comme chez soi, détendu.

S'il n'y avait qu'une seule place à l'avant, un bon nombre d'accidents seraient évités. Bien sûr, beaucoup de passagères sont charmantes, mais il faut se mettre dans l'idée qu'on peut fort bien attendre la fin du voyage pour leur dire ce qu'on a sur le coeur.

La route creuse l'appétit et les auberges bariolées que l'on rencontre sont avenantes. Une statistique prouve pourtant que les accidents sont plus nombreux après le déjeuner qu'avant. Comme le dit la chanson, le bon vin endort.

Si les automobilistes pouvaient se voir lorsqu'ils échangent des injures sanglantes au milieu des embouteillages, ils seraient bientôt dégoûtés d'eux-mêmes. Se persuader que la courtoisie est le chemin le plus court et le plus rapide pour aller d'un point à un autre.

Au volant d'une voiture modeste, il n'y a pas de honte à être doublé par une Mercedes. Les dieux de la route sont impitoyables et mettent au point des dénouements terribles: ceux qui veulent tirer de leur voiture plus qu'elle ne peut tenir, on finit souvent par les rattraper: ils sont écrasés contre un arbre ou retournés.

Si le code de la route édicte des règles minutieuses et précises, si des spécialistes se penchent sur les problèmes de la circulation, ce n'est pas pour que ces règles soient suivies à la légère. Il faut être devant ces lois comme un militaire devant la consigne: il faut les suivre à la lettre. Les savoir exactement et les appliquer de même.

Blanche a trois ou quatre ans de moins que Gaétane; elle touche à sa quinzième année.

Sa naissance fut un coup de foudre dans la vie de la comtesse de Kernoël.

Après avoir volé l'enfant de Micheline, après l'avoir fait passer aux yeux du père et de tous comme la seule descendante de la race, Coralie était devenue enceinte et avait mis au monde cette petite Blanche qu'elle se prit alors à adorer.

Ce fut plus que de la tendresse, plus que de l'amour, ce fut un véritable culte qu'elle voua à cette enfant.

Grâce à des soins continuels la fillette vécut. Elle grandit, chétive tous les jours, toussant sans cesse, anémiée et pâle... mais elle vécut, et de célèbres docteurs appelés en consultation déclarèrent enfin qu'elle avait la vie sauve.

Jamais Blanche ne sortait le soir; jamais non plus elle ne sortait les jours où le baromètre n'était pas au beau.

Toujours attentive, Coralie l'entourait de soins, lui couvrait le visage quand elle descendait de voiture, avait enfin pour sa pauvre petite Blanche des prévenances de tous les instants.

Et l'enfant grandit; mais elle resta toujours délicate et chétive en comparaison de Gaétane — de Gaétane robuste et triomphante; de Gaétane, l'orgueil du père, celle-là.

N'était-ce pas Gaétane qui avait retenu André de Kernoël au foyer familial... qui l'avait retenu à la vie? Sans cette enfant, depuis longtemps déjà, André serait reparti en mer et aurait cherché loin de sa patrie, loin des siens, une mort obscure et ignorée.

André de Kernoël ne cachait donc point ses préférences pour l'aînée de ses filles; et souvent il disait à Coralie:

— Le sang qui coule dans les veines de Gaétane est le sang de la vieille race des Kernoël, et la tare maudite qui a décimé une partie de notre famille ne l'a point atteinte... elle a échappé à cette contagion.

Ah! s'il avait pu surprendre alors les regards de feu dont Coralie l'enveloppait, s'il avait pu comprendre le sourire mauvais errant sur les lèvres de sa femme; s'il avait remarqué la pâleur de son visage; s'il avait enfin deviné quelle haine profonde pour Gaétane emplissait le coeur de la comtesse... comme il eût tremblé!

Un jour, cependant, s'enhardissant, elle lui dit, d'un ton acerbe:

— Ah! parlons-en de votre race! Race de nobles épuisés, vieille souche pourrie jusqu'aux racines! Parlons-en de votre blason, de vos aïeux, de tous ces preux, dont les portraits ornent les vieilles salles de Plogoff! Ils portent en eux la tare maudite qui tue presque tous les Kernoël. Comment avez-vous échappé à ce fléau, vous?... Je ne sais trop; peut-être le sang de votre mère vous a-t-il sauvé? mais il n'a pu sauver les premiers de vos enfants!

« Et vous venez me parler de votre race, parler de cette haute lignée dont vous êtes si fier! Mais apprenez-le donc; le sang du paysan, le sang de l'homme du peuple — oh! je ne parle pas du peuple des villes, ce peuple que la tuberculose guette, mais du peuple sain des campagnes — est autrement vigoureux que le sang de toutes ces antiques races toutes plus anémiées les unes que les autres... Le sang de Le Garrec, le voiturier, le pêcheur, est autrement sain que le sang des Kernoël!

Le comte baissa le front; dans ses yeux une larme brilla.

Et doucement, il murmura:

— Gaétane est une vraie Kernoël; et, pourtant elle est grande, elle est belle, elle est forte. Quant à Blanche... grâce à vous, Coralie, nous la sauverons.

— Gaétane !... Gaétane !... s'écria Coralie.

Et elle fut sur le point de révéler le terrible secret de la naissance de Gaétane, elle fut sur le point de dire :

« Mais cette Gaétane, que vous aimez plus que l'autre, n'est point votre fille ! Je l'ai volée ! C'est une étrangère introduite dans votre maison... tandis que cette Blanche exquise, dont vous avez pitié, mais que vous n'aimez pas, est votre enfant, votre unique enfant... vous n'en avez pas d'autre ! »

Elle eut la force de se contenir ; mais ses mains se crispèrent fiévreusement sur les bras du fauteuil sur lequel elle était assise, et ses yeux se fermèrent pour fuir le regard inquisiteur et inquiet d'André de Kernoël.

De telles scènes se renouvelaient souvent ; et toujours la mère accablée par les remords, écrasée par de continues luttas, se taisait.

Gaétane était, elle aussi, une fille de race, mais d'une race impeccable dont le sang généreux coulait dans ses veines ; aussi Coralie, jalouse et mauvaise, éprouvait-elle pour la jeune fille une indifférence toujours croissante et confinant de plus en plus à la haine, haine violente produite aussi par l'affection très vive ressentie par André de Kernoël pour cette superbe fille aux larges yeux de velours.

Quant à Daniel... il se sentait irrésistiblement attiré vers cette ravissante Gaétane qui en ce moment souriait en lui tendant la main.

Elles étaient toutes trois — Coralie et ses deux filles — plongées dans la lecture de quelques brochures choisies, et le comte, lui, lisait auprès d'elles son journal.

En apercevant Daniel, André se leva et tendit la main au jeune homme.

— Oh ! je savais bien que tu viendrais, dit-il. Ces dames craignaient que les plaisirs de Paris ne te retinssent loin d'elles ; mais moi, je leur ai annoncé ta visite... et je vois que j'ai été bon prophète, n'est-ce pas, Gaétane ?

Gaétane leva la tête, leva aussi ses jolis yeux sur Daniel.

Timidement elle tendit la main au jeune homme, tandis que Blanche, comme médusée, se taisait et enveloppait Daniel d'un regard indéfinissable, inquiet et audacieux à la fois.

Elle admirait sa belle prestance, ses grands yeux noirs et veloutés ; admirait surtout les deux galons d'or ornant la manche du dolman.

— Mes filles te passent en revue... tiens-toi bien, mon garçon, fit le comte en offrant un cigare à Daniel ; tu sais, tu peux fumer... ces dames te le permettent.

André de Kernoël passait déjà quelque peu la cinquantaine. Petit de taille, le teint pâle, le visage anémié, il semblait vieilli avant l'âge.

Coralie, elle, avait laissé tomber son ouvrage sur ses genoux ; et sur Daniel elle levait ses grands yeux sombres.

Les années avaient pesé bien lourdement sur ses épaules : ses beaux cheveux noirs avaient blanchi, son front large et intelligent s'était creusé de rides profondes. Le temps, les tristesses, les remords, avaient accompli leur œuvre ; tout était changé en cette femme autrefois si séduisante.

De sa toilette, elle ne prenait aucun soin. Toujours vêtue de noir, coiffée de longs bandeaux, elle ressemblait à quelque vieille douairière d'un autre siècle.

Dans le cœur de cette femme une seule corde vibrat : l'immense amour ressenti pour Blanche, pour cette exquise jeune fille qu'elle ne perdait pas de vue nuit et jour et que depuis seize ans elle disputait à la mort.

Aussi n'accueillait-elle jamais Daniel qu'avec indifférence ; pourtant ce jour-là elle le pria de rester à dîner.

Et consultant sa montre.

— Je vais le laisser avec le comte et ces demoiselles pendant une heure ou deux, dit-elle ; j'ai à faire de longues courses que je ne puis remettre à demain... mais je serai de retour à sept heures.

Jamais André ne s'inquiétait des sorties de sa femme, même de ses sorties nocturnes ; peu lui importait, pourvu que Gaétane lui restât... et Gaétane demeurait souvent seule à l'hôtel.

Maintes fois, elle avait le crève-cœur de voir sa mère et Blanche partir ensemble, l'abandonnant, elle, dans le vieil hôtel des Kernoël.

La jeune fille subissait cette indifférence sans se plaindre ; mais le soir, retirée dans sa chambre, elle pleurait à sanglots.

Jamais le comte n'avait surpris ces larmes que Gaétane s'efforçait de lui cacher... pour ne pas l'inquiéter.

Daniel, lui, devina dès le premier jour cet intime chagrin de la jeune fille.

Aussi, quand Coralie fut sortie ; quand Blanche, appelée par son professeur de piano, eut passé dans la salle d'étude en compagnie du comte — qui ne laissait jamais ses enfants seules avec des étrangers — Daniel s'approcha-t-il de sa cousine dont il prit la main ; et très bas, d'une voix émue...

— Vous avez du chagrin, Gaétane.

— Vous vous trompez, Daniel ; je suis heureuse, très heureuse.

Mais, en proférant ce mensonge, la voix de la jeune fille tremblait ; et des larmes vivement refoulées obscurcissent un instant ses yeux.

— Oh ! je voudrais que cela fût vrai ! dit-il, ému. Et pourtant je ne sais pourquoi, mais il me semble que vous éprouvez un intime chagrin.

« Oh ! ce n'est pas la première fois que cette idée m'opprime ; autrefois déjà, pendant les vacances que nous passions ensemble à Plogoff, je vous ai surprise en larmes bien souvent.

— Autrefois, peut-être ; mais maintenant...

— Aujourd'hui, en pénétrant dans ce salon, j'ai éprouvé la même impression pénible que je ressentais jadis à Plogoff quand je voyais votre mère embrasser follement Blanche et vous repousser, vous... vous si belle cependant.

— Oh ! je vous en prie, Daniel... je vous en prie...

La brochure qu'elle lisait tout à l'heure était tombée sur ses genoux ; et maintenant un gros sanglot montait à sa gorge, soulevait sa poitrine.

Impressionnée, elle regardait Daniel, toute heureuse peut-être qu'il l'eût devinée.

Puis ils parlèrent d'autres choses.

Il lui raconta la longue et pénible traversée qu'il venait de faire, lui dit sa joie de rentrer en France pour quelques années, après quoi il serait envoyé à nouveau dans une colonie lointaine — pour effectuer toujours la même navette... jusqu'à sa retraite.

Gaétane, très sérieuse, très grave, l'écoutait sans l'interrompre.

— Et votre mère ? dit-elle enfin.

Seule Gaétane lui demandait des nouvelles de sa mère.

Dans le vieil hôtel des Kernoël, jamais Morgane ne mettait les pieds. André l'avait prié de ne pas se présenter chez lui. La conduite scandaleuse de Morgane était connue du comte... et depuis longtemps déjà il avait ordonné à Coralie de rompre à tout jamais avec une femme faisant ainsi parler d'elle, les déshonorant tous.

— Ma mère voyage, répondit Daniel, inquiet et surpris. Hier, je me suis présenté dans la maison qu'elle habite, au boulevard Saint-Michel ; et la concierge m'a dit que Mme la marquise de Presles, actuellement en Italie, ne serait pas de retour avant six semaines.

— A coup sûr, il doit faire meilleur

en Italie qu'ici, dit Gaétane ; et je ne suis pas surprise que la marquise prolonge ainsi son séjour dans ce pays de rêve.

Après un silence, elle ajouta :

— Alors, vous voilà tout seul dans cet appartement ?

— Il le faut bien.

— Vous n'avez pas d'amis, à Paris ?

— Un de mes bons camarades, condisciple de lycée, est arrivé à Paris en même temps que moi, venant, lui aussi, du Sénégal ; ce me sera un compagnon agréable et précieux.

— Mais peut-être vit-il en famille, lui ?

— Il est chez sa tante, qui demeure au faubourg Saint-Antoine. Cette tante est mariée à un grand fabricant de meubles d'art. Très connue, d'ailleurs, la maison Bellanger — maison traitant annuellement avec l'étranger des affaires se montant à plusieurs millions.

— En effet, je connais le nom de cette maison ; d'ailleurs, ce salon que vous voyez là sort de ses ateliers.

Et Gaétane ajouta :

— De sorte que votre ami se nomme Bellanger ?

— Du tout ; il se nomme Hervé d'Hérouville.

— Un beau nom, vraiment.

— Oui, un beau nom, fit Daniel avec mélancolie, un nom autrement ronflant que le mien.

« Ce bon d'Hérouville a toutes les chances, toutes les veines. Non seulement il est le neveu d'une tante richissime, mais il est aussi le neveu d'un homme en passe de devenir général.

« Oh ! il a fait brillamment son chemin, le colonel Bellanger ; tout jeune encore, il est proposé pour le généralat, et dans quelques années il commandera certainement une division.

Puis en riant, il ajouta :

— Seulement, voilà, quand le colonel Bellanger sera général, on le classera dans la catégorie des vieux pompons... comme on dit au régiment.

— Vous êtes sous ses ordres ?

— J'ai cet honneur, ma belle cousine.

— Mais vous aussi, vous serez un jour colonel.

— Je ne désespère pas de le devenir. On a des chances d'avancement dans l'artillerie de marine... et c'est pourquoi je l'ai choisie.

« Beaucoup meurent aux colonies, je le sais. Mais, ma foi, tant pis... cela fait de la place aux autres, puis comme il faut s'en aller un jour ou l'autre...

« D'ailleurs, voyez-vous, Gaétane, cette vie passée tantôt sur mer, tantôt dans des pays souvent à peine explorés, a bien son charme. On rêve, on songe aux absents, à ceux que l'on espère retrouver un jour ; et cette espérance grise... ceux qui sont attendus.

— Vous êtes de ce nombre, fit la jeune fille.

— Moi, on ne m'attend pas... et aussi n'ai-je pas voulu avertir ma mère de mon retour. A quoi bon la tourmenter, cette pauvre mère ; tant que j'aurais été en mer, elle m'eût cru perdu !

La rentrée de Blanche interrompit ces douces confidences.

D'un coup d'oeil rapide et scrutateur, elle enveloppa Daniel et Gaétane.

Et, d'un ton sec :

— Qu'avez-vous fait pendant mon absence ? qu'avez-vous dit ?

— On croirait vraiment que la cousine Blanche est fâchée fit Daniel en riant.

— Moi ? Et pourquoi donc serais-je fâchée ? riposta Blanche, en haussant les épaules.

— Le sait-on ? Le cœur des jeunes filles est si mystérieux et énigmatique parfois...

— Que voulez-vous dire ?

— Je veux dire, tout simplement... je crois, et je sais, que vous êtes une bonne petite fille à qui les robes cour-

**Vous vous sentirez MIEUX !
Vous paraîtrez MIEUX !**



Toutes les femmes doivent être en santé, belles et vigoureuses.

Les Pilules

**MYRRIAM
DUBREUIL**

améliorent l'état général, vous aidant ainsi à vous sentir MIEUX et à paraître MIEUX.

Les Pilules Myrriam Dubreuil sont un reconstituant et un excellent tonique qui améliore le sang, stimule l'appétit, soulage l'épuisement nerveux quand celui-ci s'insinue dans l'organisme et, conséquemment, aide à reprendre le poids perdu. Les Pilules Myrriam Dubreuil constituent un produit médicinal qui produit d'heureux résultats. Sa formule pharmaceutique a été établie, il y a de nombreuses années, après des recherches sérieuses, par des chimistes qualifiés.

GRATIS : Envoyez 5¢ en timbres et nous vous adresserons gratis notre brochure illustrée, avec échantillon.

CORRESPONDANCE CONFIDENTIELLE :

Les jours de bureau sont :

Jeu et Samedi, de 2 h. à 5 h. p.m.

REMPLISSEZ ce COUPON

(pour le Canada seulement)

Mme MYRRIAM DUBREUIL
6880, rue Bordeaux
Case Postale, 1391, Place d'Armes,
Montréal, P.Q.

Ci-inclus 5 cents pour échantillon des Pilules Myrriam Dubreuil avec la brochure.

Nom

Adresse

Ville

Province

tes — ces robes que vous portez avec infiniment de grâce — vont à ravir.

— J'ai cependant seize ans ! fit Blanche, et quand vous reviendrez, Daniel, j'aurai une jupe plus longue.

L'arrivée d'André de Kernoël fit cesser une conversation menaçant de tourner à l'aigre.

André s'installa commodément dans un large fauteuil ; puis, d'un ton très doux :

— Daniel va nous raconter les péripéties de sa traversée du Sénégal en France ; attention, mes chères petites... cela nous intéressera, tous.

Daniel, s'exécutant avec grâce, commença aussitôt.

Or, qu'était devenue la comtesse de Kernoël ?

Après avoir revêtu une toilette sombre, Coralie avait quitté l'hôtel et s'était dirigée vers la rue de Sèvres.

A une station de voitures, elle prit un fiacre, donna vivement une adresse... et aussitôt les chevaux s'élancèrent dans la direction de l'avenue du Bois-de-Boulogne.

Devant un coquet petit hôtel de construction récente, le fiacre s'arrêta. Coralie descendit de voiture, paya largement le cocher... et sonna.

Aussitôt une femme de chambre, portant une toilette criarde, apparut.

— Vous demandez, madame ?

— Madame la marquise de Presles.

— Madame ne reçoit pas aujourd'hui.

— Dites-lui que la comtesse de Kernoël a de graves nouvelles à lui communiquer.

— La comtesse de Kernoël ? Mais alors, Madame est la soeur de Mme la marquise... entrez, madame, entrez ; vous serez la bienvenue.

Et, devenant subitement familière, la femme de chambre ajouta :

— Depuis que nous sommes revenues d'Italie, ce qu'on s'embête ici !... Madame va vous le dire.

Mais Coralie n'écoula point les récriminations de cette fille ; soucieuse, elle suivit un long corridor et pénétra enfin dans un élégant boudoir Louis XVI où Morgane, à demi couchée sur une chaise-longue, l'attendait.

— J'ai rêvé de toi... et je savais bien que tu viendrais, fit Morgane en se soulevant à demi.

— J'ai reçu ta lettre hier... et me voici.

— Tu es vraiment une soeur parfaite. — Ne te moque pas de moi, je t'en prie.

— Je n'ai jamais eu moins envie de rire qu'aujourd'hui. J'arrive d'Italie et de Monte-Carlo, fatiguée, écoeurée par bien des déboires.

— Tu as joué ?

— Assurément ; aux tables de trente-et-quarante, J'oublie bien des choses... et ce Monte-Carlo me rappelle tant de souvenirs ! Là, vois-tu, dans ces jardins embaumés, en face de cette mer toujours bleue — et ce soir-là phosphorescente — j'ai senti mon cœur battre pour la première fois... et j'ai conservé de l'impression étrange et imprévue alors ressentie le plus délicieux souvenir.

— Ce n'était pourtant ni le premier ni le dernier de tes amours, fit Coralie en haussant les épaules.

— Ce fut mon premier amour... et ce sera le dernier.

— Tu es folle ! folle à lier !

— Il y a de douces folies, ma soeur.

— Toutes tes folies te coûtent cher ; et sans doute tu es encore sans le sou ?

— Comme à mon habitude. Je ne fais pas, moi, des héritages importants ; on ne me lègue pas, à moi, des immeubles à Paris et un magnifique hôtel rue de Babylone.

— Cela signifie que tu songes encore à me faire chanter.

— Tu trouves vraiment des expressions étourdissantes. Je te demande assez souvent de légers services d'argent... j'en conviens ; mais n'est-il pas tout naturel que deux soeurs se viennent en aide ?

« Ah ! vois-tu l'argent ne fait pas le bonheur. Tu es riche, toi, très riche ; tu vis dans le luxe, sans souci du lendemain ; tu es honorée, respectée... et tout cela ne te rend pas heureuse, ne te donne pas les joies que les pauvres ont souvent.

« Et c'est ma petite vengeance à moi, de te savoir malheureuse quand ici rien ne te manque.

— Comme tu es jalouse !

— Oui, je suis jalouse... mais pas de toi ; je suis jalouse d'un souvenir, jalouse d'une femme que je n'ai pas revue depuis bien longtemps déjà. Toutes deux nous nous sommes retrouvées près d'un cercueil... et nous nous sommes séparées, désunies à jamais !

— Micheline ?

— Oui, Micheline...

« Celle-là aussi est millionnaire ; mais l'angoisse de toute sa vie persiste, écrasant toujours son cœur : tu me comprends, toi qui fus ma complice dans le vol de son enfant...

« Et puis, ce n'est pas tout : Micheline a aussi perdu le seul être qu'elle ait jamais aimé, ce Jean Bellanger, dont elle serait si fière aujourd'hui... mais qui aujourd'hui la méprise !

« C'est encore là ton oeuvre ! fit Coralie frissonnante.

— Cet homme, je l'ai aimé... et je l'aime toujours.

« Tout à l'heure, il sera ici, dans ce boudoir ; j'ai voulu qu'il vienne... et il viendra, ne fût-ce que dans l'espoir de parler de Micheline.

— Tu lui as donné rendez-vous ?

— Oui.

— Oh ! tu es bien une femme perdue !

— Depuis longtemps ton mari me l'a dit, depuis longtemps il m'a chassée de chez lui !

— Il connaissait toute ta vie, Morgane... tu ne peux lui en vouloir de ses rigueurs à ton égard. D'ailleurs, tu dois avouer toi-même que ta conduite a toujours été des plus scandaleuses.

— Tu vis dans l'opulence, toi ; et moi j'ai voulu vivre comme toi.

— Tu le gaspilles ton argent, tu le jettes par les fenêtres ; — pourquoi as-tu deux appartements — celui-ci et celui du boulevard Saint-Michel — alors qu'un seul devrait te suffire ?

— Par un sentiment de délicatesse que tu ne comprendras peut-être pas, fit Morgane en relevant la tête.

« Soit, je te l'accorde, je suis une femme perdue ; — la fille de Le Garrec retombera peu à peu dans la boue où elle est née, car la vie enfiévrée qui est la mienne depuis tant d'années finira un jour... et peut-être finira-t-elle d'une façon tragique !

Et d'un ton bas elle ajouta :

— Mon fils ignore ma vie ; et toujours je la lui ai cachée. Il ne peut donc rien me reprocher... si ce n'est sa naissance irrégulière.

« Mais je connais Daniel : jamais cette pensée n'est venue à son cœur.

« Et comme je voulais que mon fils ignorât toujours ma coupable conduite, j'ai loué cet hôtel, gardant pour Daniel seul, pour notre intimité familiale, mon petit appartement du boulevard Saint-Michel où aucun homme autre que lui n'a jamais pénétré.

« C'est là que je reçois mon enfant, que je me retrempe le cœur, que j'écrase toutes les pensées mauvaises germant dans mon cerveau enfiévré.

— Oui, je comprends : tu es telle-

ment connue maintenant du Tout-Paris mondain que tu aurais honte de recevoir Daniel ici.

« Mais, malgré tout, prends garde : ton fils pourrait bien apprendre un jour ce que tu t'efforces de lui cacher !

— Est-ce pour me dire toutes ces choses que tu es venue ? fit Morgane irritée.

— Tu m'as écrit de venir, disant que tu avais à me parler tout de suite... et je suis accourue. D'ailleurs, si tu ne m'avais pas écrit, je serais venue quand même ; j'ai une nouvelle à t'apprendre.

Morgane tressaillit et devint pâle.

— Une nouvelle ? fit-elle.

— Oui, Daniel est à Paris en ce moment.

Eperdue, Morgane se laissa tomber sur un divan bas, la tête dans les mains.

Alors, un lourd silence se fit dans ce petit salon où les deux soeurs se trouvaient face à face.

Là, dans ce nid d'amour, Morgane avait réuni des meubles précieux d'anciennes et remarquables tentures, des objets du plus grand prix et portant tous des signatures d'artistes connus.

Morgane avait dépensé une centaine de mille francs pour organiser cette luxueuse installation, bien que, ruinée déjà à la mort d'Antoine de Presles, elle fût loin de posséder les ressources nécessaires.

(A suivre au prochain numéro)

LE VENDEUR ...

[Suite de la page 8]

chandise déjà vendue, c'est-à-dire des articles dont le client ressent soudain le besoin ou auxquels il songeait déjà depuis un certain temps sans toutefois penser à se les procurer au moment de ses courses aux magasins. Point n'est donc besoin d'un commis — de plus, la machine n'a pas à s'absenter pour le « lunch » ou pour fumer, ne fait pas attendre le client, ne le contredit jamais.

Depuis 1946, la vente de ces appareils a augmenté de 100% alors que les autres ventes au détail ont enregistré une hausse ne dépassant pas 50%. Les automates ne distribuent encore que 25 articles de façon courante et sur une grande échelle. La création de nouveaux produits et l'application de nouvelles techniques de vente donneront bientôt à ce commerce un essor considérable.

On trouve aujourd'hui des « automates » équipés pour faire la monnaie de pièces de 25 cents ; des machines à breuvages chauds et froids ; à café, qui vous servent votre café avec ou sans sucre et crème. Vous désirez lessiver et sécher votre linge ? Insérez une pièce de monnaie et le tour est joué. Ici, votre argent mettra un rasoir électrique en marche — ailleurs, il vous fera bénéficier d'un traitement « lampe de soleil ». Dans certaines villes américaines et aux aéroports du Canada on pourra ainsi s'assurer les bénéfices d'une police contre les accidents.

Dans cet âge de la machine, — des engins à réaction, des vitesses excessives, — l'avenir des distributeurs automatiques s'annonce extrêmement brillant car, une fois la période d'adaptation révolue, tous les articles, peu importe leur genre, pourront être vendus automatiquement y compris des marchandises maintenant prohibitives, à cause de leur format trop volumineux.

RICHARD WILSON.

LES VINGT-CINQ (25) GAGNANTS DES MOTS CROISÉS

Le Samedi du 25 juin 1955 (Problème No 1226)

Mme Suzanne Auger,
117, rue Ramezay, Sorel, P. Q.

R. Beauregard,
7065, rue Papineau, Montréal 35.

M. Jos. Irénée Bilodeau,
8208, rue St-Gérard, Montréal.

M. Hermas Bonneau,
35, rue Bagot, Bagotville, P. Q.

M. Geo. L. Brière,
6815, rue St-Denis, Montréal.

M. Bill Careau,
5178, 18ème Avenue, Rosemont, Montréal.

Mme Thérèse Cloutier,
7050, rue Christophe-Colomb, Montréal.

Mme Thérèse DesLauriers,
536, rue Chatham, Montréal.

Mme W. Dubé,
4551, rue Marquette, Montréal 34.

Mme Edgar Fortin,
C. P. 111, Beauceville Est, P. Q.

Mme Donat Gauthier,
660, Avenue Paquin, C. P. 895,
Lachute, P. Q.

Mlle Micheline Gros-Louis,
117, rue Aberdeen, Québec 6, P. Q.

Mlle Louise Guyon,
Lac Gélinas, Co. Terrebonne, P. Q.

Mme André Huot,
289, 10ème Rue, Charny, Co. Lévis, P. Q.

M. Robert Laforge,
324, rue Celanese, Drummondville, P. Q.

M. Roger Lahaie,
Apt. 2, 7250 Avenue Querbes, Montréal.

Mme Georges Martin,
5, rue St-Augustin, Lévis, P. Q.

M. Henri McKenzie,
6334, rue Châteaubriand, Montréal.

Mme Alp. Mérieau,
42, 10ème Avenue (Boîte 746),
St-Eustache-sur-le-Lac, P. Q.

M. Irénée Paré,
1050 Boulevard Nobert,
Ville Jacques-Cartier, P. Q.

Mrs. Laurette Rheault,
706, Victoria Avenue, Windsor, Ont.

Mme Gérard Sauvé,
568, rue Sydney, B. P. 506, Lachute, P. Q.

J. R. Sénécal,
2049 est, rue Laurier, Montréal.

Mme A. Vanasse,
337, rue Frontenac, Drummondville, P. Q.

Mme Dollard Villeneuve,
9-B, rue du Cap, (C. P. 226),
Bagotville, P. Q.

Solution du problème No 1226

G	O	U	V	E	R	N	A	I	L	S	A	N	S
R	U	T	R	O	U	I	R	D	I	N	E	E	
O	R	A	R	S	I	N	R	E	N	T	E		
S	B	R	E	S	T	K	A	N	C	E	C		
D	R	A	M	E	S	E	C	T	E	A	I		
K	E	D	E	S	E	N	E	R	E	V	E		
E	T	E	N	O	R	M	E	P	E	L	E	S	
V	A	L	E	T	S	O	P	E	S	A	N	T	
E	L	U	E	S	P	U	R	I	N	M	U	E	
N	E	E	R	E	O	L	E	T	E	E	R		
U	R	N	I	L	L	E	T	A	G	O	T		
E	S	E	L	L	E	C	A	G	O	T			
A	I	G	L	E	C	A	N	O	N	D	O		
R	I	V	E	E	F	R	E	I	N	G	O	R	
E	L	A	M	M	A	I	N	T	E	N	A	N	T

Les Mots Croisés du Samedi

QUINZE JEUX DE CARTES PAR SEMAINE

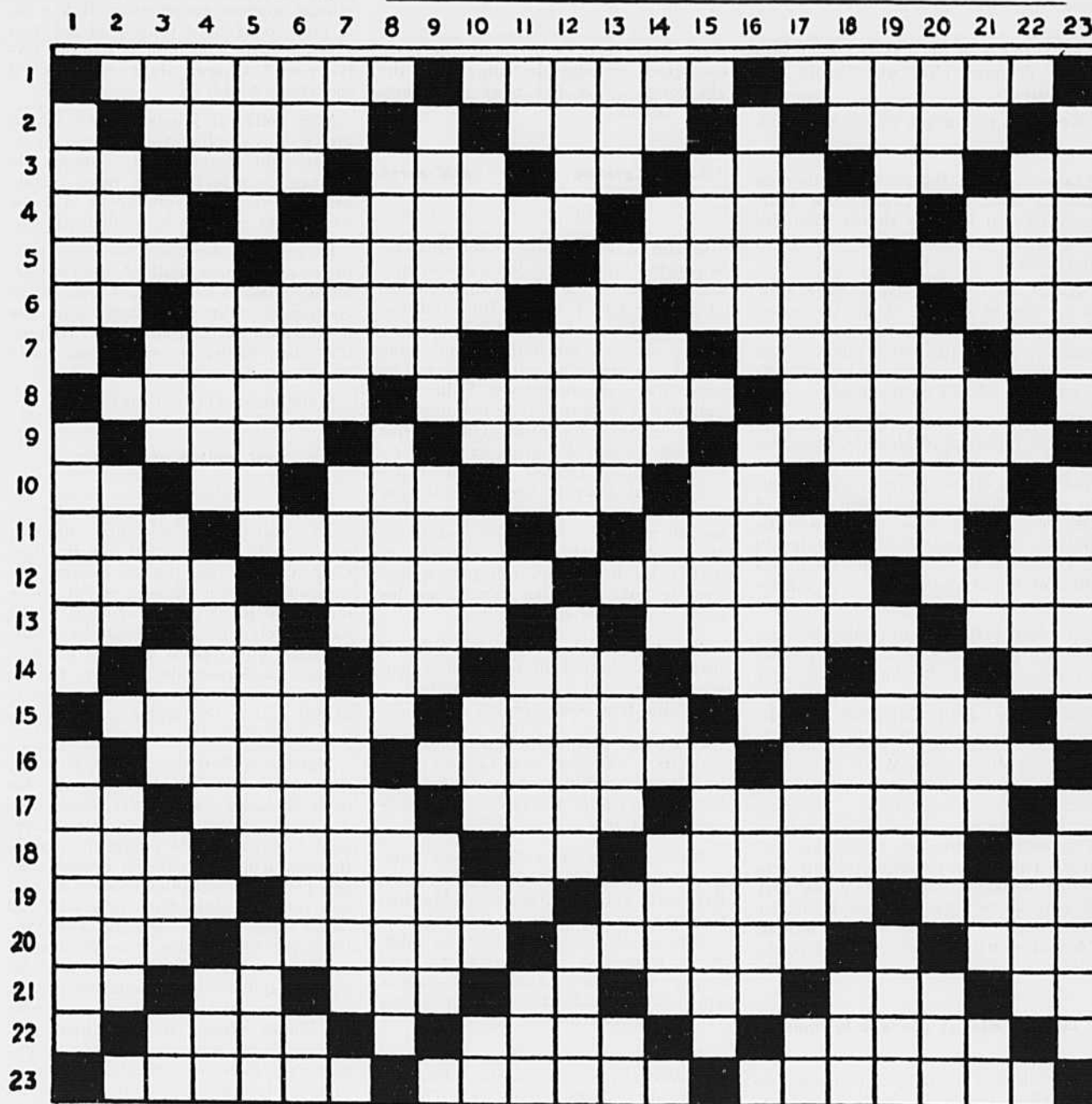
HORIZONTALEMENT

- 1—Déterminé, réel. — Subdivision d'un arrondissement. — Coiffure en forme de capuchon.
- 2—Fermier, métayer. — Genre de buxacées renfermant des arbustes toujours verts. — Chacune des déesses de la Fable.
- 3—Symbole chimique de l'aluminium. — Qui n'a point d'éclat. — Semblable. — Première conjugaison. — Mouvement de l'homme. — Symbole chimique du cérium. — A moi.
- 4—Nouveau. — Désavouer. — Mouvement désordonné de l'âme offensée. — Funeste.
- 5—Tuyau cylindrique. — Oiseaux gallinacés de l'Amérique. — Grain réduit en poudre. — Chef d'une suite de descendants.
- 6—Deuxième conjugaison. — Autorité, puissance. — Fleuve d'Italie. — Démonstratif. — Ordre des cérémonies religieuses.
- 7—Dépression au-dessus des yeux des chevaux. — Dieu de la mythologie grecque. — Bagatelles. — Conjonction copulative.
- 8—Jeune. — Pièce d'un tuyau de fontaine qui sert à retenir l'eau. — Bref.
- 9—Liquide nourricier. — Coup de dés qui amène deux as, au trictac. — Jeter une vive lumière.
- 10—Carte à jouer. — Ile de l'Atlantique. — Rivière de Suisse. — Louanges. — Parcouru des yeux. — Songe.
- 11—Titre anglais. — Boire d'un trait. — Chef-lieu de canton (Cher). — Dans la gamme. — Nom du Boudha, en Chine.
- 12—Choc. — Sert à faire le vin. — Disgrâce, accident fâcheux. — Attention.
- 13—Pronom indéfini. — En cet endroit. — Extrémité supérieure du corps. — Panneaux de verre. — Sans surcharge.
- 14—Mère d'Isaac. — Note. — Peigne qui garnit le métier de tisserand. — Saison. — Le meilleur en son genre. — Route Rurale.
- 15—Grand coussin qui sert à garnir un lit. — Genre d'insectes coléoptères vésicants. — Averse soudaine.
- 16—Rapporter textuellement. — Ouvrière d'une fabrique de papier. — De couleur brun-rouge.
- 17—Lui. — Rivière de France. — Monnaie du Portugal. — Assemblage de maisons, moins considérable qu'une ville.
- 18—Petite étendue d'eau. — Attentions qu'on apporte à une chose. — Lui. — Triste, plaintive. — Pronom.
- 19—Emotion. — Nom donné à Jacob. — Genre de caryophyllacées, très répandues en France. — Exprime l'universalité des parties.
- 20—Grand fleuve de l'Afrique. — Tromperie. — Partie extérieure du pain. — Démonstratif.
- 21—La chose dont on parle. — Dans la gamme. — Créée. — Lac du Soudan. — Venus au monde. — Genre d'oiseaux grimpeurs. — Première conjugaison.
- 22—Retrait d'une côte maritime qui offre un abri aux vaisseaux. — Organe de forme cylindrique. — Tranche de pain grillée.
- 23—Donner un coup de pied. — Siège principal. — Personne qui subit une opération.

VERTICALEMENT

- 1—Figure burlesque de carton. — De la Gascogne. — Absence de bruit.
- 2—D'eux. — Une des collines de Jérusalem. — Sorte de requin.

DECOUPEZ ICI



Les réponses doivent nous parvenir avant le 16 juillet 1955.

Problème No 1229

Nom

Ville

Adresse

Province

ADRESSEZ VOS REPONSES : LES MOTS CROISES, LE SAMEDI, 975, RUE DE BULLION, MONTREAL, 18, QUE.

DECOUPEZ ICI

- 3—Particule du dialecte provençal. — Fleuve de Russie. — Possessif. — Petit ruisseau. — Espèce de poche. — Cou. — L'Eridan des Anciens.
- 4—Substantif. — Etonner. — Petit banc plat. — Bien qu'une femme apporte en mariage.
- 5—Tribu écossaise. — Fruits à noyaux. — Os de certains poissons. — Vigoureux.
- 6—Gaz stomacal. — Quantité de trame qui est déroulée par la navette du tisserand. — Altesse Royale. — Outil pour aléser. — Equerre.
- 7—Dans. — Assujettie à demeure. — Averse soudaine. — Celui qui exerce un métier manuel à son compte.
- 8—Voix d'homme la plus élevée. — Echelons. — Grandes sillons.
- 9—Demander l'aumône. — Mets entamés. — Marquis fameux par ses romans (1740-1814).
- 10—Attacher. — Fleuve. — D'un verbe gai. — Grande étendue d'eau salée. — Voyelles jumelles. — Préfixe.
- 11—Préfixe d'abstraction. — En les. — Deuxième fils d'Adam et d'Eve. — Retour à l'activité. — Particule négative.
- 12—Nuancer. — Geôle. — Astre central, lumineux. — Ce que coûte une chose.
- 13—Art de lancer avec une arme. — Harpons pour le poisson. — Préposition qui marque la situation d'une chose. — Symbole chimique du strontium. — Première conjugaison.
- 14—Bon pour les chiens. — Cela. — Manche, au tennis. — Unité monétaire bulgare. — En les. — Disciple de Platon.
- 15—Cochon. — Chef-lieu de canton (Corse). — Changer d'opinion.
- 16—Espace plan ménagé au niveau de chaque étage. — Petit vase à goulot. — Très petites îles.
- 17—Chemin étroit. — Manière d'aller. — Poinçon. — Nom du soleil, chez les Egyptiens.
- 18—Avant-midi. — S'opposer à l'effet prochain d'une action. — Pronom. — Genre de castanéacées. — Marmite de cuisine.
- 19—Genre d'insectes diptères, sans ailes. — Gonfler en remplissant d'air. — Septième jour de la semaine chez les Juifs. — Gamin de Paris.
- 20—Affaibli. — Recueil de pièces latines. — Variété de lilas. — Compagnie, (abr.).
- 21—Démonstratif. — Etendue d'eau. — Créée. — Pronom indéfini. — Une syllabe de trépas. — Oui. — Dans.
- 22—Mère du Christ. — Arrogant. — Peur subite.
- 23—Chacune des aubes d'une roue de moulin. — Petite horloge portative. — Chacun des caractères de l'alphabet.

Voyez la solution et les noms des 25 gagnants
des mots croisés en page précédente.

MARTINE CAROL, FEMME... [Suite de la page 5]

Si, à une époque, j'ai fait beaucoup parler de moi, c'est que j'étais très malheureuse.

Tout cela ne compte plus maintenant. Il n'y a que Christian. Le reste...

Le reste, ce ne fut d'ailleurs que mon mariage avec Steve Crane! une belle aventure qui a eu le destin final des couples internationaux, la séparation inévitable.

Avant cela, on m'avait prêté plusieurs fiancés comme Orson Welles ou Barnum Junior. Ce ne fut pas toujours vrai. Et je ne fus amoureuse qu'une fois d'un acteur. C'était de la folie! Et le tout, des péchés de jeunesse!

Pour en revenir à Christian, mon mari, je l'apprécie également beaucoup dans le travail. Il crée une ambiance époustouflante au studio. Il ne se met jamais en colère, garde toujours son calme et « dirige » merveilleusement sans « indiquer ». Avec moi, il est très exigeant et j'aime ça. Il veut obtenir un maximum et ne me passe rien pour y arriver.

Je dois préciser que nous sommes d'accord pour nous faire des infidélités professionnelles! Je l'ai prouvé, moi, en tournant l'an dernier « Secrets d'Alcôve » avec Jean Delannoy, et « La Pensionnaire » avec Alberto Lattuada.

Devant Monsieur le Maire, nous nous sommes promis « assistance et fidélité » mais je suis bien décidée à... tromper Christian dans le travail. Il y a notamment deux metteurs en scène avec lesquels j'aimerais particulièrement travailler dans l'avenir. C'est, d'une part, Marcel Carné (avec lequel je fis un film demeuré inachevé: « La Fleur de l'Age ») et d'autre part, Henri-Georges Clouzot... bien entendu!

Lune de miel et pêche à la ligne!

Confidentiellement, je mène une vie impossible depuis... que tout va bien! Trois mois et demi de tournage pour « Madame Du Barry » avec des journées de dix heures de présence au studio... Et puis, les essayages, les reportages, les émissions de radio, les galas publics... Et puis, le courrier qui occupe deux jours de la semaine avec la secrétaire... Et puis, les dîners, les voyages-éclair pour les présentations, les festivals...

Mais je suis trop heureuse pour me plaindre.

D'ailleurs, actuellement, je nage dans le bonheur car Christian et moi venons de passer un vrai mois de vacances. Il y a trois ans que nous en rêvions l'un et l'autre. Nous avons joint l'utile à l'agréable, d'abord en nous mariant sans tambour ni trompette, ensuite en installant notre nouvelle maison « La Ferme Saint-Jean » à Grasse. C'est une propriété de trois hectares et demi avec un immense potager, des vignes, des oliviers, des orangers, des citronniers... Il y a même une piscine, ce qui nous évite de devoir « descendre » à Cannes ou sur une plage.

En cas de « coup dur » (je suis prévoyante) ce sera pour moi une maison de rapport dont je pourrai vivre. J'y installe par ailleurs papa et maman à demeure.

Notre « Lune de Miel » n'a donc pas été spectaculaire. Nous avons fait du jardinage. C'est un sport que Christian et moi adorons. Notre autre passion commune, c'est... la pêche à la ligne! Les parties de pêche nous font nous

lever à six heures du matin et nous emportons du pain, du saucisson et du vin rouge... Le Roi n'est pas, alors, notre cousin!

"Oui, « Caroline Chérie » m'a porté bonheur."

Quand je fais le point de ma carrière, je constate que tout a changé pour moi dès l'annonce de la réalisation de « Caroline Chérie ». Ce fut confirmé par la sortie du film... L'opinion publique changea du tout au tout pour moi. Le courrier se mit à affluer. Les propositions se succédèrent. Enfin, l'estime des gens de métier se manifesta... Il n'y eut que quelques critiques, qui se sont avérées l'expression de mauvais prophètes. Depuis, je ne m'en inquiète plus pour la bonne raison que Christian m'a appris à ne « plus lire les journaux »! J'écoute les conseils de ceux qui sont objectifs et sincères, et je tire les leçons des critiques quand c'est le public qui les formule ou les gens compétents du métier...

Avant « Caroline Chérie » j'avais surtout tourné des films qui m'avaient appris « ce qu'il ne faut pas faire »... C'est une très bonne école!

Je n'avais eu que quelques moments heureux: « Ferme aux Loups » mon tout premier film, « Les Amants de Vérone » d'André Cayatte, le film inachevé de Carné...

Ma rencontre avec Cécil Saint-Laurent fut un tournant. Il m'envoya son livre avec cette dédicace: « A Martine, Caroline en chair et en os! » Il y en a comme ça des rencontres capitales. Ainsi, avec « La Du Barry », ma rencontre avec Henri Jeanson m'apporta, grâce à ses dialogues, mes premières vraies joies artistiques totales.

J'ai toujours essayé d'apprendre, sans en avoir l'air... Déjà, lors de mon stage chez Gaston Baty au Théâtre Montparnasse, j'ai subi un sérieux « dégrossissage » en jouant les classiques. Un peu plus tard aussi, quand j'ai joué « La Route au Tabac » au Théâtre de la Renaissance. Tout me fut enseignement en somme.

Un autre « moment » de ma carrière, ce fut le temps où je fus appelée à Hollywood par Howard Hughes et la R.K.O. Les propositions étaient alléchantes. Et j'ai longtemps hésité. A Hollywood, j'avais une maison et l'assurance du lancement devant me conduire à la carrière uniforme des stars d'Outre-Atlantique. En France, tout n'était qu'incertitude. Mais, du côté de Paris, il me restait un bien précieux: L'Espoir!

Je me félicite aujourd'hui d'être revenue.

"J'adore ma belle-mère!"

Encore une confidence: je m'amuse beaucoup de la situation nouvelle qu'a créée mon évolution...

Mes vrais amis n'ont pas changé!

Mais ceux qui étaient les premiers à ne rien me pardonner jadis sont aujourd'hui mes plus grands supporters.

Que mes vrais amis se rassurent: j'ai une excellente mémoire et si je fais « celle qui y croit », je n'en pense pas moins.

Ce qui me rend un peu triste, c'est de

constater que plus on monte dans ce métier, moins on peut avoir d'amitiés sincères... Personnellement, moi, je ne jalouse aucune comédienne. Il y a de la place pour nous toutes, tel est mon raisonnement. Pourquoi se démolir entre nous? Chacun dans ce métier a son style. Alors...

Mais voilà: la jalousie existe. On en arrive à ne plus voir personne en dehors du travail car, lorsque la Chance favorise l'une de nous, certaines comédiennes s'emploient à nous détruire et ne nous le pardonnent pas.

Et je veux terminer sur une note heureuse en vous confiant que j'ai toutes les chances car j'ai une belle-mère charmante! C'est ma grande amie que la maman de Christian. Je l'adore! C'est bon signe, je pense, pour notre vie conjugale qui commence...

Maintenant, j'ai tout dit!

Leur maison provençale

Leur propriété de « La Ferme Saint-Jean », achetée en décembre dernier, n'a été à leur disposition que fin juin. C'est une de ces belles maisons de campagne provençales — et l'on murmure que le peintre Fragonard y venait parfois chercher l'inspiration. Modernisée, elle répond à toutes les exigences modernes de confort comme d'agrément. Par surcroît, elle possède le rare mérite d'assurer à ses occupants une totale intimité.

Martine et Christian vivent, plus que dans leur agréable demeure, sur les deux terrasses superposées, ombragées d'oliviers, d'orangers, de citronniers pour la première, de plaqueminières, de figuiers, d'oliviers pour la seconde. Un peu partout d'agréables chaises-longues aux couleurs vives. Une table en métal laqué blanc que protège une tente violette qui s'harmonise avec les touffes de lavande. Sur le mur, surveillant les oiseaux qui chantent dans les arbres, sommeille le chat de la maison. A côté des jarres pleines de géraniums, des portes-verres sont piqués dans le gazon. Pour faire une citronnade, rien de plus facile: on cueille un citron, on prend de l'eau fraîche à la source qui murmure à côté, et recette maison, on ajoute le jus d'une orange.

Déjà, les époux font des projets: avec les olives, on obtiendra bien dans les 100 litres d'huile cette année. Les oranges amères feront merveille pour la marmelade d'orange des petits déjeuners. L'an prochain, ils auront un bateau qui aura Golfe Juan comme port d'attache, et l'on parle déjà des bouillabaisse que l'on pourra faire avec les produits de pêches miraculeuses. Une belle piscine offrira la fraîcheur de ses eaux sur cette autre terrasse et elle sera en faïence bleue.

« La Ferme Saint-Jean » comporte en tout 5 hectares qui dévalent jusqu'au bas de la colline. La limite en est une voie ferrée désaffectée, où passait autrefois un poussif petit train départemental. Plus loin, des champs de jasmins et de roses.

Christian-Jaque souhaite pouvoir tourner à nouveau sur cette Côte d'Azur qu'il connaît si bien. N'est-ce pas là qu'il fit un film se passant en Chine: « Les Pirates du Rail », un autre situé au Sud Marocain: « Un de la Légion » ou encore se déroulant au Mexique: « Ernest le Rebelle », ou en Ile-de-France comme « Fanfan - la Tulipe »?... Le monde réuni en cent kilomètres carrés! Que me faut-il de plus », me dit-il.

Il se fait tard. Prenons congé. Tous nos vœux à ce couple qui a su trouver le bonheur et qui sait l'apprécier dans le calme et l'intimité.

LE SURVENANT

[Suite de la page 9]

Survenant — Comment penses-tu que les îles sont formées, la p'tite mère, sinon par des morceaux de terre qui se sont détachés de la terre ferme puis qui ont pris racine parmi les eaux?

Phonsine — Tu pourras te vanter de nous avoir fait travailler d'tête, toi.

Survenant — Changements de mets... (Rire)

Angéline — On réfléchit pas assez à tout ce qui nous entoure.

Phonsine — Une île coupée en deux, si ça du bon sens. Que ça nous arrive jamais dans nos îles, parce que j'abandonne le Chenail du Moine.

Amable — Quoi! ça serait pas pire que le bateau coupé en deux que le Survenant devait peindre sur tes portes d'armoires. (Rire)

Survenant — Ah! nè-veur-magne! Mieux que ça, quand le mari va chercher des provisions au havre le plus rapproché et qu'il ne peut revenir le même soir, c'est sa femme qui monte dans le phare pour l'allumer.

Angéline — Mais c'est une sainte, c'te femme-là!

Phonsine — Elle est plus brave que moi, j'vous le cache pas. Puis elle couche toute seule sur l'île?

Survenant — Il y a moins de danger à être seul parfois que parmi le monde.

Amable — Vouloir, j'pourrais vous conter ben mieux que ça. Puis, c'est la vérité.

Survenant — Il n'est pas insultant, non? Comme si je venais de mentir à pleine bouche.

Amable — Pour croire ton histoire, il faudrait que Ludgère vînt me dire que c'est vrai. (Avec admiration) Lui, il en a vu du pays! Lui, il a navigué à l'eau salée!

Survenant — (Grand rire) Et tu penses qu'il est le seul?

SCENE II

Amable, Phonsine, Le Survenant, Ludgère

(A l'île de Grâce, chez les Aubuchon)

Phonsine — Faut qu'on t'aime, Ludgère!

Amable — Ouais. Une autre fois, tu choisiras mieux ton temps pour faire baptiser, hein? (Rire)

Ludgère — A vous entendre, on dirait que vous avez manqué de périr.

Phonsine — Plus raser que ça, ça y était!

Amable — Une chance qu'on avait un beau conteux d'chimères tout le long du voyage, le temps nous a paru moins long.

Survenant — Amable me dit que t'as déjà navigué au loin, Ludgère?

Ludgère — En effet! mais faut pas me parler de c'temps-là. (Avec regret) C'est fini, à c'theure. J'me contente de ramer à l'eau douce.

Survenant — Amable riait de moi parce que je parlais d'une île où les habitants sont isolés pendant une grosse moitié de l'année. Dis-leur donc que j'ai raison.

Ludgère — Ben sûr que t'as raison. Survenant — Connais-tu l'île qu'ils appellent: God's Forsaken Island, près de Shag Harbour?

Ludgère — J'me suis jamais adonné à aller là, mais j'en connais comme tu dis.

Phonsine — D'abord que c'est de même, réparation d'honneur, Survenant (Se tournant) Angéline! Ce que le Survenant nous contait, dans la cariole... Mais où c'est qu'elle est rendue, Angéline?

Ludgère — Demande-toi le pas. Elle est avec la mère comme de raison.

Phonsine — Allons vite les retrouver!

SCENE III

Les mêmes, Marie-Amanda.

(Dans la chambre de Marie-Amanda)

Phonsine (étonnée). Non, mais elle est pas à battre. Assise dans la berçante pour accueillir les gens du compérage.

Amable — Quoi! on est tous vailants de même, nous autres, les Beauchemin. (Angéline regarde furtivement le Survenant qui masque mal son envie de rire) Pas besoin de rire, Survenant.

Marie-Amanda — J'tattendais, ma Phonsine, pour donner un nom à ta filleule. Y en a-t'y un que t'aimerais mieux que les autres?

Phonsine — Appelle-la pas comme sa marraine en tout cas. Alphonsine, ça sonne assez comme dans l'ancien temps.

Marie-Amanda — Toi, Amable, t'as pas pensé à un nom?

Amable — Y aurait ben Amabilis, en l'honneur de son parrain.

Survenant (moqueur) — Ça te prendrait trop de temps pour l'appeler. (Rire)

Angéline — Le père devrait en avoir un tout paré?

Ludgère — J'avais pensé à... Catherine, mais Marie-Amanda veut pas en entendre parler.

Marie-Amanda — Pour que tout à chacun l'appelle Catherinette, non!

Amable — Si Marie-Amanda veut pas, ça vient d's'éteindre!

Marie-Amanda — Elle est toujours pas pour s'en aller au baptême sans qu'on lui aye trouvé un nom.

Phonsine (s'approchant du ber) — Cher trésor! J'ai bonne envie d'la prendre tout de suite dans mes bras.

Marie-Amanda — Fais-moi un coup semblable. Elle est tranquille. Laisse-la dormir. Elle a tout un voyage à entreprendre.

Survenant — Pourquoi pas l'appeler... Angèle? Angèle, un nom plutôt rare.

Phonsine — Angèle! C'est pas un nom qu'on trouve à toutes les portes.

Marie-Amanda — Quant à moi, le nom me paraît beau. Si Ludgère est d'adon.

Ludgère (taquin) — Comme si tout ce que tu fais est pas ben faite!

Survenant — Mais la porteuze n'a pas ouvert la bouche dans tout ceci. Elle devrait avoir son mot à dire.

Angéline — Non, non, pas la porteuze. Tout ce que je dois faire, c'est de porter la p'tite Angèle.

Amable — Tu vois, Angéline. Tu l'as baptisée Angèle.

Phonsine — De même, elle s'appellera Angèle?

Marie-Amanda — C'est bon. Puisque tout le monde est d'accord, ce sera... Angèle. (Tous sortent de la chambre, sauf Angéline qui reste auprès de Marie-Amanda)

Angéline (timidement mais avec ardeur) — D'après ton idée, Marie-Amanda, le Survenant a-t'y pensé à moi en voulant donner ce nom-là à ta petite?

Marie-Amanda — Pauvre Angéline, à qui c'est qu'il aurait pu penser, à part de toi?

Angéline (pensive) — Ça serait ben à souhaiter...

Marie-Amanda — J'en vois pas d'autre que toi.

Angéline — Des fois...

Marie-Amanda — Rends-toi donc pas malheureuse avant le temps. Puis va vite t'appareiller. Celle qui doit prendre la petite pour la ramener de Sainte-Anne, après le baptême, est arrivée. Je l'entends.

SCENE IV

Didace, le Survenant.

(La scène se passe le même soir, chez le père Didace)

Didace — Déparles-tu, toi, grand-dieu-des-routes?

Survenant (Rire) — Quoi! est-ce que je parlais tout haut?

Didace — Seulement. T'es là qui marmottes, de temps en temps en français, de temps en temps en anglais, comme ça vient. Te contes-tu des contes?

Survenant — Parfois, ça m'arrive. (Lentement) Mais tantôt, je pense que je voyageais en esprit.

Didace — T'as pas assez de voyager en personne, faut que tu voyages en esprit?

Survenant — En personne!

Didace — Voyager, voyager, y a toujours des limites. T'as pas été à l'Île de Grâce après-midi?

Survenant (amusé) — Si vous appelez ça un voyage...

Didace — Puis quant à te conter des histoires, tu ferais aussi ben de me les conter par la même occasion. Au moins ça m'porterait profit.

Survenant — Choquez-vous pas, père Didace.

Didace — Y a d'quoi mortifier j'sais pas qui. J't'envoie à l'Île de Grâce pensant que tu me rapporterais des nouvelles, au lieu de ça, tu t'enfermes dans ta cotille, tout renfrogné, tout jonglard.

Survenant — Quel beau portrait! Mais Amable et Phonsine ne vous ont pas raconté leur voyage?

Didace — Tu penses ben que non! C'a été juste si Amable avait la force de s'étirer le cou, pour se plaindre d'avoir été encarcanné toute l'après-midi dans son collet dur.

Survenant — Et Phonsine?

Didace — C'est à peine si elle m'a dit que la p'tite s'appelait Angèle et que tout le monde se portait ben.

Survenant — Pourtant d'habitude, Phonsine est plus parlante. La peur lui aura coupé la façon.

Didace — Comment c'est que t'as trouvé Ludgère?

Survenant — J'l'e connaissais déjà.

Didace — Mais faut voir un homme chez eux, dans son entourage, pour le connaître comme il faut.

Survenant — Je l'ai trouvé bien de mon goût.

Didace — L'contraire m'aurait ben étonné. Un homme tranquille qui parle pas pour rien dire. Un homme reposant, qui laisse jamais rien de pas fini.

Survenant (moqueur) — Quelqu'un dans mon genre!

Didace — D'l'eau dormante, vous deux! Y a rien de pire. (Rire) A qui c'est que la p'tite veut ressembler?

Survenant — J'vous assure bien, père Didace, que les ressemblances, à deux jours, c'est pas... ma hache, comme vous dites parfois.

Didace — C'est vrai qu'à deux jours, elle a à peine formance de monde.

Survenant — Elle s'appelle Angèle. J'ai choisi son nom.

Didace — Angèle. Angèle Aubuchon, ouais!

Survenant — Plus tard, quand je ne serai plus au Chenail du Moine...

Didace — Cesse donc de parler de même. On dirait que t'as toujours l'marché en mains.

Survenant (ironique) — Oui, je suis l'homme des marchandages. (Appuyant) Quand je ne serai plus au pays et lorsque Petite Ange sera disparue, en voyant Angèle, quelqu'un pensera peut-être... à l'un ou l'autre.

Didace (déçu) — Moi qui croyais que t'avais Angéline dans l'idée!

Survenant — Pourquoi, Angéline?

La semaine prochaine:
TRENT-DEUXIEME EPISODE

RIEN DE SÉRIEUX

— C'est épatant! Je viens de croiser un type qui te ressemble.

— J'espère que tu ne lui as pas rendu les dix dollars que je t'ai prêtés l'autre jour?

— Vous me quittez pour aller vous placer dans une maison d'aliénés! Vous avez donc des aptitudes?

— Je pense bien, madame: je fus internée cinq ans!

— Ce n'est pas une raison! Prétendre que votre femme était votre unique chagrin pour la jeter à l'eau.

— J'ai voulu noyer mon chagrin.

Un maître d'hôtel, grand enthousiaste de Pasteur, expliquait les récentes expériences faites au célèbre Institut:

— Sont-elles infaillibles? demanda un client sceptique.

— Absolument infaillibles. Tenez, ce lapin que vous mangez, il a été enragé trois fois.

Un abonné entre dans un bureau de poste pour fixer par télégramme un rendez-vous à son ami M. Durand, «rue La Fontaine». Après avoir lu la teneur de la dépêche à envoyer, l'employé bienveillant conseille:

— Ecrivez donc: «Lafontaine». Cela parviendra tout de même et vous ne paierez qu'un mot.

— J'ai renvoyé la bonne; avec cette fille, impossible d'avoir le dernier mot.

— Alors, prends une ancienne demoiselle des téléphones, elle ne répondra pas!

Au cours d'un procès en diffamation, en Autriche, le plaignant s'est présenté à la barre avec son perroquet sur l'épaule.

— Vous auriez pu laisser cet oiseau chez vous, lui fit remarquer le Président.

— Mais non, monsieur le Président, répliqua le plaignant, c'est mon meilleur témoin!

— Comment, votre meilleur témoin?

— Certainement. Il a appris toutes les injures dont m'abreuve mon voisin depuis dix ans, et va vous les répéter!

Un petit garçon tombe à l'eau. Un passant plonge et le ramène au sol.

Mais déjà le père de l'enfant s'est élancé vers le sauveteur:

— C'est vous, monsieur, qui avez tiré mon fils de l'eau?

— Oui!

— Et sa casquette? Qu'en avez-vous fait?

— Puisque tu n'es pas venu assister à mon mariage, tu aurais pu m'envoyer tes regrets.

— Pourquoi? Pour augmenter les tiens?

Le Président. — Accusé, vous avez volé, à l'étalage, un melon que vous emportiez sous votre bras.

L'accusé. — Je ne l'emportais pas: c'est lui qui me donnait le bras.

— Ah! là là, si j'avais pu penser que tu étais aussi bête, je ne me serais jamais marié avec toi.

— Ça, tu aurais dû le penser le jour où j'ai demandé ta main...

LA VIE COURANTE...

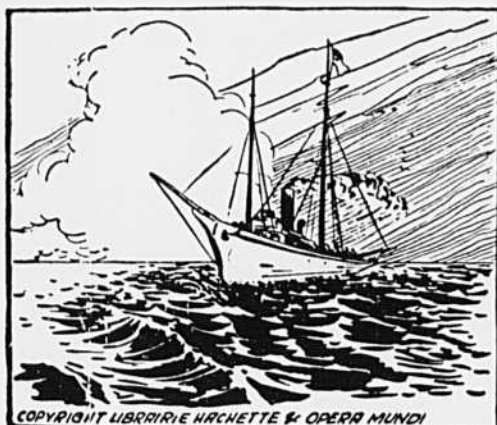


— C'est d'ta faute — tu l'as mariée!

LES ENFANTS DU CAPITAINE GRANT

par JULES VERNE

CONTE ILLUSTRE DU "SAMEDI" — PREMIER EPISODE



Le 26 juillet 1864, par une forte brise nord-est, un magnifique yacht évolue sur les flots du canal du Nord, à proximité de l'Angleterre. Il s'agit du *Duncan*, appartenant au riche lord Edward Glenarvan qui vient d'effectuer une croisière, et regagne son port d'attache. Le pavillon anglais flotte fièrement à l'extrémité du grand mât. — Sur le pont, lord Glenarvan et sa charmante jeune femme, lady Helena, prennent le frais, en devisant avec le major Mac Nabbs, cousin de lord Edward. La côte d'Angleterre est en vue, et, dans deux heures à peine, les passagers retrouveront la terre ferme. Le major scrute la mer à l'aide d'une longue-vue, lorsque soudain... — ...il pousse une exclamation en

désignant un objet sombre en forme de fuseau, qui apparaît et disparaît au milieu des vagues. Lord Edward regarde à son tour, et parvient à déterminer qu'il s'agit d'un poisson de grande taille, sur l'espèce duquel il se perd en conjectures. Lady Helena suggère que le capitaine John Mangles soit consulté. — Sur la dunette, la présence de l'étrange animal n'est pas passée inaperçue. John Mangles, habitué aux choses de la mer, a tout de suite reconnu un requin de grande taille, d'une espèce rare en ces parages, et propose à lord Edward, d'ententer la capture. Ce sera une bonne occasion de débarrasser la mer d'un de ses plus dangereux habitants.



A bord du *Duncan*, le yacht de lord Edward Glenarvan, le capitaine John Mangles donne l'ordre à quelques hommes de l'équipage de tenter la capture d'un requin qui s'ébat à quelque distance du bateau. Aussitôt, les marins fixent un bout de lard sur un énorme hameçon, amarré à un filin d'acier, et jettent l'appât à la mer. — Attiré par l'odeur, le requin s'approche du navire, et, de la dunette, les passagers peuvent observer sa sinistre silhouette évoluer entre deux eaux. Tout à coup, le fil se tend comme une corde de piano, et les hommes poussent des cris de triomphe. Le squal est pris! — Il est pris, mais il n'est pas encore

vaincu. Fou de rage et de douleur, le monstre tente vainement de se débarrasser de l'acier qui mord dans sa gueule. Il fait hors de l'eau des sauts gigantesques, et retombe dans un jaillissement d'écume. A l'aide d'un treuil, les marins ramènent le fil. — Au bout d'un quart d'heure de lutte, l'animal, épuisé, se laisse enfin capturer. Son énorme masse luisante élevée au-dessus de la mer par un mât de charge, se balance un instant dans l'air, avant de retomber sur le pont. Là, il distribue encore des coups de queue, dont il faut se méfier.



Le requin, pêché par les marins du *Duncan*, se débat encore sur le pont comme un beau diable, jusqu'à ce qu'un homme lui assène un solide coup de hache sur la tête. L'animal cesse alors de se débattre, et lord Edward ainsi que lady Helena et le major Mac Nabbs, peuvent tout à loisir, contempler la terrible dentition du squal. — Selon un usage courant chez les marins, les hommes d'équipage s'apprêtent maintenant à explorer le ventre du monstre. La voracité du requin est telle que l'on découvre parfois dans son estomac les objets les plus inattendus. Toutefois, le spectacle de ce dépeçage est assez répugnant, et lady Helena décide de ne pas y assister. — Tandis qu'en compagnie de lord

Edward et du major, elle regagne le salon du yacht, le maître d'équipage, armé d'un coutelas, fend le requin de bout en bout. Un flot de viscères gluantes se répand sur le pont, dans lequel les hommes fouillent sans aucun dégoût. — Apparemment, le requin n'a pas mangé depuis plusieurs jours, car son estomac est vide à l'exception toutefois d'un objet qui ressemble vaguement à une bouteille incrustée d'algues et de coquillages. Le capitaine John Mangles intervient pour que cette bouteille ne soit pas rejetée à la mer par l'équipage. Peut-être contient-elle un message?... (à suivre dans le prochain numéro)

Le Tour du Monde en 80 jours

CONTE ILLUSTRE DU "SAMEDI" — DIX-SEPTIEME EPISODE



Convaincu qu'il n'a affaire ni à un fou ni à un plaisantin, le marin qui se nomme John Bunsby, accepte de conduire Philéas Fogg et sa protégée Aouda à Shanghai, d'où ils pourront prendre le paquebot pour San Francisco. Son bateau, la Tankadère, est une petite goélette de vingt tonneaux, très bien entretenue, et qui, malgré sa taille, doit parfaitement tenir la mer. — Fix, bouillant d'une rage rentrée, a assisté à la tractation. Une fois de plus, sa proie lui échappe, car Hong-Kong est le dernier endroit où sa qualité de détective de Scotland Yard lui donne le droit d'utiliser le mandat d'arrestation qu'il attend vainement depuis Suez. Prenant un air innocent, il s'approche de Philéas Fogg pour lui rappeler sa présence. — Pour Fogg, Fix n'est qu'un voyageur malheu-

reux comme lui, qui a raté le Carnatic. C'est donc avec courtoisie qu'il propose au détective de profiter de l'occasion, et d'embarquer avec lui sur la Tankadère. Fix accepte avec empressement, car il a décidé de suivre le voleur de la Banque d'Angleterre, ou du moins celui qu'il considère comme tel, jusqu'au bout du monde, si c'est nécessaire. — John Bunsby a besoin d'une heure pour compléter l'approvisionnement de son navire. Pendant ce temps, Philéas Fogg se rend aux bureaux de la police de Hong-Kong, pour signaler la disparition de Passepartout et laisser une somme suffisante pour rapatrier le pauvre garçon si on le retrouve. Puis, à trois heures exactement, les voyageurs reviennent au port pour s'y embarquer sur la Tankadère.



L'équipage de la Tankadère se compose du patron, John Bunsby, et de quatre hommes. Dès leur arrivée à bord, les passagers sont conduits dans leur cabine, de petite dimension, mais fort propre. Fix enrage de profiter ainsi des bontés de celui qu'il voudrait bien pouvoir arrêter, mais il se console, en songeant que l'argent qui a servi à louer la Tankadère appartient à Sa Majesté Britannique. — A trois heures dix minutes, les voiles sont hissées, et la goélette, battant fièrement pavillon anglais, s'éloigne du quai. Philéas Fogg, Aouda et Fix jettent un dernier regard sur le port, afin de voir si Passepartout n'apparaît pas. Le détective se félicite de ne voir personne, car l'arrivée du Parisien aurait donné lieu à une explication difficile. — Quelques instants plus tard, la Tankadère affronte

déjà la grande houle du large et, prenant le vent sous sa brigantine et sa misaine, elle s'élance vers Shanghai où elle ne parviendra qu'après une traversée de huit cents milles. C'est une expédition aventureuse, car, aux premiers jours de novembre, les mers de Chine sont réputées pour leurs terribles tempêtes d'équinoxe. — Heureusement, John Bunsby est un marin remarquable qui connaît tous les caprices de la mer, et Philéas Fogg, dès les premiers milles, peut se rendre compte qu'il n'a pas mal placé son argent. La Tankadère file bon train, et si Bunsby ne réussit pas à l'emmener à temps à Shanghai, personne n'aurait pu réussir à sa place.



Pendant trois jours, la navigation de la Tankadère se poursuit sans incidents notables. Les vents favorables ont poussé la goélette vers son but et John Bunsby commence à penser qu'il parviendra sans difficulté à remplir ses engagements vis-à-vis de Philéas Fogg. Ce dernier ne quitte pas le pont, et Fix lui tient compagnie avec l'espoir que, dans un moment d'abandon, il pourra recueillir une confidence intéressante. Cependant, le dix au lever du jour, alors que le navire vient de couper le Tropique du Cancer et s'engage dans le détroit de Fo-Kien, la mer devient soudains très houleuse. Le vent a beaucoup fraîchi et la goélette est obligée de réduire sa voilure pour ne pas être dématée. Sur la dunette, John Bunsby examine avec attention le baromètre qui accuse une baisse

sensible. — Sa mine soucieuse n'échappe pas à Philéas Fogg qui pressent que le voyage ne se poursuivra pas jusqu'au bout dans les mêmes conditions qu'au départ. Lui aussi a remarqué la brusque dépression du baromètre, et c'est sans aucune surprise qu'il apprend de John Bunsby que la goélette va devoir affronter un typhon, ce fléau des mers de Chine. — La prudence voudrait que l'on gagnât au plus tôt un port de la côte pour s'y réfugier, mais ce serait l'écroulement de tous les projets de Philéas Fogg, car le bateau pour San Francisco quitte Shanghai le lendemain à six heures du soir. Si les passagers acceptent le risque, John Bunsby pense que son bateau a une chance de résister au typhon.

(à suivre dans le prochain numéro)

LES TROIS ACROBATES

CONTE ILLUSTRE DU "SAMEDI" — QUARANTE-NEUVIEME EPISODE



1. Le saut audacieux au-dessus des chevaux sembla un moment vouloir se terminer par une catastrophe mais, en tournant vivement sur lui-même, Ned réussit à établir sa position et tomba sur un cheval. Saisissant la bride, il tira de toutes ses forces jusqu'à ce que les bêtes arrêtent.



2. Comme la voiture s'immobilisait, Silas s'approcha de la porte. Menaçant le Masque Noir de son arme, il lui dit : "Maintenant, rat des prairies, remets-nous notre or... et compte-toi bien chanceux de t'en tirer à si bon compte..."



3. Vaincu, le bandit descendit apportant l'or avec lui. "Vous gagnez", leur dit-il, "vous vous battez comme des lions... mais je saurai vous le faire regretter". — "Tu n'auras pas cette chance", répliqua Ned, "nous t'emmenons en prison".



4. Ayant replacé leur or en sécurité, les quatre compagnons remontèrent à cheval et Ned s'excusant auprès du conducteur lui dit : "Nous regrettons tout cela, mais ce bandit nous avait volés, nous venons de reprendre ce qui nous appartenait".



5. "Est-ce vrai ?" lança le conducteur incrédule, "j'ai déjà entendu cette histoire mais le shérif vous rattrapera bientôt..." A ce moment même, une bande de cowboys apparaissait au sommet d'une colline. Apercevant la voiture immobilisée, entourée de cavaliers, ils crurent à un "hold-up". Saisissant leur fusil, ils partirent au galop.



6. Le bruit de leurs sabots attira l'attention de Silas qui se retourna et lança le cri d'alarme. "Voilà le shérif... il semble nous en vouloir".



7. Un cavalier tira et sa balle siffla aux oreilles de Nippy. Pour envenimer les choses, le conducteur cria : "Des bandits, shérif !" Epouvantés, les trois frères et Silas s'enfuirent au galop.



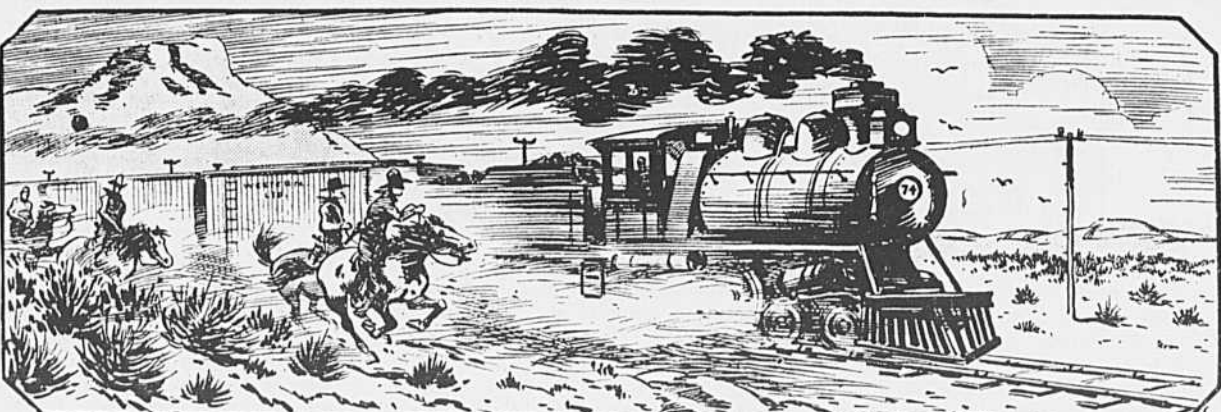
8. Ils avaient compris qu'il aurait été inutile de discuter avec ces hommes de loi. Le conducteur était persuadé qu'il avait été victime d'un hold-up et le Masque Noir aurait inventé tous les mensonges pour rentrer en possession de l'or. Il ne restait qu'une solution : la fuite... difficile en terrain plat.



9. Regardant en arrière Ned vit que les poursuivants gagnaient du terrain. "Il va falloir feindre quelque chose... nos chevaux sont trop épuisés pour pouvoir continuer longtemps..."



10. Leur demandant toutefois un petit effort de plus, ils galopèrent encore un moment... ils aperçurent une voie ferrée. On entendait un train qui approchait... il arrivait...



11. Les yeux de Ned brillèrent d'espoir... "Voici notre chance", cria-t-il, "si nous parvenons à monter à bord de ce train, nous sommes sauvés... autrement, j'ai bien peur qu'il nous faudra aller en prison pour avoir pris notre or, venez !" Faisant tourner son cheval, il le fit courir le long du convoi, imité aussitôt par les autres. Le train filait si vite qu'il semblait que les chevaux n'avançaient pas... Ned était inquiet.

(à suivre dans le prochain numéro)

LE MONDE DES ABIMES

[Suite de la page 17]

vants soit formé, en un jury d'honneur, afin d'établir sa bonne foi.

Dans les jours qui suivirent, le concile fut créé et siégea pour la première fois.

Cette réunion ne tourna pas à l'avantage du professeur Renaud car son rival comptait de nombreux amis au sein de cette savante assemblée.

Voyant qu'il n'arriverait pas à convaincre la plupart de ses confrères sur l'authenticité de ses dires et de ses photos, le vieux savant proposa :

— Puisque vous mettez en doute ma parole et celle de ma fille, faites donc descendre un bentographe au lieu même où nous avons émergé de retour de notre prodigieuse équipée.

Voulant détruire à tout jamais la réputation de son rival, le professeur Meyer et ses amis acceptèrent cette solution.

Avec passion, le public suivait la polémique engagée entre les deux savants.

Chacun attendait, avant de prendre position, les résultats de la plongée du bentographe.

Elle eut lieu trois semaines après l'audacieuse tentative du professeur Renaud et de sa fille.

Malheureusement, le bentographe ne revint pas à la surface.

Tout au fond de l'eau, «quelque chose» avait coupé les câbles le reliant à la surface et au navire escorteur.

Le professeur Renaud déclara que l'appareil avait été dérobé par les albinos.

Ironique, le professeur Meyer conclut que les câbles avaient été simplement coupés à la suite d'un incident quelconque.

La polémique n'était donc pas près de s'éteindre.

Profondément outragé, le professeur Renaud, en public, déclara à son rival :

— Puisque vous doutez toujours de ma parole, descendez donc vous-même dans cet abîme et rapportez des photos qui diront la vérité.

Piqué au vif, le professeur Meyer accepta la gageure et, un mois après, en compagnie d'un fidèle assistant, se laissa glisser à bord d'un bathyscaphe vers le fond sous-marin où son rival prétendait avoir rencontré des êtres intelligents et organisés.

Quand il remonta à la surface, le professeur Meyer se jeta dans les bras de l'homme qu'il avait tant dénigré et murmura faiblement :

— Pardon !

Comme les assistants de cette scène le regardaient avec curiosité, il leur lança :

— Messieurs, mon compagnon et moi avons vu, de nos propres yeux, les ruines de l'Atlantide et les êtres inconnus qui les hantaient.

Cette révélation fit l'effet d'une bombe sur le monde.

De partout, de grandes discussions s'engagèrent.

Devait-on tâcher de prendre contact avec nos frères du fond des mers ou bien ne pas s'occuper d'eux ?

— Nous avons intérêt, déclara le chef d'un puissant gouvernement, d'entrer en relations avec ces gens qui occupent, au cœur même de notre globe, d'immenses contrées. Peut-être connaissent-ils des secrets que nous ignorons et détiennent-ils des richesses insoupçonnées.

Un autre parla de coloniser ces primitifs et d'installer, dans leur propre royaume, une vaste cloche dans laquelle des humains pourraient vivre.

On demanda leur avis, à ce sujet, aux deux grands savants.

Tous les deux furent unanimes :

— Laissez ces gens tranquilles. Il est inconcevable, pour l'instant, d'entretenir des rapports normaux avec eux. Il faut bien comprendre que nous ne vivons pas dans le même plan, ou mieux dans la même dimension qu'eux.

Malgré cet avis, une puissance terrestre essaya de s'emparer du monde des abîmes.

Elle n'y réussit pas et sa tentative coûta, malheureusement, une fortune et de nombreuses vies humaines.

Finalement, tous les savants du monde intéressés par la question, se réunirent en un immense congrès.

Après avoir mis à leur tête les deux éminents savants qui, grâce à une polémique non stérile, avaient permis de découvrir l'existence d'une autre civilisation sur notre planète, les hommes de science décidèrent d'étudier de façon intelligente et sans espoir de conquête la vie des albinos sous-marins.

D'importants crédits furent votés par chaque gouvernement et, un beau matin, un grand navire quitta le port de Casablanca.

Il emportait dans ses flancs de puissants bentographes et traînait derrière lui, un bathyscaphe d'un modèle nouveau.

Sur les lieux mêmes où les deux savants avaient plongé et rencontré, par cinq mille mètres de fond, les représentants d'une race jusque-là inconnue, les bentographes furent mis à l'eau.

Hélas, malgré qu'ils aient touché le fond à différents endroits, ils ne ramènèrent aucune photo intéressante.

Les ruines de l'Atlantide rongées par le temps et les courants sous-marins étaient toujours présentes, ainsi que la riche végétation fournissant la nourriture et le logement aux albinos. Seulement, deux choses essentielles manquaient au décor : les albinos et leur féérique cité.

Les superbes allées rectilignes, même, avaient disparu.

Les algues les avaient envahies.

— Que s'est-il passé ? interrogea un des savants.

Le professeur Renaud reposa les photos qu'il examinait et répondit :

— Profondément inquiets, à la suite de nos expériences personnelles et des tentatives guerrières dont ils furent par la suite victimes, nos frères du fond des mers ont émigré vers d'autres contrées sous-marines.

Le professeur Meyer approuva cette thèse et ajouta :

— Ne cherchons pas à les retrouver. Ils ne veulent pas de nous, et peut-être n'ont-ils pas tort.

Hélène, qui suivait avec intérêt la conversation, déclara :

— Vous avez raison, professeur, ces gens-là mènent une vie primitive certes, mais vraisemblablement heureuse. Nous ne pouvons rien leur apporter de bon. Ils ne sont pas faits comme nous. Laissons-les vivre en paix. Nous nous sommes montrés à eux sous l'apparence d'envahisseurs nantis de moyens guerriers et puissants. Ils ont été effrayés et je les comprends. Pour ma part, je souhaite ne plus jamais les revoir car nous ne faisons pas partie du même monde.

Depuis ces événements, il n'est pas rare de voir, à bord d'un puissant transatlantique ou même d'un simple cargo, un passager émettre, parfois en contemplant la mer, cette réflexion :

— Qui sait si, sous nous, ne vivent pas les albinos du professeur Renaud ?

LÉOPOLD MASSIÈRA.

NOTES ENCYCLOPÉDIQUES

Une histoire juive rapportée d'Israël par la journaliste Elsa Maxwell : — Un professeur d'histoire parlait à Jaffa des guerres entre les Romains et les Hébreux. Un élève de six ans se lève et demande : « Et de quel côté étaient les Américains ? »

De tous les écrivains français, celui que Franklin Roosevelt préférait était Jean-Jacques Rousseau. Il disait un jour à Paul Claudel : — Je crois que c'était un fort mauvais homme, mais voyez les miracles de la littérature : nul n'a écrit des livres plus humains que les siens.

Les plus forts tirages de l'édition française depuis dix ans ont été : le *Petit Monde de Don Camillo* par Guareschi : 798,000 ; le *Grand Cirque* par Pierre Clostermann : 527,000 ; *J'ai choisi la Liberté* par Kravchenko : 503,000 ; le *Zéro et l'Infini* par Arthur Koestler : 450,000 ; le *Silence de la Mer* par Vercors : 420,000.

L'exposition « Photokina » de 1954 qui a eu lieu à Cologne, a souligné le caractère international de l'organisme. Outre l'Allemagne — l'Autriche, la Belgique, l'Angleterre, la France, l'Italie, la Hollande, l'Espagne, la Suède, la Suisse et les Etats-Unis y ont pris part et ont exposé les dernières productions photo-chimiques.

L'immense *Golden Gate Park*, de San Francisco, comprend un Musée, une Galerie des Arts, le *Steinhart Aquarium*, une Académie des Sciences, un Auditorium de 20,000 sièges et un Stadium qui peut accommoder 60,000 spectateurs.

Il existe au Texas autant de bêtes à cornes — environ 7 millions — que d'habitants. On imagine mal l'étendue des domaines sur lesquels les cow-boys poussent cet énorme cheptel. Un ranch est souvent une province dont la capitale est une véritable ville éparse sur la plaine. Le plus grand de tous, le *King Ranch*, nourrit 500,000 têtes de bétail.

Une cloche, don des femmes de France, a été bénie à Lourdes et suspendue au clocher de la Basilique du Rosaire. Elle a été fondue avec des objets en bronze recueillis parmi les fidèles. Donatrice la plus remarquable : la nièce d'Emile Combes. Elle a offert un buste en bronze de son oncle.

Andrew Carnegie est mort en 1919. Le petit Ecossais avait onze ans lorsqu'en 1848 il fut engagé dans une filature de Pittsburgh. A dix-huit ans, il était à la Pennsylvania Railroad, dont le directeur voyait déjà en lui son successeur. Il devait mettre sur pied le premier *trust*, celui de l'acier. Après Rockefeller, il fut l'homme le plus riche d'Amérique. Ce fut aussi le plus généreux, car il fit de sa fortune un emploi particulièrement admirable et, grâce à sa prévoyance, ses bienfaits vont se prolonger durant une période presque indéfinie.

Les 85 usines de la *Dupont de Nemours Corporation* enjambent l'Amérique. Industriellement, sa gamme de fabrication fait d'elle la plus prolifique de toutes les sociétés. Dupont fait des peintures, des vernis, des laques, des colorants, de la cellophane, de la rayonne, des explosifs, du nylon, de l'orlon, des produits pharmaceutiques, des insecticides, du caoutchouc synthétique, de l'ammoniaque, des acides... La liste complète comprend 1,200 produits et s'allonge chaque année.

La ville de Pestum, située dans le golfe de Salerne, fut fondée 600 ans avant Jésus-Christ par les Grecs. Le commerce de son port était considérable ; on y vendait des vases de Sicile, des armes de fer et de bronze de la Sardaigne, des cotons d'Egypte et de Grèce. On entourait la ville d'un mur long de trois milles et les habitants cultivèrent des roses qui furent bientôt célèbres, car elles fleurissaient deux fois par année.

Un colosse, la *General Motors Corporation*, domine l'industrie automobile américaine. C'est la plus importante de toutes les entreprises privées des Etats-Unis et ses bénéfices de 1950 se sont élevés au chiffre record de 834 millions de dollars. Elle fut organisée en 1908. Elle se subdivise aujourd'hui en 30 branches et, bien trop vaste pour être contenue par une seule ville, couvre de 120 usines la carte des Etats-Unis. Outre des voitures, elle produit des locomotives Diesel, des avions à réaction, des moteurs électriques, des réfrigérateurs, des lessiveuses, etc. Pendant la guerre, elle fabriqua 119 millions d'obus, 19,000 canons, 206,000 moteurs d'avions et 1,900,000 mitrailleuses, sans parler de 38,000 tanks et de 854,000 camions. Son personnel atteint l'effectif de 355,000 ouvriers et de 76,000 ingénieurs. Cette compagnie compte 445,000 actionnaires dont 56 pour cent sont des femmes.

LES PUBLICATIONS POIRIER, BESSETTE & CIE, LTEE

Membres de l'A. B. C., et de l'Association des Magazines du Canada

LE SAMEDI — LA REVUE POPULAIRE — LE FILM

975-985, rue de Bullion, Montréal 18, P. Q., Can. — Tél. : PL. 9637-K

GEORGES POIRIER

Président

ODILON RIENDEAU

Chef du tirage

GEORGES POIRIER, fils

Vice-président

CHARLES SAURIOL

Chef de la publicité

ABONNEMENTS—Canada: 1 an \$3.50; 6 mois \$2.00—Etats-Unis: 1 an \$5.00; 6 mois \$2.50. AU NUMERO: 10 CENTS

Entered March 23rd 1908, at the Post Office of St-Albans, Vt., U.S.A. as second class matter under the Act of March 3rd 1879.

Autorisé comme envoi postal de la deuxième classe, Ministère des Postes, Ottawa.



TROIS MAGAZINES QUI illuminent, tel un phare, la vie de famille



LE SAMEDI

Vous y trouverez des biographies de vedettes, de l'actualité canadienne et mondiale, des romans complets illustrés et un long feuilleton d'amour et d'aventure.

LA REVUE POPULAIRE

Le magazine de la femme chic. Articles divers, richement illustrés. La mode. *Ce dont on parle*, par Lucette Robert. Un roman d'amour complet.

LE FILM

Toutes vos vedettes préférées et tous les derniers potins de Hollywood, de Paris et de Londres. La radio et la télévision canadienne. Un roman complet.

Pour vous y abonner, vous trouverez un bulletin d'abonnement à l'intérieur de ce magazine

QUEBEC
BIBLIOTHEQUE DE LA
LEGISLATURE
HOTEL DU GOUVERNEMENT
QUEBEC C P QUE
12JUSS-R-502